This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

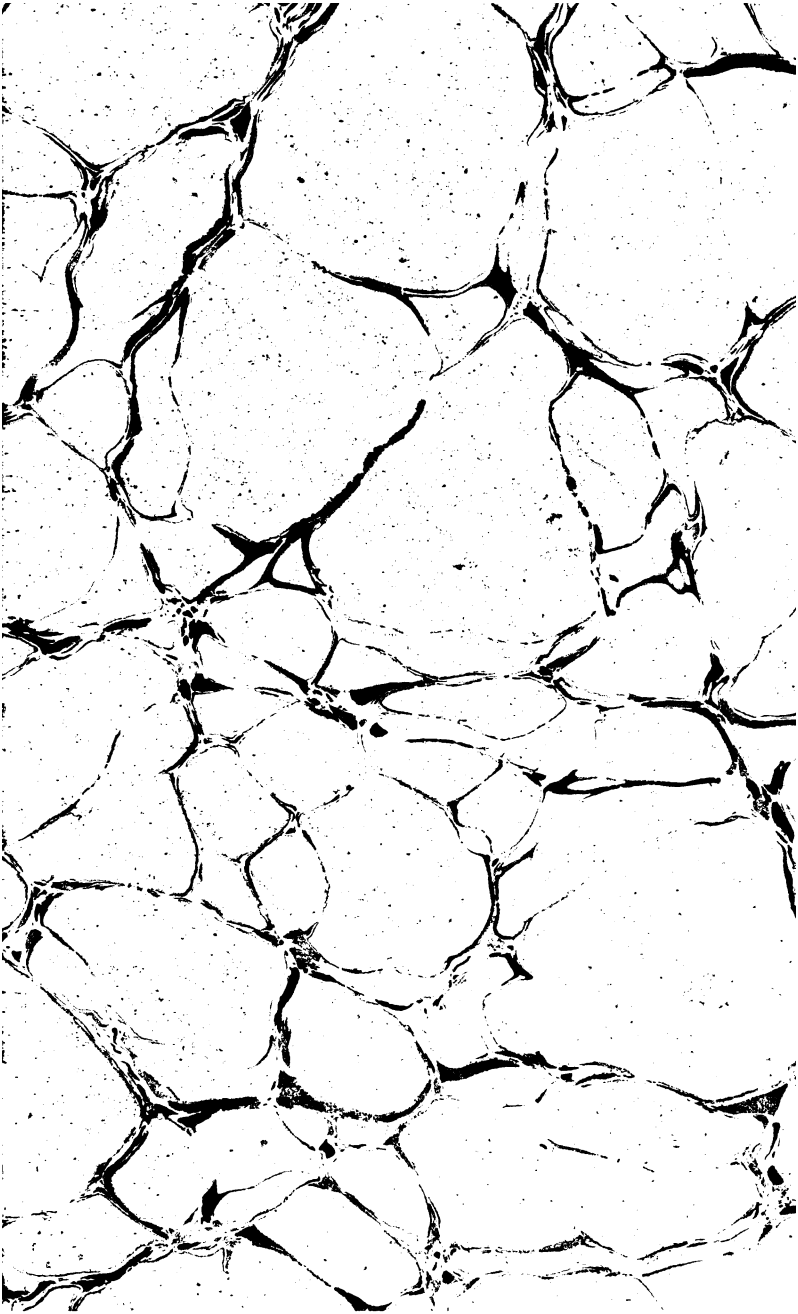
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Library
of the
University of Wisconsin
KOHLER ART LIBRARY



L'IDÉAL ESTHÉTIQUE

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108, PARIS

Bibliothèque de Philosophie Contemporaine

OUVRAGES SUR L'ART

ARRÉAT (Lucien). — **La morale dans le drame, l'épopée et le roman.** 2e édit., 1 vol. in-18. . . . . 2 fr. 50
— **Psychologie du peintre.** 1 vol. in-8. . . . . 5 fr. »
— **Mémoire et imagination** (*Peintres, Musiciens, Poètes, Orateurs*). 1 vol. in-18 . . . . . 2 fr. 50
BRAY (L.), docteur en philosophie et lettres. — **Du beau.** *Essai sur l'origine et l'évolution du sentiment esthétique.* In-8. 5 fr. »
DAURIAC (L.), professeur honoraire à l'Université de Montpellier.— **La psychologie dans l'opéra français** (Auber, Rossini, Meyerbeer). 1 vol. in-18 . . . . . 2 fr. 50
FIERENS-GEVAERT. — **Essai sur l'art contemporain.** 2e édit., 1 vol. in-18 (*Couronné par l'Académie française*). 2 fr. 50
— **Nouveaux essais sur l'art contemporain.** 1 vol. in-18. 2 fr. 50
— **Psychologie d'une ville.** *Essai sur Bruges*, 2e édit. 1 vol. in-18 . . . . . 2 fr. 50
GAUCKLER (Ph.). — **Le beau et son histoire.** 1 vol. in-18. 2 fr. 50
GUYAU. — **Les Problèmes de l'esthétique contemporaine.** 5e édit., 1 vol. in-8. . . . . 5 fr. »
— **L'art au point de vue sociologique**, 5e édit. 1 vol. in-8. 7 fr. 50
HIRTH. — **Physiologie de l'art**; traduit de l'allemand par L. ARRÉAT, 1 vol. in-8 . . . . . 5 fr. »
JAELL (Mme Marie). — **La musique et la psycho-physiologie.** 1 vol. in-18 . . . . . 2 fr. 50
LAUGEL (Auguste). — **L'optique et les arts.** 1 vol. in-18. 2 fr. 50
LECHALAS (Georges). — **Etudes esthétiques.** 1 vol. in-8. 5 fr. »
LICHTENBERGER (H.), professeur à l'Université de Nancy. — **Richard Wagner, poète et penseur.** 3e édit., 1 vol. in-8 (*Couronné par l'Académie française*) . . . . . 10 fr. »
MARGUERY (E.). — **L'œuvre d'art et l'évolution.** In-18. 2 fr. 50
PÉRÈS (Jean), agrégé de philosophie, docteur ès lettres. — **L'art et le réel.** *Essai de métaphysique fondée sur l'esthétique.* 1 vol. in-8. . . . . 3 fr. 75
PILO (Mario), professeur au lycée Tiziano de Bellune. — **La psychologie du beau et de l'art**; traduit de l'italien par Auguste DIETRICH. 1 vol. in-18. . . . . 2 fr. 50
RICARDOU, docteur ès lettres, professeur au lycée Charlemagne. — **De l'idéal.** *Etude philosophique.* 1 vol. in-8 (*Couronné par l'Institut*). . . . . 5 fr. »
SÉAILLES (G.), professeur à la Sorbonne. — **Essai sur le génie dans l'art.** 3e édition, 1 vol. in-8. . . . . 5 fr. »
SELDEN (Camille). — **La musique en Allemagne.** *Etude sur Mendelssohn.* 1 vol. in-18. . . . . 2 fr. 50
SOURIAU, professeur à l'Université de Nancy. — **L'esthétique du mouvement.** 1 vol. in-8 . . . . . 5 fr. »
— **La suggestion dans l'art.** 1 vol. in-8. . . . . 5 fr. »

L'IDÉAL ESTHÉTIQUE

ESQUISSE D'UNE PHILOSOPHIE DE LA BEAUTÉ

PAR

FR. ROUSSEL-DESPIERRES

PARIS
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1904

Tous droits réservés.

99802
OCT 3 1906
W
.1R76

PRÉFACE

La conscience humaine, libérée par l'irrémédiable décadence des dogmes imposés, est désormais indépendante. Être pensant, être moral, l'individu n'obéit plus à aucune contrainte surnaturelle ; il a acquis une définitive autonomie ; il cherche dans son expérience personnelle le principe de ses opinions et dans sa volonté propre du bien la loi de sa conduite.

L'autonomie individuelle, si elle découle de la dispersion des croyances traditionnelles, se justifie par la constitution même de la conscience ; elle est aussi la condition essentielle d'une vraie moralité.

Délivrée des contraintes, la conscience a besoin d'un idéal. Nous croyons que la beauté est cet idéal prochain que poursuit l'inquiétude humaine. Nous croyons qu'elle est l'unique vérité nécessaire, comme elle est la forme la plus pure de la moralité. Ni la conception, ni le nom même peut-être d'idéal esthétique ne sont choses nouvelles. Mais, sans doute, il n'existe pas encore une doctrine constituée, systématique, qui place son unité dans l'al-

liance étroite du principe d'autonomie individuelle et de l'idéal esthétique. Sur cette alliance peut se fonder une philosophie sociale, celle peut-être qui succédera à l'orgueilleux et stérile despotisme de la Science et de l'Industrie.

Nous voudrions esquisser les données générales de cette philosophie possible en quelques courts volumes, d'une langue familière, accessibles à tous les esprits. La philosophie savante a, certes, sa place dans les écoles ; c'est sur les hauts sommets que le fleuve puise le limon dont il fécondera la plaine. Mais l'attente des esprits s'insurge contre le mystère ; il faut que le philosophe contemporain s'adresse à la foule, en son franc et clair langage. Au milieu d'une société désorientée, l'espérance est une mission, la foi sacre l'apôtre ; l'égoïsme du spéculateur devient une défection.

D'un système de philosophie individualiste et esthétique, ce petit volume n'est qu'un modeste fragment, — une conclusion dans une introduction, — simple ébauche de l'Idéal esthétique, dégagé de discussions, allégé de preuves, et détaché même, pour des raisons de clarté, de ce principe de l'autonomie individuelle, auquel il est lié par d'indissolubles rapports.

L'IDÉAL ESTHÉTIQUE

I

L'AVENIR DE L'IDÉAL

CHAPITRE I

LA DÉROUTE DE L'IDÉAL

Le XIXe siècle a consommé, en s'éteignant, la décadence de l'Idéal. Le lien des sociétés modernes n'est plus le lien de la foi ; la pensée humaine s'est affranchie des contraintes, des traditions, du joug des croyances communes ; chaque homme croit ce qu'il veut, ou ce qu'il peut ; parmi tant de raisons de mettre en doute les dogmes religieux, les conceptions métaphysiques, la certitude scientifique, la réalité du progrès, l'autorité de la morale même, il ne reste plus à l'humanité d'autre guide que la lueur des consciences individuelles. La liberté intellectuelle a ainsi fait de tout homme qui pense un philosophe sans le vouloir.

Mais bien des esprits répugnent à la recherche philo-

sophique, et ainsi s'explique le déclin de l'Idéal. Nul pourtant ne peut se passer d'une explication du monde et de lui-même; tout être qui pense a ses rêves, ses espérances, sa volonté. La philosophie, qui satisfait notre double besoin de croire et d'espérer, répond à un instinct profond de la nature humaine. Les systèmes vieillissent et disparaissent; mais aussi longtemps qu'une âme intelligente palpitera dans l'univers, la philosophie ne peut pas périr. La mort des dogmes, disait Kant, est l'enfantement de la morale; et ce n'était pas assez dire : c'est la philosophie tout entière qui naît des dogmes morts. Elle est désormais dans l'humanité irréligieuse la créatrice et la gardienne de l'Idéal, et c'est pourquoi elle doit cesser d'être un débat de savants; il faut qu'elle change son langage, ses habitudes, qu'elle se fasse simple, claire, populaire, puisqu'enfin il faut qu'elle soit universelle. Être les médecins des âmes, voilà le vrai rôle des philosophes; et leur première tâche est de comprendre les âmes de leur temps. Agir sur les masses par le livre, par la parole, soulager les consciences malades et les fortifier par l'espérance, telle est leur sainte mission.

Comprendre son temps? Ambition hardie! Le dénigrer et le louer sont choses également aisées, comme également vaines. Un siècle ne livre son secret qu'au siècle qui le suit. Ignorant le passé presque autant que l'avenir, nous n'avons pour juger le temps présent que des moyens de comparaison tout hypothétiques. Nous ne connaissons que notre propre cœur; mais, au fond, cela suffit presque, et nous pouvons deviner les êtres de nos contemporains à tous les sentiments, à toutes les délicatesses que leur contact a froissés ou flattés dans notre être.

Sommes-nous meilleurs, sommes-nous plus heureux

que les générations éteintes dont nous sommes nés? Nous ne pouvons répondre à cette question qu'une chose : c'est que nous ne sommes ni heureux, ni bons. Ce qui peut être dit de pis et de meilleur de nous, c'est, sans doute, que nous ne sommes pas plus misérables et pas plus malfaisants que ne l'ont été nos ancêtres. Comme ils l'ont accusée, nous accusons la vie de nos misères, quand nous ne devrions accuser que nous-mêmes. La conduite dans la société moderne s'est dépouillée de cette brutalité dont une sécurité toujours incertaine faisait une habitude nécessaire en des âges lointains. Mais cette pratique aisée des rapports sociaux n'est pas le fruit d'une moralité plus profonde. S'il est vrai que les loups ne se mangent point entre eux, l'homme est plus qu'un loup pour l'homme. Si le banditisme des grands chemins et l'assassinat sanglant sont devenus plus rares, l'honneur en est aux gendarmes, plus nombreux qu'autrefois, et le tricorne de la maréchaussée serait le véritable symbole de ce progrès tout apparent. Mais la main du gendarme n'atteint que les maladroits ; il existe des moyens sûrs et légaux de détrousser les gens, et l'on assassine avec élégance. Pourtant la criminalité judiciaire reste considérable (1). Mais, si le mystère de leurs cœurs se déchirait à leurs yeux, comme les gens moraux s'épouvanteraient de leur immoralité ! Toute la gloutonnerie et la cruauté des instincts primitifs subsistent en nous, réfrénées seulement par la honte ou la peur, et, si nous sommes à peu près gardés les uns des autres, c'est qu'à force de peupler la terre la nécessité est devenue pressante de nous parquer entre des barrières solides : propriété individuelle, droits civils et lois pénales. Notre douceur n'est que la mémoire héréditaire du châtiment. Douceur hypocrite, qui consacre si souvent, par la loi ou

par les conventions sociales, l'exploitation des faibles par les forts. Mais notre violence naturelle trouve un dérivatif dans la politique. Les luttes civiques ne sont si tumultueuses que parce qu'elles nous fournissent des occasions d'exercer et de dépenser ces instincts primitifs de guerre et de destruction, que la civilisation a transformés sans les éteindre. Nous aimons à haïr : c'est le principe secret de la misère humaine. Nous haïssons la joie des autres, comme nous haïssons leur liberté. Une philanthropie à vues courtes s'efforce de porter remède aux détresses les plus brutales, et, certes, il la faut louer. Mais qui donc aime assez les hommes pour leur vouloir donner de la joie ? Le plaisir pourtant est aussi nécessaire que le pain ; il le fait parfois oublier, et le pain n'assouvit la faim que pour irriter le désir. La charité est le luxe le moins prodigue ou le plus avare des devoirs. La vanité l'alimente, et aussi ce secret plaisir d'exercer une tyrannie sur ceux que nous assistons : nous ne leur donnons pas ce qu'ils souhaitent, mais ce qu'il nous plaît de leur donner, et nous exigeons d'eux ensuite comme une subordination de reconnaissance et de respect, qui paie nos secours au centuple ; nous en usons vis-à-vis des malheureux comme les fidèles avec leurs dieux : pour une modique et facile offrande nous prétendons à un bénéfice exorbitant.

Nous haïssons partout l'indépendance. Le scepticisme même est devenu intolérant, et s'émeut de toute hardiesse. Une pensée vraiment libre semble à des esprits qui se croient affranchis plus qu'un péril ; c'est une tare. Nous voulons que l'intelligence humaine s'arrête où s'est arrêtée la nôtre. C'est qu'une idée neuve éveille le doute, secoue notre paresse, nous contraint à penser, à prendre un parti, et que, jusqu'en ce siècle de l'esprit,

« il semble, comme dit Spencer, que la plupart des hommes se donnent pour but de traverser la vie en dépensant le moins de pensée possible ». Ainsi de jour en jour s'affaiblit l'autorité de l'élite; l'humanité s'est diminuée de toute la hauteur de son front.

Les grandes influences, qui jadis agissaient sur les foules, sont comme énervées; nulle direction sociale, nulle foi religieuse ou métaphysique, nulle conviction morale, et pas encore une certitude scientifique. Jamais l'âme humaine ne fut aussi désemparée. Les traditions religieuses chancellent; elles ne se soutiennent qu'à défaut d'une autre foi; si, d'ailleurs, l'instinct vital n'avait pas été plus fort qu'elles, l'humanité serait morte de l'amour de Dieu; la religion n'a duré que parce qu'elle n'a pas dominé; l'homme n'est guère occupé que de ses instincts et de ses besoins; c'est presque encore un animal de proie, et Dieu n'a jamais tourmenté que la stérilité de ses loisirs; l'incrédulité ne gagne, en réalité, qu'un terrain désert. Les croyants obstinés qui s'efforcent de relever le christianisme de l'abaissement dans lequel la philosophie moderne l'a plongé ne comprennent pas quel faible adversaire fut pour la science naissante le sens religieux de notre race. Pourtant la foi qui remplacera la religion n'est pas faite. La religion de l'humanité nous courbe trop bas sur le sillon, sur la machine; elle est trop matérialiste; dès que notre esprit s'entr'ouvre, il rêve de planer. L'humanité est trop humble et pas assez belle pour s'adorer elle-même.

Une religion de la science est-elle possible? Et que serait-elle? La science est trop jeune pour nous le dire, et, si quelques-uns attendent d'elle la révélation de l'infini, la masse hésite, défiante. Cependant c'est vers la science que s'oriente l'espérance de la pensée. A vrai

dire, le peuple ne conçoit guère mieux les raisons de la certitude scientifique qu'il n'en conçoit les limites et celles de la puissance humaine. Le grand argument en faveur de la véracité de la science, c'est le prodige continu de l'industrie moderne. La thaumaturgie aussi a longtemps prouvé la vérité des religions. Mais c'est une foi bien vulgaire et bien courte, celle qui ne se fonde que sur des miracles.

Dans le long duel engagé avec la religion par la raison, puis par la science, ce n'est pas la religion seule qui a été frappée ; la morale même a été atteinte. Non pas que les habitudes ancestrales nées des exigences de la vie en société se soient sensiblement affaiblies ; mais l'idéal moral s'est altéré, obscurci. La philosophie rationaliste et la philosophie scientifique ont opposé à la morale religieuse des systèmes de morale qui très probablement n'avaient pas une moindre valeur ; mais ce qui importe en morale, ce ne sont pas les raisons sur lesquelles on peut fonder un code de prescriptions, c'est la part qu'on donne au sentiment, à l'imagination et à l'enthousiasme ; et cette part est aujourd'hui étrangement réduite ; à mesure que la philosophie se faisait plus scientifique, elle devenait ainsi moins humaine. Nietzsche et ses disciples ont fini par nier la morale, et dans la conscience moderne, en face de tant d'affirmations et de négations, l'idéal moral pâlit et décline.

Ainsi, sollicitée par la science, qui a beaucoup détruit et peu reconstruit, contenue par des traditions qui, pendant vingt siècles d'assujettissement, l'ont enserrée de leurs racines tenaces, l'âme contemporaine reste comme arrêtée dans une sorte de compromis, qui, à de vagues conceptions scientifiques, associe nos habitudes, et dans lequel un scepticisme superficiel et des restes de foi satisfont ensemble notre inertie naturelle.

Privée d'un idéal qui la soutiendrait, l'humanité, comme affaissée par le long agenouillement héréditaire, ne se relève que pour retomber.

Le dénuement d'idéal, voilà le trait caractéristique et la grande misère de notre temps. Pas d'idéal, c'est-à-dire plus d'espérance ; l'âme déserte est livrée aux caprices des instincts bas de la nature. Le grand moteur de la société de nos jours, c'est « la fureur de parvenir », comme l'appelait Taine. Elle absorbe toute notre énergie ; elle est plus générale, en effet, qu'autrefois, parce que, les barrières sociales tombées, chacun de nous puise dans l'égalité civile et la liberté politique une sorte de vocation successorale à la fortune et à toutes les charges de l'État. Cette passion des honneurs, du pouvoir, de la richesse, a pris la place des grandes ambitions désintéressées ; l'esprit d'égalité a courbé l'idéal au niveau populaire, et la faculté d'admirer s'est comme rétrécie avec l'ardeur d'être admiré. Tout citoyen prétend à tout, mais il sait très bien qu'il n'en vaut pas mieux. Les préjugés et l'égoïsme de classe ne se sont pas affaiblis ; l'égalité a surexcité chez les uns la volonté de jouir, en exaspérant chez les autres l'obstination à conserver leurs jouissances. Tous aspirent à dominer, et la lutte pour la domination est d'autant plus âpre que la loi égalitaire ouvre le champ à plus de concurrents ; on n'aime l'égalité, au fond, comme on n'aime la liberté, que contre les autres. On hait la supériorité, la personnalité, qui offensent la communauté des médiocres. La grande volonté de la Révolution, qui prétendit, en proclamant la dignité humaine, élever l'homme à l'individualité ; cette volonté, unique dans l'histoire, aboutit à cette immense déception : l'individu ne compte plus que comme un ventre, dont il faut assurer la subsistance ; l'homme moral, la

personne, ne cesse d'être un néant que pour devenir un danger. La société constitue une grande intendance, une vaste entreprise alimentaire.

Est-ce que la politique contemporaine se hausse à de plus hautes conceptions ? Il n'y a plus d'idéal politique. Observez ce dégoût d'eux-mêmes que l'expérience du pouvoir a laissé à tous les partis qui l'ont exercé ; voyez à quelles promesses, à quels marchandages descendent les partis qui veulent le conquérir à leur tour. La vie publique est ainsi devenue une grande école de servitude : l'électeur avilissant l'élu, l'élu terrorisant le fonctionnaire, qui, de son côté, venge son humiliation en molestant les citoyens. Là où est la liberté, elle pénètre tout ; la servitude est, comme la liberté, un système lié ; où elle prend pied, elle possède tout.

Nulle grande doctrine ; nul esprit de sacrifice ; nulle fidélité qui survive à l'intérêt d'un jour. Et la déchéance morale devient générale. L'ambition commune des contemporains ne dépasse guère l'espoir du confortable ; ils semblent n'avoir pas franchi ce stade des organismes rudimentaires, où l'être n'a d'autre fonction que de se conserver vivant. Plus de richesse représente plus de force, c'est-à-dire plus de chances de survie. On ne voit rien au delà. L'alcoolique, qui ne résiste pas à l'instinct destructif, ne s'élève pas même jusqu'à cette volonté de conservation ; il n'a plus, — et c'est ainsi que les espèces disparaissent, — le sens élémentaire de la vie. Bien rares les savants, les artistes, les raffinés qui regardent l'existence comme un moyen de jouissance intellectuelle, et qui, possédant le nécessaire, ne font pas de leur cerveau une machine à gagner de l'argent. Les autres ne se tourmentent guère du problème de leur destinée. L'argent répond à tout, suffit à tout ; ils se ruent à l'argent. La vie ne leur offre pas

d'autre sens. Elle n'a pour eux ni signification morale, ni direction idéale. L'argent est Dieu. Mais cette religion corruptrice de l'argent enfante un monde de laideur : laideur morale et laideur physique tout ensemble ; le vice du dedans se reflète sur le dehors, et la laideur du monde ambiant se réfléchit en retour sur la pensée, qui peu à peu se désaccoutume du rêve et de l'envolée.

Tout est laid autour de nous : nos maisons, qui sont des casernes, nos meubles de camelote industrielle ; notre luxe est de mauvais goût ; nos fêtes tapageuses n'ont ni grâce, ni harmonie. Quoi de plus mesquin, de plus burlesque et de plus choquant que nos cérémonies de mariage ? L'hymen païen, mariant en quelque sorte la souche nouvelle à la souche antique de la famille, mêlant au souvenir pieux des morts l'espoir de l'avenir, était si grand ! Il était si beau, avec ses rites symboliques, ses chants, ses danses sous le ciel bleu ! Laids sont nos corps, déformés par les maladies ataviques, par la longue servitude de la race, par le travail acharné dans nos geôles, ateliers ou cabinets. Laides sont nos âmes. Nous n'aimons plus à admirer. Nous ne nous inclinons que devant la Victoire. La gloire suprême se symbolise en Napoléon, ce furieux tueur d'hommes, grand, en effet, de l'immensité des ruines qu'il a faites. La sainteté, l'héroïsme, le dévouement ? Nous n'avons plus le sens de ces choses. Quelques artistes s'efforcent noblement vers la Beauté ; mais le public n'achète que les œuvres d'une volonté petite et d'un art mesquin ; et le peuple se plaît à l'ignominie des cafés-concerts. Nous détestons les autres d'être laids comme nous, et nous voulons qu'ils soient laids. Le cabotinisme des attitudes nous plaît et nous suffit. Mais le geste beau, généreux, épouvante le bourgeois ; c'est que la générosité implique un sacrifice de soi, je

ne sais quelle abnégation de la volonté de vivre, et que cette abnégation inquiète les intérêts égoïstes, l'instinct vital de l'être vulgaire... Tout, nos faiblesses, nos vices, nos contradictions, nos superstitions et nos doutes, tout se résume dans cette impression d'atmosphère malsaine et d'universelle laideur. C'est qu'il n'y a pas de beauté sans grandeur morale et sans idéal.

Ainsi, sous quelque aspect qu'on envisage la société contemporaine, le signe propre qui la distingue parmi les grandes sociétés historiques est le dénûment d'idéal. Notre scepticisme fait toute notre misère; car, riche d'une jeune science et de l'immense fonds de l'expérience humaine, notre siècle, s'il avait un idéal, serait le plus moral des siècles, et le plus heureux. Nous souffrons de nous agiter dans une angoisse de ténèbres.

Pour guérir notre mal, il faut d'abord l'expliquer. Quelles sont donc les causes profondes ou immédiates de notre scepticisme? Le scepticisme n'est que le pessimisme raisonné et adouci; mais le pessimisme est un état morbide de l'esprit, une dépression sentimentale de l'être, et l'on a pu se demander si notre race sceptique ne dégénérait point. Ne semble-t-elle pas, en effet, frappée de quelque lésion morale, d'une sorte d'épuisement de ces deux facultés vitales, l'espérance et la foi? Ne sommes-nous pas en décadence, en régression?

Notre scepticisme s'explique par deux causes : la première est la longue possession d'état du christianisme, qui a imprimé son pessimisme au plus profond des âmes; la philosophie a ébranlé la foi religieuse, mais, pour effacer l'empreinte de la grande tristesse chrétienne, il lui a manqué l'énergie rayonnante d'un idéal de joie. Cette religion de souffrance pèse sur la

pensée moderne de tout le poids de longs âges douloureux; la conscience héritée des ancêtres est comme emplie de nuit.

Une autre cause, plus inquiétante, a déterminé notre scepticisme. Les grandes commotions morales désorganisent pour longtemps les traditions, les volontés, les croyances, l'âme même, en un mot, des individus et des peuples. De longues périodes de lassitude, de découragement, de doute et d'inertie succèdent dans la vie des nations aux enthousiasmes déçus, aux enchantements dissipés de la gloire, de la liberté, et de la puissance. Ce peuple a vécu de trop beaux rêves. Trop d'émotions ont ébranlé cet organisme, usé ses nerfs, atteint en lui, comme à la source de l'existence, les facultés de croire et d'espérer. Depuis plus d'un siècle il a suffi à tant de tâches, conçu tant de belles espérances, comme de si cruelles déceptions ! Il semble épuisé d'un excès de vie et de production. Scepticisme et stérilité sont l'un de l'autre la cause et l'effet.

La philosophie du XVIIIe siècle, avec Montesquieu, Rousseau, Diderot, d'Holbach, Helvétius, Condillac, Voltaire, Condorcet, avait détruit les croyances traditionnelles, jeté dans l'intelligence humaine les ferments d'un monde nouveau. La Révolution a été comme l'explosion volcanique que détermine un long bouillonnement intérieur. La folie de gloire et de conquêtes du Directoire, du Consulat et de l'Empire, l'effondrement de l'ambition impériale à Leipsick, à Waterloo, l'invasion étrangère suivie deux fois du démembrement de la patrie, les coups d'État, les insurrections, la guerre civile, tant de sang répandu sur des ruines, huit ou dix changements de régime et une douzaine de Constitutions en quatre-vingts années, la prospérité publique dix fois menacée par les prodigalités du

Trésor, par des crises industrielles, agricoles, par de longues grèves, par d'obscurs et invincibles fléaux, c'est-à-dire la plus étonnante suite d'épreuves qu'ait en un temps aussi court connues aucun pays, ont à peine affaibli les ressources physiques du nôtre. Mais ajoutez à tant de secousses la perte de l'idéal religieux, les déceptions laissées par tous les gouvernements, tant de doctrines, tant d'espérances, tant d'ambitions semées dans les livres, dans les journaux quotidiens, un monde de pensées qui, toutes, suivant l'expression d'un philosophe, contiennent une « âme de vérité », et font par leur foule obstacle à ce despotisme de l'idée unique, qui engendre les grands enthousiasmes et les grandes œuvres. Ajoutez l'incessante transformation des conditions de la vie par l'industrie savante, cette mobilité morbide qui nous fait vivre dans l'attente inquiète de je ne sais quels bouleversements. Ajoutez enfin l'avènement dans le gouvernement de la société de cette force immense, la démocratie, qui, pour le ramener à sa taille, a décapité l'idéal... Le XIXe siècle n'a été pour ce pays qu'une longue crise. Faut-il s'étonner qu'une suite sans pareille de commotions psychiques ait affaibli en lui la joie de croire et l'enthousiasme de l'idéal? Quelques phénomènes de dégénérescence, fussent-ils constatés, ne prouveraient rien contre la vitalité de la race. Les dégénérés ne sont que des isolés; ils disparaissent d'ailleurs, et meurent tout entiers; une génération gangrenée ne se reproduit pas, et la souche humaine porte sans cesse de nouveaux et robustes rejetons. Dégénérescence et décadence ne sont que les maladies localisées et passagères de quelques milieux; elles ne comptent pas dans l'étiologie d'un peuple. La France se reprendra à l'espérance. Comment l'humanité, dont elle est depuis tant

de siècles l'initiatrice, supporterait-elle cette aventure de marcher sans ce flambeau vers son but inconnu ?

Mais pour renaître à l'espérance, pour retrouver une foi et un idéal, il faut avant tout en avoir la volonté. Le positivisme a porté à la volonté un coup terrible en refusant à l'homme le droit d'ouvrir les yeux sur l'horizon des mystères. En condamnant la métaphysique, il a atteint l'imagination et dissous les forces incalculables que puisait l'humanité dans le rêve. Sans doute, la foule ignore d'Auguste Comte et de ses disciples et leur philosophie et jusqu'à leur nom. Mais, comme elle flattait les instincts bas de la nature, l'habitude de n'admettre que les intérêts positifs a bien vite gagné la masse, dès que ceux-là qui font profession de porter dans leurs cerveaux la pensée des générations vivantes ont ramené là leur ambition. Ce serait, d'ailleurs, bien mal comprendre la philosophie et l'histoire, de supposer que le positivisme est sorti de toutes pièces des méditations d'un homme ; il n'a été que la formule d'un état d'esprit, obscur peut-être avant elle, mais préexistant, et que tant de commotions intellectuelles et politiques ont, en effet, créé. Quelque séduction qu'exerce sur l'esprit sa rigueur expérimentale, le positivisme est, en définitive, une forme du pessimisme sceptique, et porte ainsi en lui-même un dangereux principe d'éducation populaire.

Aux heures où les traditions et les idées nouvelles se livrent leurs derniers combats, où l'avenir qui veut naître extermine un passé qui ne veut pas mourir, il se produit dans la pensée humaine comme un grand déchirement. Nous sommes tout mêlés à nos ancêtres ; si nous tenons d'eux, comme un legs de leurs misères, notre singulière aptitude à espérer et à souffrir, nous nous sentons aussi comme étreints de leurs pensées,

de leurs passions, de leurs préjugés, et c'est encore leur lointaine et mystérieuse inspiration qui dirige ou déconcerte nos incertaines et chancelantes volontés. S'affranchir du passé, c'est retrancher une part de soi-même. Étroite et profonde solidarité de la race, union éternelle des morts avec les êtres à naître, combinaison infinie où l'idée nouvelle est comme pétrie avec les atomes incorruptibles de la poussière des dogmes vaincus! L'heure présente est une de ces heures d'angoisse, où la conscience, contrainte à abdiquer ses traditions, hésite, voudrait oublier... C'est la dernière cause et c'est aussi le trait décisif du scepticisme contemporain.

Des symptômes précurseurs attestent déjà la résurrection de l'Idéal. Tolstoï n'est pas l'unique, s'il est le plus glorieux apôtre de ce christianisme nouveau, qui, écartant les rites, les dogmes, les symboles, s'inspire de la parole seule de Jésus et voit dans la simplicité de la vie, dans l'activité de l'amour, l'accomplissement de la destinée humaine. Des efforts de charité se multiplient, qu'un idéal moral anime, et non plus la vanité mondaine ; et le jour n'est pas loin peut-être où l'humanité comprendra que les charges de la vie sociale ne se justifient pas toutes par des motifs d'ordre, comme la justice; par des intérêts matériels, comme la voirie ; que la société n'a pas pour seule tâche de faciliter la circulation des richesses et d'en garantir la propriété ; que l'assistance enfin est la raison essentielle du maintien des servitudes sociales dans un siècle civilisé, et qu'elle doit être en deux sens universelle, en embrassant d'abord toutes les misères, ensuite en obligeant tous les citoyens.

En même temps que l'Idéal moral se relève, un idéal esthétique surgit. La doctrine de l'art pour l'art, l'es-

thétisme, le dilettantisme, les tentatives de Ruskin et cette jeune religion de la Beauté, dont on a déjà prononcé le nom, sont autant de manifestations dans lesquelles éclate l'idéalisme fondamental de la nature humaine. Une philosophie idéaliste est nécessaire ; elle ne peut manquer d'apparaître. Au fond, tout système de philosophie est une œuvre de réaction contre les vices d'une époque ou la tyrannie d'une doctrine. Le scepticisme contemporain n'est pas l'étape définitive de l'esprit humain. Une réaction idéaliste doit lui succéder, elle est certaine. Les matériaux de la pensée ne sont guère que des doutes accumulés ; l'homme peut-il s'en contenter ? Guyau méconnaissait singulièrement la nature quand il proposait le doute comme un idéal prochain à l'humanité désabusée des religions. La sécurité de l'esprit est aussi indispensable au grand nombre que la sécurité matérielle. Aux yeux de la plupart des hommes, l'erreur est moins probable et moins périlleuse dans une croyance commune que dans des opinions originales et isolées. Or, le doute isole, et c'est pour la foi dogmatique une immense supériorité pratique d'être collective et universelle. Certes, il y a dans le doute une joie destructive qui satisfait l'un des instincts les plus généreux de la jeunesse pensante ; chez l'homme mûr, l'incertitude devient un état esthétique ; il y goûte le charme profond des contours indécis, des clairs-obscurs mystérieux ; il vit avec ses doutes comme un collectionneur au milieu de ses tableaux, comme un musicien avec ses thèmes favoris ; les mystères sont des visages familiers avec lesquels il s'entretient. On ne doit pas méconnaître la grandeur du doute : il élève la pensée, parce qu'il la meut et la délivre. Mais le doute perpétuel n'est permis qu'à un très petit nombre d'esprits. L'humanité, dans

son ensemble, a peur de penser, mais elle a besoin d'agir. Or, agir c'est faire un acte de foi. L'homme peut se passer de raisonner, il ne se passe pas de croyances. Le doute qui paralyse l'action est une souffrance ; mais lorsqu'il désorganise la volonté, désarme l'enthousiasme et trahit l'amour, il finit par être quelque chose de pis qu'une misère : c'est à l'égard d'autrui et de soi-même un geste inquiétant de déloyauté. Le doute enfin est la négation de la vie. La doctrine de l'universelle vanité des choses aurait tué l'humanité, si elle l'avait persuadée. La nature avec la vie nous impose la confiance. L'âme ne peut rester déserte : elle a besoin d'une foi, d'un idéal ou d'une volonté. Si une foi dogmatique, philosophique ou religieuse n'est plus possible, la volonté de l'idéal, qui est une certitude puisqu'elle est un élément actif de la réalité, constitue aussi toute la certitude nécessaire ; elle est bien plus indispensable que la foi.

A tous ceux qui ne peuvent ou ne savent concevoir un idéal la philosophie doit venir en aide. N'importe quel idéal plutôt que le matérialisme sceptique ! Fût-il chimérique, il n'est pas mensonger s'il console et redresse la conscience, s'il augmente la somme du bien et du bonheur terrestres. Au fond, rien de grand ne s'accomplit qui n'ait apparu d'abord comme une chimère. La vérité d'aujourd'hui est la chimère d'hier, et l'histoire n'est qu'une suite de chimères réalisées. L'Idéal l'emporte ainsi sur la certitude positive de toute la hauteur de l'infini qu'il embrasse.

Restaurer l'idéal ! Nul rôle plus haut et plus saint. Mission réparatrice, véritable rédemption des erreurs de l'esprit, tâche éternelle à laquelle jamais la philosophie n'a failli ! Comment l'accomplira-t-elle à présent ?

C'est le secret du temps. Nous pouvons seulement affirmer qu'une pareille œuvre, pour être durable, doit être une œuvre collective; que d'innombrables penseurs en d'infinis efforts y concourront; et que, dès aujourd'hui, ceux-là, philosophes, poètes, artistes, hommes de bonne volonté, doivent, pour en relever la gloire perdue, unir leurs espérances et leurs labeurs, qui croient de toute leur âme à la légitime souveraineté de l'Idéal.

CHAPITRE II

TROIS MÉTHODES

L'Idéal est à la fois sentiment et pensée. Sous ces deux aspects il échappe à toute autorité dogmatique ; il est par essence un acte de foi individuel, et l'on est en droit de demander comment la philosophie pourra créer et imposer aux esprits un idéal commun. Il ne s'agit, qu'on se rassure ! nullement d'imposer un dogme nouveau; la philosophie répugne, comme la pensée même, à toute contrainte; elle n'a d'autre moyen que la persuasion. Tout homme qui affirme un idéal fait œuvre de philosophe. Le rôle des écrivains philosophes est de faciliter la tâche des esprits sincères qui s'efforcent d'atteindre une certitude et de concevoir une volonté rationnelle ; à ceux qui, souffrant du doute, n'ont pas l'énergie de la recherche, ils proposeront des doctrines qui les apaisent et les soutiennent.

Une philosophie complète comprendrait une explication acceptable du monde et des causes premières, une définition de la destinée, et les principes d'une morale. Elle se fera. Nous osons croire qu'il est au pouvoir de tout homme de bonne volonté d'édifier une

philosophie aussi solide que les plus savantes constructions de la pensée. Il existe, pour mener à bien cette entreprise, trois méthodes, inégalement sûres peut-être, mais dont aucune n'excède les forces d'une intelligence attentive et réfléchie. Ces trois méthodes conduisent à des conclusions identiques.

La première, un peu mystique peut-être, a pour principe la conception propre que tout homme possède de l'être, du bien, du devoir. Concevoir un devoir, c'est le créer; rêver un idéal, c'est le vouloir. La volonté n'est qu'une conception fixée dans la conscience, et qui s'impose par une sorte d'évidence intérieure. Elle est par elle-même un fait, une réalité, aussi bien que l'œuvre d'art jaillie du cerveau et des mains de l'artiste. La preuve qu'elle est réelle, c'est qu'elle agit sur la réalité extérieure pour la modifier. L'idéal volontaire démontre et justifie ainsi son existence, en s'affirmant. La volonté créatrice n'a pas besoin de l'appui d'une croyance, puisqu'elle-même est une affirmation, une foi ; elle porte en elle sa certitude, précisément parce qu'elle est un fait, une réalité. Elle ignore ou domine les dogmes qui l'étreindraient. Sa raison d'être et sa légitimité, elle les tient de sa noblesse et du sentiment qui l'anime. Le droit de l'idéal a pour fondement sa supériorité ; jamais la volonté n'est plus féconde que lorsqu'elle semble le plus chimérique, par exemple, si elle se révolte contre la barbarie d'un dogme religieux ou d'une loi scientifique, que ce soit la condamnation éternelle des pécheurs ou la guerre implacable pour l'existence. En s'insurgeant contre l'horreur divine, elle relève l'humanité, courbée, et non moralisée, par la terreur ; en s'interposant au milieu des combattants, elle pacifie les instincts de sang, et atténue la violence du combat.

L'idéal de tout homme est, par définition même, le plus haut qu'il soit capable de concevoir. La racine profonde de nos conceptions et de nos volontés n'est pas autre, en effet, que le désir, ou plutôt peut-être l'amour. Je ne rêve, je ne m'arrête et ne me plais à imaginer que ce que j'aime, — et ce que j'aime, je le veux ; ne pas le vouloir m'est impossible. Ainsi l'idéal s'impose à la volonté par l'évidence triomphante du désir. Il serait contradictoire qu'il ne fût pas le plus haut que puisse concevoir chaque intelligence, parce que l'illusion et le tourment de la perfection sont inhérents à l'esprit humain, et qu'ainsi c'est un rêve fatal que celui du plus grand bien imaginable ; tous nous aspirons de loin à ce bien, et, si nous n'osons pas le poursuivre, nous espérons confusément une sorte de miracle, qui le réalisera. L'attente du miracle, c'est déjà l'idéal. Il ne faut plus pour poursuivre son rêve que comprendre ce fait désormais incontesté : la volonté, la conception même sont déjà de l'action ; elles commencent à se réaliser elles-mêmes, dès qu'elles se formulent et s'affirment.

Né du désir et de l'amour, l'idéal volontaire aura la séduction souriante de la beauté. L'homme libre de choisir sa volonté sera optimiste, car c'est au bien qu'il tend, et il y croit parce qu'il y tend. On sent quelle sera la fortune de cet idéal de joie. La malignité humaine a pour dernier aliment le pessimisme religieux ; la religion agit par la terreur, et stérilise l'âme qu'elle désole ; l'amour seul féconde la loi morale. La morale, dont on a fait si longtemps je ne sais quelle mégère sinistre et douloureuse, est, au contraire, une fée heureuse et tendre ; c'est sous ces traits charmants qu'un libre idéal la fera apparaître. Et c'est aussi toute la vie qui doit être un perpétuel sourire. En vérité, il semble que la croix d'un sublime incompris ait laissé

sur la terre son ombre éternelle; l'épouvante d'une géhenne infranchissable pèse sur la vie présente et l'infini des temps futurs; à toutes nos pensées, à toutes nos joies se mêle l'invincible souvenir de la misère de vivre et de la malédiction des êtres. Mais le christianisme n'est pas seul coupable : cette exubérance de production, cette dépense de soi, cette folie de progrès, qui nous épuisent, nous font croire la vie trop sérieuse, trop dure, le succès trop nécessaire ; elles ne souffrent nulle détente des nerfs tendus à l'excès. Rien de plus triste que ce joug d'un labeur sans repos.

De quelque source qu'il vienne, le pessimisme nous trompe toujours. L'homme n'est pas le serf des choses ; par la volonté il les dompte, ou se dompte lui-même ; il est ainsi le maître de sa vie. Au pessimisme de la servitude opposons l'optimisme de la liberté.

La méthode optimiste du désir est, au fond, très philosophique ; elle est surtout profondément humaine. N'est-ce pas le désir qui, dans le secret de la pensée, gouverne nos résolutions, après avoir façonné nos idées? Sans doute, nous ne le savons guère, et nous voulons nous prouver à nous-mêmes par des procédés rigoureux la certitude ou la réalité de nos rêves ; nous comprenons mal qu'une volonté vaut une certitude, et que de deux volontés différentes, hautes toutes deux, la vérité n'exclut pas l'une ou l'autre; l'isolement nous semble un indice d'erreur, et nous avons le vertige dès que nous croyons ne plus penser avec la foule. Mais, en définitive, comme nos opinions et nos volontés ne sont que les reflets de nos désirs, nous sommes bien plus personnels, originaux et solitaires que nous ne le croyons; nous pensons tout seuls, parce que penser, c'est sentir. Rien de plus fier, et en même temps de plus sûr, que d'affirmer la certitude d'un idéal

par cette seule raison qu'il est grand, qu'il est généreux, qu'il est beau.

Cette philosophie ne connaît point le scepticisme ; est-ce qu'il existe pour le désir une incertitude, des obstacles ?

Mais il est une autre façon d'envisager les droits de l'esprit humain ; on peut, par une autre méthode, atteindre l'Idéal. Le scepticisme livre à la conscience un domaine libre de croyances sur lequel elle peut édifier des fondements solides. Plus raisonnée que cette philosophie d'instinct qui se fonde sur le désir, c'est à vrai dire une philosophie de réaction que celle qui procède du scepticisme. Elle est aussi toute personnelle ; et cependant elle est très répandue, puisqu'elle est le fruit de nos déceptions. Il n'est pas d'être pensant qui, parvenu au seuil de l'âge mûr, parfois dès le premier éveil de la conscience, n'ait connu les lourdes heures du pessimisme : désabusé des hommes, des enthousiasmes cruellement expiés, las de la vie, plus las de lui-même, il se prend à douter de tout ce qu'il a cru jusqu'alors : dogmes et traditions, il rejette tous les liens qu'il avait acceptés ou subis ; moment décisif, où l'homme prend parti contre son passé, contre lui-même. C'est la crise qui précipite Pascal aux pieds de la croix — les mystiques ne sont-ils pas des sceptiques désespérés ? — Dans ces affres, l'homme ignorant et vulgaire, pessimiste d'un jour ou d'une heure, s'abandonnera aux tentations basses, sensualité ou cupidité ; l'homme cultivé, d'un scepticisme plus raffiné et plus sage, s'isolera dans la paix d'une indépendance jalouse ; il n'acceptera de la vie que ce qu'elle peut lui donner de beauté ou d'égoïste joie ; ce sera le dilettante ; la plupart, prisonniers des habitudes, continueront à vivre extérieurement comme ils avaient vécu

jusqu'alors, mais l'âme plus triste, et à jamais incapable de magnifiques volontés. Tous, sous l'étreinte d'une expérience amère, deviennent ainsi les législateurs de leur destinée ; ils acquièrent à leur propre usage une philosophie de l'existence. Philosophie superficielle, doctrine de hasard, simple réflexe, si l'on veut, des espérances démenties ! Philosophie à peu près universelle, pourtant, puisque c'est cette doctrine personnelle qui gouverne la plupart des hommes, et qu'elle est, au fond, la loi cachée à laquelle obéit la pensée des théoriciens les plus subtils. Par la même route que les ignorants, les penseurs s'acheminent du scepticisme à des conclusions, qui toujours sont optimistes, en un sens au moins, puisqu'elles contiennent l'espérance d'un mieux réalisable. Le scepticisme du philosophe est seulement plus général, plus rationnel ; s'il réfléchit toutes ses douleurs d'homme, il connaît aussi l'infinie déception des doctrines, et pénètre plus loin dans l'intimité de l'âme contemporaine.

La méthode sceptique a donc une véritable valeur philosophique : en débarrassant la pensée des systèmes erronés et dangereux, elle permet d'en concevoir en toute liberté de meilleurs et de plus sûrs. Le scepticisme absolu condamne tous les systèmes fondés sur la certitude religieuse, métaphysique ou scientifique ; l'idéal qui s'élèvera sur tant de ruines sera donc étranger à toute ambition de certitude. Il sera celui-là seul que l'expérience n'aura pas encore confondu. Si le scepticisme nous laisse dans un monde d'illusions, et s'il est impossible d'affirmer laquelle est moins mensongère, moins chimérique, l'idéal futur s'incarnera dans la meilleure, la plus consolante, la plus souriante des illusions.

Certains esprits ne s'arrêteront pas au scepticisme;

ils prétendront fonder leur idéal sur une certitude solide, sur des raisons positives. Est-ce une rêverie? Pour nous, l'intelligence peut aussi atteindre l'idéal par une méthode toute scientifique, et que la philosophie ne rejettera pas, la méthode expérimentale. Beaucoup plus féconde et complète que nos deux premières méthodes, elle permet d'embrasser un corps entier de doctrines : morale, politique, éducation, philosophie première, c'est-à-dire l'ensemble des problèmes qui intéressent la curiosité humaine et la direction de la vie. Soumettant au critérium de l'expérience toutes les données de l'histoire, toutes les conjectures de la pensée, tout le savoir des siècles, elle constituerait de tous les faits, de toutes les notions contrôlées par l'expérience, un fonds de certitudes, sur lequel elle pourrait ensuite élever un idéal, et poser les principes de toutes les études qui se rattachent à la destinée de l'homme.

Le développement intégral d'une philosophie expérimentale comprendrait trois grandes étapes. Dans la première serait parcouru le cycle entier de l'évolution historique : la croissance des races, des nationalités, les transformations des gouvernements et des institutions, les formes successives de l'organisation de la famille, de la propriété, les divers régimes du travail, l'histoire du luxe et de l'industrie; puis la marche de l'esprit humain, la naissance et la mort des dieux, des dogmes et des rites, le développement des idées philosophiques, des doctrines morales, l'épanouissement et le crépuscule des arts, les longues incertitudes de la science, et sa rapide constitution; — cette masse immense d'événements, d'institutions, de notions, de doctrines, subirait le contrôle de l'expérience, et sans doute nulle certitude philosophique ne survivrait à ce

contrôle. La science aboutirait encore au scepticisme métaphysique.

Dans la seconde étape, le philosophe aborderait le problème de la cause première et de la destinée humaine. Cherchant dans l'homme lui-même le secret de son avenir, il disséquerait d'abord l'âme, en doserait les moyens ; puis, par une induction d'une forte vraisemblance, il fonderait sur ces moyens la fin de l'homme, et, comme cette fin ne peut qu'être conforme à l'universel destin, il conclurait, par une hypothèse hardie, indémontrable, mais non sans probabilité, à la cause finale, et de celle-ci à la cause première de l'univers. Dans cette partie de son œuvre, le philosophe éclairerait sa psychologie et sa métaphysique ou sa cosmologie à l'aide de toutes les notions générales que la critique expérimentale aurait vérifiées, et, contrôlant les unes par les autres, comparant aux notions acquises les données de la psychologie, et à celles-ci les phénomènes extérieurs et les découvertes de la science, il atteindrait ainsi, sans doute, des résultats à peu près rigoureux.

Alors, dans une troisième étape, déduisant toute l'existence individuelle et sociale de la destinée humaine, il fonderait une morale définitive, et, remettant toutes choses à leur plan, rattacherait à celle-ci la politique, qui ne peut qu'être l'instrument de la finalité et la servante de la morale ; enfin couronnant l'œuvre, il orienterait son système d'éducation vers l'idéal nouveau. Le dernier mot de la philosophie expérimentale serait ainsi une formule d'avenir.

Qu'une telle méthode échappe à la critique sceptique, cela est infiniment probable. Seule, en effet, une philosophie complète peut formuler des conclusions légitimes ; il n'y a pas de solutions isolées : ôtez quelques

atomes à l'un des éléments d'une combinaison chimique, la combinaison ne se réalisera pas; il n'y a pas une question politique, pas un cas de conscience qui ne se relie aux principes d'un système; et la pensée individuelle est, elle aussi, constamment gouvernée par une conception systématique des choses. L'immense synthèse, dont nous venons d'esquisser la marche, serait, nous le croyons, complète, et partant légitime.

Mais une œuvre pareille est-elle réalisable? Quelle plus haute ambition que d'embrasser la philosophie universelle des choses, de décomposer par une analyse profonde tous les éléments de notre science, puis de constituer dans une synthèse savante et féconde un univers nouveau? Mais aussi quelle plus lourde tâche? Elle suppose un savoir encyclopédique, une vigueur et une souplesse d'intelligence presque inconcevables. Sans doute, pour édifier de durables conclusions, elle demanderait l'effort intense et collectif d'une pléiade de savants et de penseurs.

C'est une œuvre pareille que Spencer a tentée; la philosophie évolutionniste, dont il est le magnifique théoricien, restera l'honneur du siècle et du pays qui l'ont vu naître. Définitive peut-être dans nombre de ses conclusions, la synthèse de Spencer reste cependant incomplète sur deux points capitaux : tout d'abord, elle ne résout pas le problème dernier de toute philosophie; elle nous laisse en suspens entre cet athéisme de fait qui résulte d'une explication universelle des choses par le seul principe de la Force inconsciente, et la religion, qui bénéficie de l'impuissance où nous sommes de découvrir sous ce principe la cause première consciente de l'univers, d'affirmer même ou de nier qu'une telle cause existe; d'autre part, la vague espérance de progrès social que Spencer nous propose

est un idéal à la fois décevant, car c'est de la science qu'il en attend, en somme, la réalisation, et trop humble, — disons toute notre pensée, — trop pratique, pour exercer sur l'esprit humain une influence profonde et décisive. L'homme n'accomplit rien de grand et de durable que sous l'inspiration de l'enthousiasme, et l'enthousiasme s'accompagne toujours de quelque chimère.

La synthèse définitive, qui fournira la formule scientifique de l'idéal, reste à construire. Œuvre collective et de longue haleine, elle dépasse, sans doute, l'espérance permise aux générations actuelles. Or, celles-ci veulent vivre, et cela suppose qu'elles donnent un sens au mystère de la vie ; il leur faut donc une explication qui autorise une volonté et une espérance. La méthode expérimentale peut nous conduire, par une voie plus simple, plus courte, ouverte à tous les esprits, jusqu'à une certitude, à une philosophie, à l'idéal. Elle se résume, en somme, dans la psychologie, dès que l'on admet ce double postulat que la fin de l'homme est en harmonie avec ses moyens, et que, si l'atome est un raccourci de l'univers, l'âme humaine, sorte de plaque sensible où s'imprime la réalité universelle, constitue la synthèse la moins imparfaite que nous puissions obtenir de la vérité infinie (2). La psychologie est la clé de tous les problèmes qui nous angoissent. La méthode psychologique permet ainsi à chacun de nous de concevoir une philosophie personnelle d'une grande précision ; sans doute, notre psychologie ne subira pas le contrôle de l'expérience universelle ; mais c'est une question de savoir quel contrôle est le plus nécessaire et le plus efficace, celui de la psychologie par la science, ou celui de la science par la psychologie. Ainsi simplifiée la méthode expérimen-

tale garde donc toute sa valeur. Elle est très sûre comme elle est très pratique (3).

Par tous les chemins, par toutes les méthodes, nous arriverons à une même et double conclusion : l'émancipation complète de l'individu, et l'ascension indéfinie des êtres vers la beauté, — double conclusion qui peut se résumer dans cette formule : l'idéal esthétique réalisé dans la liberté. Notre système sera ainsi à la fois individualiste et esthétique, et son unité résultera de l'harmonie essentielle de ses deux principes.

L'Autonomie individuelle, l'Idéal esthétique se déterminent tout d'abord l'un et l'autre aisément par cette première méthode qui consiste à affirmer la certitude de ce qui nous apparaît le meilleur, le plus juste, le plus beau.

J'aime mon indépendance, j'aime ma liberté, comme j'aime à vivre. La liberté, c'est le plaisir d'exister, d'exercer ses forces, ses facultés, c'est la joie de penser, de vouloir; c'est, si l'on veut, le simple jeu mécanique de l'activité naturelle se déployant sans résistances. Quel qu'en soit le fond, toute atteinte à ma liberté est une douleur, je hais la contrainte, et il n'est pas un être au monde qui ne doive haïr la contrainte et adorer la liberté, puisqu'il n'en existe pas un seul qui n'aime la vie. La vie et la liberté ne se conçoivent guère séparées l'une de l'autre; individualisme est synonyme de liberté, et, en quelque mesure aussi, d'existence. Une philosophie individualiste est donc, en définitive, une doctrine de la vie, et nous espérons, en effet, montrer quelque jour que l'individualité est le degré le plus haut de l'existence, la forme vers laquelle s'oriente l'universelle évolution.

Mais la liberté est-elle un idéal ? Elle n'est pas même un but, pas même une activité. Elle n'est qu'une forme,

une condition de l'activité, un moyen pour un but, la garantie de l'Idéal. L'Idéal seul est un but, et peut-être l'objet de l'activité individuelle.

Quel sera l'idéal de l'individu libre? Le plus haut qu'il puisse concevoir (la preuve en est faite). Je n'en conçois pas de plus haut que l'idéal moral; j'en espère la réalisation, je veux le réaliser; je sens que je lui devrai mon bonheur, parce qu'il fera ma conscience forte et sereine; je sais que l'humanité, le jour où elle sera vraiment morale, sera heureuse aussi, parce qu'il n'y aura plus sur terre ni guerre, ni discorde, que la douceur de la vertu aura pacifié toutes les haines, adouci toutes les plaies, guéri toutes les misères. Et cet idéal moral, j affirme qu'il n'est pas possible de le concevoir et d'y renoncer, car il est contradictoire d'imaginer un monde meilleur et plus heureux et de ne pas vouloir la réalisation de ce monde.

De même que la liberté est un besoin pour tous les hommes, l'idéal moral est un idéal universel. Mais peut-être l'idée pure du bien manque-t-elle d'un élément essentiel d'influence sur les âmes. S'il n'est pas possible d'imaginer le bien et de n'en pas souhaiter l'accomplissement, il est des souhaits paisibles, inertes, des vœux stériles. Nulle volonté féconde qui n'ait été enthousiaste. La puissance d'un idéal et sa valeur se mesurent donc à l'enthousiasme, à la passion, qu'il suscite et nourrit.

La passion, l'amour vivent de rêves, et le fond de tous les rêves, c'est la beauté! Tout ce que nous aimons, l'amour, la vertu, la nature, la pensée, les arts, le luxe, tout a sa beauté. Nul goût, nul désir qui n'ait, surtout chez les êtres les plus raffinés, son côté esthétique. La beauté meut vraiment le monde par le désir. Pour que l'idéal moral acquière toute sa puissance, il faut donc

qu'il se pare de toutes les séductions de l'idéal esthétique, et s'absorbe en lui.

Est-ce impossible? Non, assurément, puisque c'est nécessaire. Mais jusqu'ici toutes les tentatives de fusion ou de rapprochement du Bien et du Beau ont échoué, parce que les moralistes, fidèles au culte sévère des idées pures et de la moralité absolue, ont dépouillé la beauté de sa grâce plastique et sensible, et que les artistes, un peu légers sur la qualité des vertus morales, ont fait de la beauté tangible la suprême vertu. Certes, il n'est pas de beauté plus haute que l'acte moral, et la perfection de la vie esthétique implique la moralité absolue. Mais la beauté morale, pour être plus haute, ne supprime ni la beauté de la nature, ni celle des œuvres de l'art. Elle ne peut être conçue que par des êtres profondément sensibles à ces deux aspects de la beauté matérielle. La vertu ne sourit que dans un monde où toute chose a son sourire. Pour concevoir combien elle est belle, il faut d'abord avoir compris et adoré la beauté de tout ce qui vit et de tout ce qui sommeille dans l'immobilité de la matière; il faut ensuite avoir connu l'émotion profonde des beautés plus subtiles de la pensée, du sentiment et de la volonté. L'intelligence de la beauté morale enfin est le terme d'une longue éducation esthétique : faire de belles âmes, — nous le redirons bien souvent, — voilà le secret de la morale.

Ainsi l'ascension morale s'accomplit en trois étapes : de l'amour de la beauté plastique l'esprit s'élève à l'intelligence et au culte des idées; puis il atteint son but dernier dans l'acte moral, ou dans la création, qui est de l'action encore. A l'homme qui, accoutumé à observer le caractère esthétique des choses, aura comme des œuvres d'art façonné son âme et sa vie, l'acte moral

apparaîtra comme une beauté nouvelle et plus pure, et la morale ainsi deviendra l'attrait souriant, le charme rayonnant des existences. La vertu sera la joie parfaite, et le rêve universel de beauté qui s'épanouira dans l'âme humaine deviendra, sans rien perdre de sa séduction et de sa puissance, un rêve infini de pureté, de charité et d'amour.

Tel est l'idéal que j'ose affirmer le plus sûr, parce qu'il est le plus noble, le plus beau, le plus élevé qu'il me soit possible de concevoir. Par cette affirmation, je le crée ; avec la volonté de le réaliser, je crée une réalité ; j'atteins ainsi l'idéal par le plus simple des procédés. C'est le résultat de notre première méthode.

C'est aussi une philosophie individualiste et esthétique qui se dégage du scepticisme. Du doute, d'abord, découle l'autonomie de l'individu. Il n'est au pouvoir d'aucune autorité d'imposer à mon esprit un dogme, dont elle ne possède nulle preuve assurée. J'ai le droit de croire ce que je crois. Un nouveau droit se rattache à celui-ci : l'indépendance de la volonté morale : si j'ai un droit, c'est celui d'agir comme un être moral, et nulle puissance au monde ne peut faire que je me croie encore moral quand j'obéis à une prescription que je trouve injuste, ni que je me trouve coupable, si je désobéis à une convention sociale que condamne mon sentiment moral (4). L'autonomie morale découle de l'autonomie intellectuelle, comme celle-ci dérive du doute. Le doute a une autre conséquence : la liberté de la conduite extérieure. Absolue dans son principe, cette liberté n'abandonne de ses prérogatives à l'autorité que ce qui est nécessaire à leur défense.

La liberté complète, c'est le droit d'user de toute sa force, et c'est le droit de la nature. Toutes les volontés de vivre se combattent dans l'univers ; la vie dévore la

vie ; mais au droit de la force la nature elle-même oppose la révolte de toutes les individualités et leur droit à l'existence ; attenter à l'être d'un seul individu, c'est attenter à la nature. Faire prévaloir le droit individuel à la vie, c'est se conformer à la volonté universelle de la nature vivante ; n'est-ce pas, par là même, reconnaître le seul fondement possible d'une morale naturelle aussi bien que d'une morale sociale ?

La raison de la société humaine, c'est l'accord du droit de la force avec le droit de la vie. Que chaque droit s'incline devant un droit égal, tel est bien le principe initial de la morale ; la politique doit être l'art d'assurer à chacun le maximum de liberté compatible avec l'égale liberté de tous. La société, la cité, la famille, les associations ne sont point par elles-mêmes des fins ; il n'y a pas d'autre fin que l'individu, et toutes les formes, tous les groupements sociaux n'ont d'autre motif de subsister que de faciliter le développement de l'individu.

Mais cette conception de l'autonomie individuelle est un peu étroite. Il y a une individualité plus haute, plus respectable que celle de l'être humain, c'est l'individualité de l'idée ; ce qui fait l'homme respectable à l'homme, c'est la volonté de l'Idéal ; toutes les minorités ont droit au respect de leur foi. L'idée est d'ordre universel ; le respect de l'idée est l'intérêt essentiel de tous, parce qu'elle peut devenir le bien commun de tous ; la vie individuelle n'acquiert de valeur qu'au service de l'idée ; le salut de l'idée est incomparablement plus précieux que la conservation de quelques unités vivantes. Et plus haute que l'idée et plus respectable qu'elle, lorsqu'elle s'en distingue, est la volonté morale, floraison rayonnante de l'idéal.

Ici une objection : si le principe d'autonomie érige

l'individu en juge unique de sa moralité, en arbitre unique de sa conduite, ne doit-on pas craindre qu'une telle liberté ne dégénère, et que l'individu ne s'autorise à suivre tous ses caprices, même coupables ? A cela je réponds d'abord que la loi sociale intervient pour empêcher les volontés individuelles de léser les droits des autres individus. Mais, d'autre part, il est contradictoire qu'un individu s'accorde le droit d'accomplir un acte qu'il a jugé contraire à la morale. L'idée de moralité implique une obligation de faire ou de s'abstenir. Tout homme qui désobéira à sa conception du bien se sentira coupable.

Mais, dira-t-on encore, les conceptions morales seront différentes, et ainsi les plus pures volontés sont exposées à causer dans le monde un désordre profond ? Non, répondrai-je encore, puisque la loi sociale fera obstacle au conflit brutal des volontés. La diversité des aspirations morales aura, au contraire, ce premier avantage de parer à l'extrême diversité des besoins humains, et cet autre, plus grand encore, d'offrir à tous les tempéraments, à toutes les âmes, avec un idéal conforme à leurs facultés propres, l'occasion de déployer toute l'énergie d'une volonté passionnée. Loin d'être un danger, l'indépendance morale est, croyons-nous, la condition essentielle d'un développement infini de la moralité.

J'admets, cependant, que l'exercice de la liberté soit malaisé à beaucoup de gens. C'est, sans doute, une nécessité de l'avenir que l'institution de directions morales. La religion disparue, les âmes faibles, qui sont les plus nombreuses, auront encore besoin d'un appui. C'est l'une des tâches, la plus noble, peut-être, des philosophes et de tous ceux qu'anime un haut idéal de prendre la direction morale des âmes incertaines. La liberté

intellectuelle ne sera complète que le jour où elle trouvera son soutien dans une sorte de clergé de philosophes confesseurs, qui sauront proposer aux âmes malades, non pas la règle et l'idéal rigoureux et uniformes de la foi religieuse, mais des espérances, des doctrines, des hypothèses mêmes, qui flattent leur souffrance et réveillent en elles la joie de vivre et l'énergie du bien (5). Le scepticisme aura ce bienfaisant effet de convaincre les hommes que le bonheur ni le devoir ne consistent pour tous les êtres dans les mêmes choses, que la vérité aussi a ses moments, et qu'au fond elle n'a droit à ce nom de vérité que lorsqu'elle est créatrice de vie, de force et de joie.

La morale est le fond de la vie; la liberté, nous l'avons dit, n'est pas un but; elle n'est que l'instrument de la volonté morale. Un système de philosophie fondé sur le doute doit donc proposer à l'individu autonome un idéal moral. Quel idéal laisse debout le scepticisme? Un seul, croyons-nous, le seul qui, sans doute, n'ait pas fait banqueroute au cours des siècles, l'Idéal esthétique. Si nous vivons, d'ailleurs, dans un monde d'illusions, c'est l'illusion la meilleure que toute âme préférera : en est-il de meilleure que la Beauté?

La méthode expérimentale démontrera que la Beauté n'est pas illusoire, et que l'Idéal esthétique se fonde, comme la liberté, sur de solides principes. La psychologie a pour conclusion une philosophie individualiste et esthétique.

Individualiste, d'abord. La psychologie révèle, en effet, trois choses : la première, c'est le caractère tout personnel de nos conceptions, la vision propre qu'a du monde chacun de nous, vision que nulle autorité ne peut nous imposer, qui ne ressemble et ne ressemblera jamais à celle d'aucun autre; qui nous isole des

hommes au moment même où nous croyons participer à leur pensée, et qui, nous mettant à l'abri de tout despotisme intellectuel, fait de chacun de nous un microcosme indépendant; la seconde, c'est ce fait bien connu que dans la liberté seule, c'est-à-dire dans le développement intégral de la nature, l'homme réalise l'objet de son activité; la troisième, c'est cette loi en vertu de laquelle, à mesure que les êtres s'élèvent dans l'échelle de la vie, ils se distinguent par une individualité plus marquée, et le développement de la personnalité morale devient le but et la raison dernière de l'évolution universelle. La liberté, l'autonomie individuelle, le droit, avec toutes les conséquences que nous en avons déduites, trouvent ainsi dans la psychologie leur fondement expérimental.

L'idéal esthétique, à son tour, se fonde sur la psychologie, et fournit à l'individu émancipé le thème d'activité le plus harmonique avec ses facultés. La psychologie confirme la puissance motrice du désir : s'il n'est pas le principe même du mécanisme universel, il est le plus énergique ressort de toutes les choses vivantes, à la fois conservateur et créateur de la vie. L'évolution du désir, dans la série des êtres aussi bien que dans l'esprit de l'homme, se déroule sous trois aspects. Sous sa forme primaire, le désir se confond avec la volonté de vivre ; à un degré plus élevé, il poursuit le plaisir, et se manifeste chez les animaux intelligents aussitôt qu'ils ont assuré leur conservation ; le désir atteint enfin sa forme supérieure dans l'amour de la beauté, qui, pour les hommes cultivés, est l'unique et inépuisable source du plaisir, et qu'on ne peut dire étranger au monde animal, puisque dans les espèces perfectionnées c'est l'attrait esthétique qui guide l'instinct de reproduction. Le sentiment du beau

est universel dans l'humanité; aussi offre-t-il à la morale un appui d'une incomparable valeur. Il a, comme la pensée, un caractère absolument personnel, en ce sens qu'aucune puissance au monde ne peut faire que nous sentions la beauté là où nous n'apercevons que médiocrité ou laideur ; et, grâce à ce caractère, il fournit un trait d'union aux deux éléments d'un système individualiste et esthétique.

Toute philosophie exige un critérium de certitude. La psychologie le découvrira dans le sentiment du beau. Entre mille raisons de suspecter les informations de nos sens et la rectitude de notre logique, un fait, universel et fondamental, s'affirme chez tous les êtres doués de sensibilité et d'intelligence : le plaisir, — et ses corollaires, la sympathie, l'aversion, la douleur. Si nous n'avons du fond même de la réalité qu'une science incertaine, ou, tout au moins, imparfaite, nous connaissons cependant les objets et les êtres par un procédé d'une certitude absolue : je veux dire par les phénomènes, les impressions, les sentiments de joie ou de peine que leur contact produit en nous. Cet effet, on ne peut ne pas le mettre en doute. La qualité par laquelle le monde extérieur affecte notre sensibilité nous fournit donc un critérium catégorique. Sous sa forme la plus haute et la plus pure, le sentiment du plaisir ou de la douleur est tout esthétique, et c'est ainsi que la beauté devient la certitude suprême et définitive de l'esprit.

Certitude illusoire, dira-t-on, puisque la réalité ne contient en elle-même aucune beauté, et n'a d'autre parure que la splendeur imaginaire dont notre fantaisie la revêt. J'admets pour un instant que la beauté n'ait qu'une existence subjective; et j'affirme que, même ainsi réduite, sa certitude n'est inférieure à aucune autre, puisque tous nos jugements procèdent

de nos dispositions subjectives, puisque nous ne connaissons que par sa réaction dans notre conscience le monde extérieur, et que ce monde ne possède pour notre esprit même pas d'autres attributs que ceux par lesquels il se manifeste à nos sens. Mais, après avoir cru longtemps avec la critique moderne que le principe de toute beauté réside en nous, je me demande aujourd'hui si la constance et l'universalité des émotions esthétiques causées par les mêmes objets n'est pas la preuve que hors de nous-même la beauté a une existence concrète, et si, par exemple, telles harmonies de couleurs ou de sons ne sont pas belles en elles-mêmes, et ne seraient pas belles encore, quand même nous ne les sentirions pas ? La beauté matérielle n'est-elle pas, en effet, l'éducatrice de nos sens ? Et nos sensations peuvent-elles représenter autre chose que les qualités des objets qui les provoquent (6) ?

Mais la solution de ce problème n'est pas essentielle à la solidité du système. Si la beauté n'était pas une certitude, il s'en suivrait qu'aucune certitude ne nous serait permise. Elle est, en effet, la loi de l'intelligence ; le procédé de la pensée, le fonctionnement du cerveau sont tout esthétiques. La pensée, comme la volonté, dérive du sentiment, qui se formule en images ; nous ne pensons que des images ; l'association des idées et le raisonnement ne sont rien de plus que des associations et des combinaisons d'images (7). Nous n'exigeons pour croire que la possibilité d'acquérir une cohésion apparente entre les images anciennes et les images nouvelles. L'intelligence est comme une scène, où des décors neufs s'enchâssent dans de vieux décors. Pourvu que l'illusion de l'unité subsiste, nous nous tenons pour satisfaits. Nos plus sages calculs ne vont pas au delà de ce procédé superficiel. Les sciences mêmes n'en ont pas

d'autre. A quoi tend la recherche, à quoi tend l'observation, sinon à obtenir, je ne dis pas un système certain (car toute certitude expérimentale, suspendue à l'éventualité d'une expérience nouvelle qui peut la démentir, demeure à jamais provisoire), mais un système cohérent, dans lequel aucune note inharmonique et discordante ne détruise l'arrangement artistique des conceptions organisées? Et qu'on n'invoque pas la rigueur, — nullement esthétique, on l'assure, mais je n'oserais l'affirmer (8) — des sciences mathématiques, car les nombres nus n'entrent pas dans la pensée ; il n'y a pas plus une science qu'il n'y a un art des mathématiques; elles ne constituent qu'une langue de définitions analytiques, sans réalité propre, et ne viennent en aide à l'intelligence, que lorsqu'elles traduisent sous des formes sensibles ou par des signes concrets (9) les rapports cachés qui font l'harmonie des choses. L'esprit ne pense point les nombres, il ne les conçoit point; les choses et les êtres ne lui apparaissent que sous leurs qualités, c'est-à-dire sous les formes tangibles dont la cohésion satisfait sa logique. En définitive, l'intuition esthétique sera toujours plus vraie que la connaissance scientifique, parce qu'elle se fonde sur les qualités des choses, dont l'esprit saisit précisément les rapports généraux et la cohésion, tandis que l'analyse scientifique, incapable d'atteindre les éléments complets des choses, demeure un savoir fragmentaire, illogique et décevant.

La psychologie nous montre dans la beauté le degré le plus haut du plaisir et du désir. La beauté est le fond de l'âme humaine; elle apparaît, lorsqu'on essaie de concevoir la signification des désirs infinis qui meuvent le monde, comme l'aspiration suprême de l'existence universelle.

L'idéal esthétique symbolise ainsi, sans doute, le

terme où mystérieusement tend l'univers. Il résout, du moins, l'énigme de la destinée humaine. S'il existe un principe d'une sûreté infaillible, c'est celui de l'harmonie de notre fin avec nos moyens. Le fond tout esthétique de notre mentalité nous assigne une fin esthétique. Je doute que notre apparition dans le monde se rattache à quelque cause finale préconçue ; mais lorsque je cherche un but à mon existence, et que j'interroge mon être, je vois clairement que, si je ne puis imaginer rien de plus haut que jouir de la beauté sensible et réaliser en moi la beauté morale, c'est ce rêve même que mes facultés essentielles me permettent et en quelque mesure me contraignent de poursuivre.

L'idéal esthétique contient toute la morale. Celle-ci n'a pas d'autre critérium que la beauté ; si la beauté est, comme nous l'avons montré, l'unique critérium à l'aide duquel nous jugeons la réalité, il est évident qu'elle constitue un critérium universel, et qu'elle est, par exemple, le signe auquel on reconnaîtra la valeur des actions. Peut-être toute belle chose a-t-elle une valeur morale, par cela seul qu'elle est éducatrice, et que, ajoutant quelque chose à la culture de l'esprit, elle exerce une parcelle d'influence dans la préparation esthétique à la vie morale. Il est, du moins, incontestable que toute bonne action est belle. Ainsi la beauté sera le fond de la morale. Peut-on douter que, si les âmes étaient parfaitement belles, les hommes ne fussent parfaitement bons ? Les mauvaises passions sont laides, et c'est d'elles que vient tout le mal de l'existence. La mort du laid serait la mort du mal.

La beauté est une source infinie de bien. L'amour du beau, le souci constant de la beauté morale, forment le plus puissant ressort de la moralité pratique. Quelle énergie dans le désir ! Une âme vraiment belle ne

consent pas et ne se résigne pas au mal; un acte mauvais ne peut être accompli par un être vraiment beau; il le blesserait trop profondément.

L'éducation sera donc avant tout esthétique; elle substituera à notre système critique, qui dessèche dans l'âme de l'enfant toutes les fleurs de l'enthousiasme, un principe d'amour pour toutes les choses grandes et belles, spectacles de la nature, œuvres d'art, pensées, actions. Elle instruira moins qu'elle ne façonnera les cerveaux. Elle ne fera pas de froids et faux raisonneurs; elle formera des jeunes gens épris d'idéal, avides d'admirer et d'aimer, d'être aimés et d'être admirés.

Elle sera la préparation à la vie esthétique. Vivre esthétiquement, ce sera d'abord conformer tous ses actes à l'idéal moral, non pour obéir à une règle implacable, mais pour réaliser en soi même la beauté; ce sera aussi jouir de tous les plaisirs artistiques et de toutes les curiosités de l'esprit: le bon sens humain ne peut pas manquer d'arracher pour ces joies quelques loisirs aux exigences meurtrières de la folie industrielle; peu à peu la beauté se fera partout sa place, dans la rue, dans la maison, jusque dans l'atelier. Et la belle humanité sera l'humanité sage, bonne et heureuse.

La philosophie expérimentale peut-elle aller plus loin (10)? Devinera-t-elle le secret dernier de l'être? L'homme est la synthèse de l'univers. Les lois qui gouvernent l'évolution humaine sont des lois universelles. Il n'y a point de développements isolés dans le monde, et, si l'on sait lire l'énigme de l'âme, on peut déchiffrer le sens de l'existence infinie. La psychologie nous livre donc un passage vers l'abîme des souverains mystères. La matière tend vers la vie, la vie vers l'individualité, et l'individualité atteint sa perfection dans la vie esthétique. La nébuleuse s'agrège en mondes, et dans chacun

de ces mondes la vie primaire s'organise, la conscience naissante crée la pensée, la pensée se réalise dans l'action morale. Telle est l'histoire, sans doute, de ce coin d'univers que nous commençons à connaître.

L'avenir réserve, on peut le croire, à l'univers infini un même développement logique ; la force morale et la beauté éternelle domineront, après des siècles sans nombre, la stupidité et la brutalité de la matière. Pourquoi le processus de l'évolution humaine ne serait-il pas identique au processus de l'évolution universelle? Pourquoi ne serions-nous pas unis à ces mondes inconnus, qui gravitent avec le nôtre à travers les déserts de l'infini, par les liens fraternels d'une loi commune et d'un même avenir comme d'une même origine? Cette fraternité, qu'on y songe! est infiniment probable. Si elle n'est qu'une illusion de notre désir, il faut donc admettre la contingence des lois qui gouvernent notre humble terre, il faut avouer la possibilité et la perpétuité du miracle. L'histoire de l'univers? Nulle audace plus haute que de la concevoir. Mais déterminons mieux notre chimère : nous ne prétendons pas atteindre la forme dernière, entendre l'harmonie finale des mondes. L'idée d'une harmonie définitive est contradictoire avec l'idée d'infini. L'univers n'entend, à vrai dire, que des harmonies passagères ; la symphonie éternelle ne s'arrête sur aucun accord. Ni ordre stable, ni arrangement durable. L'ordre et l'harmonie parfaite, dont la métaphysique s'est tant préoccupée, ne pourraient tout au plus être conçus que comme une série plus riche et plus symphonique d'harmonies fugitives. L'univers se meut, se désorganise, se réorganise, et se transforme sans repos. Qui donc pourrait assigner un terme à la fatalité du devenir? Nous ne saisissons de l'âme humaine que des lueurs, que des moments. De

l'évolution de la matière nous ne pouvons deviner aussi que des instants. L'hypothèse contemplera un coin de l'infini ; elle osera fonder sur la science de l'homme le rêve d'un avenir prochain ; toute chimérique qu'elle peut être, elle se sera point vaine, puisque l'âme ne veut pas se passer d'explication.

Mais affirmer la tendance des choses et des êtres à l'individualité, et l'aspiration du monde vers la beauté, est-ce expliquer l'être ? Est-ce expliquer le monde ? Cette tendance, cette aspiration universelles sont-elles des effets mécaniques d'une force inconsciente ? Le désir est-il, au contraire, l'acte primitif de l'Univers ? Est-il conscient et intelligent ? Peut-il être nommé du nom de Dieu ? L'hypothèse recule devant le mystère des origines. Mais peut-être le problème divin n'est-il point tout à fait inaccessible ? Si Dieu est, il devient ; la pensée créatrice, motrice ou contemplatrice du monde évolue avec le monde ; l'immobilité de la pensée divine arrêterait l'Univers. Si Dieu est, nous sommes des atomes de cet Être presque infini, et, sans doute, parmi les atomes ceux qui pensent exercent sur l'évolution de Dieu une action infinitésimale, sensible pourtant avec la durée des siècles. Si Dieu devient, il se crée sans cesse, et nous le créons. Avant d'être cause, il est résultat, et l'univers collabore avec nous à la création du divin. Si Dieu est, il ne peut être, en effet, que la conscience morale de l'univers (11), et, en contribuant à élargir cette conscience, en nous efforçant d'incorporer en elle notre pensée et notre volonté, nous acquérons le droit d'affirmer l'existence et l'avenir du Dieu que nous avons conçu. Dieu, c'est notre rêve d'amour, de charité, de beauté. Il est le nom héréditaire de toutes les conceptions de l'Idéal. En vérité, pour qui admet la nécessité de l'Idéal et l'influence de la volonté humaine sur l'évolution des

choses, le problème divin n'est qu'une question de mots.

En arrivant à cette conclusion ultime, la philosophie allégera la conscience de la plus douloureuse des angoisses.

Nous nous proposons, dans ce court volume, de montrer la supériorité de la conception esthétique sur toutes les autres conceptions de l'Idéal : aucune autre, en effet, n'est à la fois aussi haute et souriante.

La philosophie individualiste et esthétique que nous avons sommairement esquissée se fonde tour à tour sur le scepticisme et sur la psychologie. Nous espérons dans un prochain volume démontrer que de toutes les grandes légendes qui bercent depuis les temps les plus lointains de l'histoire l'inquiétude de l'humanité, la liberté et la beauté seules méritent de survivre à notre infinie déception; et peut-être quelque jour nous sera-t-il permis de développer la théorie expérimentale d'une philosophie qui, sous une dualité apparente, possède, nous en sommes convaincu, la plus forte unité.

CHAPITRE III

LES CONCEPTIONS DE L'IDÉAL

La supériorité de l'idéal esthétique réside en ceci qu'il est à la fois un idéal attrayant et optimiste, et un très pur idéal moral. On ne saurait mieux prouver cette supériorité que par l'imperfection des autres conceptions de la Destinée ; seul il remplit, en effet, cette double condition d'optimisme et de pureté, à laquelle nous reconnaîtrons un idéal digne de l'homme.

Il semble que, dans une rapide revue des conceptions les plus caractéristiques de la destinée, celles-ci puissent, d'une manière générale, se grouper en trois grandes catégories, à frontières un peu incertaines.

La première comprend les conceptions naturalistes, matérialistes, qui tendent par l'altruisme aussi bien que par l'égoïsme à la satisfaction de l'intérêt terrestre, et dans lesquelles s'affirme le principe optimiste ; la seconde, les conceptions pessimistes, en général supernaturalistes, qu'elles se rattachent à une religion, ou à la philosophie spiritualiste ; dans la troisième, nous grouperons les systèmes fondés sur l'idée pure de la morale, enclins pour la plupart à un dégoût ou à un

dédain de la vie réelle, qui leur est commun avec les religions.

Optimisme initial ou optimisme final, les premières de ces doctrines reposent sur cette double conviction que la vie n'est pas en elle-même un mal, et qu'elle peut et doit devenir un jour presque parfaitement heureuse. Elles placent l'âge d'or, l'Éden des religions primitives, non plus au berceau des races disparues, mais au seuil d'un avenir plus ou moins prochain. La grande espérance qui les anime est celle du progrès. L'antiquité païenne fut, au total, un âge d'optimisme philosophique, mais d'un optimisme plus naïf, plus immédiat, pourrait-on dire, que le nôtre. Elle n'attendait pas moins du moment présent que de l'avenir, auquel nous ajournons nos plus belles espérances. La philosophie antique (et c'est aussi le principe de la sagesse chinoise) envisageait le plus grand bien des contemporains. La nôtre, qui tient, sans doute, du christianisme une lassitude peu réfléchie du présent, s'efforce de préparer aux générations futures et lointaines le lit d'une vie heureuse, dont la conception, du reste, sera tout à fait démodée après une ou deux générations; elle est éducatrice, politique, sociale, l'autre songeait davantage à l'individu; nous n'osons décider laquelle est la plus sage. Peut-être qu'en se préoccupant du sort des générations futures, qui sont solidaires de la nôtre, et à l'égard desquelles nous assumons une lourde responsabilité, une philosophie complète ne doit pas oublier la génération vivante, la seule dont elle connaisse les besoins, les aspirations et les facultés. Ce que nous devons surtout aux générations prochaines, c'est la liberté; comme nous elles auront un idéal, et nous n'avons ni le droit, ni le pouvoir de leur prescrire leur tâche. Comme nous, nos petits-fils

voudront vivre leur vie, appliquer leurs conceptions; ne gênons pas leur initiative. Nous aurons rempli notre devoir d'aïeux, en leur laissant l'exemple d'une société morale, heureuse, pacifique. Que reste-t-il des systèmes les moins oubliés? Un principe, une hypothèse, une formule, qui, jetés dans le creuset des doctrines, s'y combinent en des formes imprévues. Que demeure-t-il de tant de livres, de tant d'efforts? Quelques pages, un mot d'un homme de génie, qui font école. Le reste n'est qu'un écho un peu confus d'innombrables cris d'espérance, bien vain, si l'on en mesure l'éclat à nos ambitions, mais non pas inutile, car il contribue à créer dans l'humanité une mentalité confiante, ce désir du mieux, qui engendre toujours quelque bien.

Le premier intérêt de l'homme est de vivre, et c'est aussi son instinct fondamental. Certains philosophes proposent comme idéal à l'espérance humaine l'expansion de la vie. Mais rien n'est plus vague qu'une telle formule. L'expansion de la vie, est-ce autre chose que l'épanouissement instinctif des caprices ou des volontés du désir? Faut-il donc obéir à toutes les tentations qui nous sollicitent? Ou doit-on choisir entre elles? Mais de quel droit choisir? Et, d'ailleurs, comment exercer un choix? La libre expansion de la vie n'admet pas de sacrifices; reconnaître qu'il y a des sacrifices nécessaires, c'est rétrécir en quelque sorte la vie, c'est la mutiler; voilà justement où conduisent les doctrines qui la méprisent et l'oppriment. Ne s'agit-il que de conserver et d'accroître la multitude des organismes vivants? On réduira donc l'activité humaine à la satisfaction des besoins matériels; c'est nous asservir à une infinie misère, car la borne des besoins et des désirs recule sans cesse, et le tourment les accompagne. Puis,

quel emploi de nos facultés que le service de ce qu'il y a en nous de plus humble ? La pensée ne s'y résoudrait pas, notre rêve ira toujours au delà. Une telle vie serait sans valeur. Or, ainsi que Guyau l'a très justement remarqué, la valeur de la vie est très variable, elle peut se réduire à zéro, et il est, au contraire, tels moments pour lesquels il n'est pas irrationnel de sacrifier toute une existence. La vie, vraiment, n'est pas un but ; si elle a quelque prix, c'est qu'elle est le moyen d'un but plus lointain et plus haut.

L'expansion de la vie ! Cette formule implique, sans doute, le respect de toutes les existences, de toutes les individualités ? Mais elle admet aussi la lutte pour la vie, qui, donnée pour thème à l'énergie humaine, serait la plus révoltante des théories morales. La vie enfin rencontre dans la nature des résistances ; la vie s'oppose à la vie ; son expansion se heurte à des limites, ne fût-ce que celles de l'habitat et des subsistances. A maint point de vue, une pareille conception est inférieure à l'idéal intellectuel ou à l'idéal moral, qui l'un et l'autre proposent un champ sans bornes à notre activité.

Le désir, ou le plaisir, qui n'est que la réalisation du désir, ne remplissent pas mieux la destinée de l'homme. On satisfait un désir, on ne satisfait pas l'âme. La servitude du plaisir est peut-être la pire des servitudes ; quand elle ne serait pas si décevante, la volupté n'offrirait pas même la plus séduisante des chimères : les apôtres, les savants embrassent leur idéal avec une ardeur singulièrement plus vive que la passion des voluptueux entraînés dans une furie de jouissance. Le plaisir est court ; un idéal infini est le seul qui ne déçoive jamais.

Mais le bonheur ? Ce rêve originel de l'homme n'est-il

pas sa véritable fin? N'est-il pas, en effet, le plus fort instinct de la nature, après la volonté de subsister? N'a-t-il pas dans notre constitution physiologique d'indestructibles racines? L'idée du bonheur n'est-elle pas ainsi l'une des conditions de la pensée, et ne faudrait-il pas que celle-ci s'éteignît pour que s'éteignît en nous le désir d'être heureux? C'est une hardiesse presque paradoxale de contester au bonheur une valeur d'idéal, alors qu'il semble, en effet, la seule raison de la vie. Mais qu'est-ce donc que le bonheur? Et tout d'abord quelle définition en peut-on donner? Consiste-t-il dans l'amour, la gloire, la puissance? N'est-il au contraire qu'une attente, jamais satisfaite, jamais lassée? L'espoir qui dure, le rêve qui recommence, ne valent-ils pas mieux que la réalité du bonheur? Ne sont-ils pas même tout ce qu'il contient de réel (12)? Puis, comment formuler un idéal commun de bonheur? Chacun a son rêve; mais l'idée du bonheur individuel est une sorte de non-sens. Dès que nous le cherchons hors de notre conscience, il dépend de trop de causes et de trop de gens. Nous sommes solidaires de l'humanité tout entière; tant que la somme du mal dépassera dans le monde celle du bien, il n'y aura pas d'exceptions heureuses. Toute souffrance a une répercussion infinie dans la sensibilité de tous les êtres; le malheur rend malfaisant; une mauvaise action est la source d'une infinité de cruautés et de misères. Pour qu'un seul être rencontre les conditions suffisantes du bonheur, il faut donc que l'humanité tout entière soit heureuse. Pour être heureuse, il faut d'abord qu'elle soit parfaitement morale. Jusqu'à ce terme le bonheur individuel ne peut être qu'un accident, la satisfaction intellectuelle des résultats atteints dans la poursuite de l'Idéal. Le bonheur, ah! vraiment, quand il ne serait pas illusoire,

nous avons mieux à faire ici-bas que de dissiper nos forces à sa conquête : si la vie a quelque valeur, si la volonté humaine possède sur les choses inertes quelque empire, nous sommes dignes d'un plus noble idéal !

Suivez la nature ! disaient certains sages antiques et quelques modernes. Mais c'est un champ de bataille que nous offre la nature ; elle-même y combat contre nous. Pouvons-nous incliner les conceptions de notre pensée devant la brutalité des puissances naturelles ? Une seule volonté se révèle dans l'univers sous-humain : le triomphe de la force. N'est-ce pas précisément l'honneur de l'homme de dompter peu à peu par la force morale l'aveugle violence de la nature ? Mais tout se rencontre dans la nature ; tout ce qui existe naît du jeu de ses lois, le bien comme le mal, la pensée et la volonté morale comme l'appétit grossier et la férocité bestiale. Opposer la nature et l'Idéal ? rien de plus irrationnel. La morale et l'Idéal ne sont que les termes les plus hauts de l'évolution de la nature.

La nature progresse ; le progrès, dira-t-on, voilà l'Idéal ! Je le veux, si l'on envisage le progrès comme l'ascension intellectuelle, esthétique et morale de l'humanité. Mais l'idée, toute matérialiste, que se font nos contemporains du progrès, je la repousse ; j'aime encore mieux la passion, un peu vile, du plaisir, que l'égoïsme de plus en plus exigeant du bien-être et l'insanité du miracle industriel. La science a un plus beau rôle à jouer que de couvrir la terre d'usines et de chantiers.

Quelle plus noble ambition pour les créatures humaines que la conquête de la vérité ? Idéal infini, comme le monde offert à la curiosité scientifique. Idéal collectif, et par là singulièrement pacificateur. L'humanité peut-elle faire un plus beau rêve que celui de la

toute-puissance que la science lui promet? L'absolu savoir, quand la puissance n'y serait pas attachée, n'offrirait-il pas encore à l'âme humaine une jouissance assez haute pour combler notre besoin d'idéal? La science n'a-t-elle pas des ivresses égales aux plus profondes émotions de la nature? N'est-ce pas elle cet Idéal, à la fois le plus élevé et le plus attrayant, que nous cherchons? Il en coûte de répondre non. L'idéal scientifique serait pour l'humanité une immense déception. La création de la science ne saurait être l'œuvre de l'universalité des hommes; l'immense foule n'y collaborerait pas; comment s'y intéresserait-elle? La science, dès qu'elle sort du laboratoire des savants pour amuser nos loisirs curieux, devient une joie tout égoïste. Elle est, en réalité, un privilège, dans une société où la tâche matérielle de gagner sa vie laisse si peu de repos à la plupart des hommes. L'étude attentive serait pour eux une fatigue de plus surajoutée aux peines forcées de la conquête du pain. Or, un idéal vraiment philosophique doit être universel, accessible à tous; le savoir ne peut être qu'un idéal individuel. Faut-il ajouter que la science ne contient aucun élément moral, qu'aucune énergie sympathique ne rayonne d'elle, qu'elle laisse inerte dans l'âme la volonté du bien?

Des diverses conceptions optimistes que nous avons passées en revue, la plupart sont matérialistes, une, la science, tout intellectuelle. C'est d'un idéal moral que l'humanité a besoin.

La philosophie moderne a donné pour principe à la morale l'espérance terrestre du bonheur. Avec l'altruisme, l'humanisme, la religion de l'humanité, l'idéal moral se constitue. Mais l'humanité, même conçue comme un grand Être éternel, ou comme une Provi-

dence veillant sur elle-même, peut-elle inspirer cet enthousiaste amour qui remplit toute l'âme et la féconde? Il est permis d'en douter. Nous n'aimons guère les hommes; nous voyons trop leurs imperfections; les grandes passions supposent un certain recul de la vision, cette cristallisation de l'isolement, que la vie sociale rend impossible. Notre égoïsme est maladroit, nous nous aimons très mal nous-mêmes, sans audace et sans grandeur. Comment nous contraindrait-on à aimer les hommes? L'amour est libre. C'est par des supercheries qu'on obtient de nous des actes bienfaisants; dans nos bonnes œuvres c'est nous-mêmes que nous aimons et admirons; le sentiment de la beauté du geste est bien plus efficace qu'un froid amour. L'esthétique est le secret du dévouement. Ce que la culture morale peut nous enseigner, — et ici elle emprunte à l'idée de justice un élément singulièrement élevé, — c'est à considérer le bonheur d'autrui comme aussi important que le nôtre. L'humanité en viendra à admettre une arithmétique du bonheur (13), qui inclinera les exigences de l'égoïsme devant le bonheur plus grand d'un seul ou la somme plus grande du bonheur de plusieurs. Mais l'altruisme est plein de pièges. Se charger du bonheur des autres, c'est s'arroger sur eux un haïssable despotisme. Notre nature nous a faits les arbitres de notre bonheur; et, s'il est vrai que la poursuite du bonheur promette plus de joie que sa conquête, le tyrannique bienfaiteur, qui nous ravit la joie de cette poursuite, dilapide notre trésor. Certes, on ne prêchera jamais trop l'altruisme, si profondément hostile aux instincts égoïstes de la nature humaine. Mais la nature ne se dépouille pas de ses instincts; on ne la transforme qu'en s'emparant d'eux, en dirigeant leur évolution. Une loi éternelle nous

charge d'assurer nous-mêmes notre bien. L'arithmétique du bonheur ne peut être un principe constant de conduite ; elle ne trouve son application que lorsque, dans un conflit d'intérêts ou de passions, la solution altruiste se chiffrera par des résultats à la fois positifs, certains, et plus moraux que la solution égoïste.

Certains penseurs nous proposent un idéal plus large encore que l'humanisme : la collaboration avec la société universelle des mondes. Je ne demande pas mieux que de collaborer à leur tâche. Mais quel peut en être l'objet ? J'ai besoin de le savoir, et on n'ose me le dire.

Ainsi, de toutes les théories que nous avons par des liens parfois fragiles rattachées au principe optimiste, pas une ne nous paraît digne de proposer un idéal à l'humanité. Dépourvues d'une haute inspiration morale ou de cette séduction qui exalte la volonté, toutes ces solutions sont impuissantes.

Les conceptions qu'inspire le sentiment pessimiste sont frappées de la même stérilité. Religions et philosophies spiritualistes sacrifient à la vie future notre misérable existence terrestre, si sérieuse cependant qu'à nos mérites et à nos fautes d'un jour est suspendue une sanction éternelle. Nous ne dirons pas que les unes et les autres sont illusoires, car ce n'est point ici un livre de polémique. Mais il faut bien faire observer qu'en instituant une sanction, — ne fût-elle pas infinie, — le spiritualisme, philosophique ou religieux, renonce à la véritable sainteté; qu'en invoquant l'obligation, la contrainte et les menaces, il abdique ce souverain pouvoir sur les âmes qui n'appartient qu'à la passion (14).

Aux grandes religions modernes, de très ancienne origine, — le bouddhisme et le christianisme, — font défaut et la parfaite pureté et l'influence vraiment moralisatrice de l'Idéal que nous cherchons.

Triste est la philosophie de Bouddha. Sa morale d'amour s'étend à la création entière, épargne les fauves mêmes; mais elle n'imagine d'autre terme à la perfection, d'autre espérance à la vie, que le nirvâna, qui est à la fois la fin du désir et l'anéantissement définitif de l'être, l'étape suprême du long chemin des âmes à travers des existences mauvaises. Haute doctrine, certes, qui conçoit le monde comme une vaste hiérarchie morale, comme un infini devenir dont le bien est l'aspiration éternelle ! Mais la morale de Çakya-Mouni, tout étrangère qu'elle est à l'idée de Dieu, admet pourtant la métempsycose, et conserve une sanction : bons, nous montons quelques degrés de l'échelle des êtres, dont l'échelon dernier, réservé aux plus saints, aux Bouddhas, est le nirvâna; mauvais, nous reculons dans le mal et la misère. La doctrine de Bouddha est toute diminuée par cette sanction; ce n'est pas une morale pure; c'est une religion athée, sublime, mais qui n'échappera pas à l'action corruptrice des apôtres et des prêtres.

Plus triste peut-être encore est le christianisme, avec son paradis inaccessible et morose, et son enfer éternel ; cette religion de la terreur, où, de la faute involontaire du premier homme tout homme naît criminel; où la vie et l'éternité se déroulent sous des menaces jamais apaisées de châtiment, dont tous les symboles évoquent la souffrance, où la souffrance même est une vertu, un devoir, une rançon. Suave fut, je le veux, l'âme de Jésus, sublime sa doctrine d'amour. Mais comment la reconnaître, la parole divine, dans les dogmes furieux des religions chrétiennes? Si du moins, Jésus n'avait pas dit : Mon royaume n'est pas de ce monde! Il ne resterait de lui, — mais ce serait assez pour remplir l'âme humaine, — que l'adorable précepte : Aimez-vous! En ajournant

l'espérance, Jésus a ajourné l'amour. — Aimez vous! Cette parole avait retenti en Chine, dans l'Inde, six siècles avant Jésus, plus tôt peut-être dans la nuit des âges; pourquoi faut-il que l'intérêt supra-terrestre ait avili les pratiques de la charité, les œuvres fraternelles de l'amour jusqu'à en faire je ne sais quelle espèce de lettres de change sur le créateur? Avec ses sacrements et ses pénitences, ses peines démesurées et ses indulgences, son fétichisme dévot, ses prières, ses offrandes, qui impliquent la corruption de Dieu, le catholicisme a pourri la doctrine de Jésus (15).

Combien plus élevés, du moins dans leurs aspirations initiales, sont les systèmes de morale pure!

La morale pure est celle qui n'emprunte rien à la métaphysique ni à la psychologie, et demeure étrangère aussi bien à l'idée d'une finalité rationnelle qu'à celle de sanction; elle ne se demande pas si elle sera réalisée, si elle peut l'être; elle est, en quelque sorte, pour la noblesse d'exister.

Elle est irréligieuse, et quelquefois athée. Elle ignore où va l'homme; elle trouve en elle-même sa fin, son idéal. Elle est sa propre loi, et n'espère qu'en elle-même.

Si la morale vulgaire est une interprétation du sens de la vie (16), la morale pure dédaigne de s'en informer. C'est la volonté morale qui donne à la vie un sens. Qu'on le prouve par la psychologie, par l'évolution éternelle des choses; elle l'affirme *a priori*. Elle ne connaît la nature qu'au moment où elle la combat; qu'une fausse logique conclue de la sélection naturelle, de la lutte pour l'existence, une loi morale, une volonté de la nature, elle s'élève contre cette loi brutale, contre cette immorale volonté. La nature? Volontiers elle en opprime les instincts, en oublie les exigences. Le plus

souvent elle l'ignore; c'est qu'elle voit au delà, qu'elle vise plus haut. Sa fonction est d'ériger au-dessus des volontés de la nature, — qui, souvent malfaisantes, ne sont en elles-mêmes ni mauvaises ni bonnes, — la volonté morale et bienfaisante de l'homme. Elle ose nous assigner une fin indépendante des décisions divines, et conçoit même la possibilité d'une révolte morale contre l'injustice de Dieu. Nulle doctrine plus hostile à la démonstration expérimentale : elle peut ignorer même la malignité humaine, et ne la devine que pour faire éclater devant elle la magnificence d'un idéal sublime. Le but de la morale pure, c'est la moralité absolue (17).

C'est peut-être dans les enseignements de Confucius que nous trouverions le modèle de morale pure le plus conforme aux sentiments de notre temps. Si simples sont les préceptes du philosophe chinois qu'à travers les siècles et malgré la diversité des races, ils gardent pour nous toute leur valeur. Aimer les hommes est la grande vertu; n'est-ce pas celle-là même que le christianisme prêche en vain au monde depuis vingt siècles, et que les philosophies les plus irréconciliables s'efforcent ensemble d'inculquer aux hommes? Confucius conçoit le monde comme un grand système moral, dont le bien est le principe. N'est-ce pas vers une conception de ce genre que tend aussi la philosophie la plus moderne? Il ne prévoit point de sanction, humaine ou supraterrestre, à nos actes méritoires ou coupables; n'est-ce pas à ce signe même que nous reconnaissons la moralité des systèmes? Confucius est athée. Que pense donc de Dieu la philosophie contemporaine? La Providence même est abandonnée par des hommes qui conservent le nom de chrétiens et reconnaissent qu'au fond la seule façon de respecter la Divinité est de ne pas prétendre l'expliquer.

Il y a des stoïciens dans notre siècle, comme il y a quelques épicuriens. Tous les siècles en ont vu, mais l'idée du progrès, qui s'est emparée de toutes les intelligences, est un peu hostile à ces survivants attardés de la pensée antique, qui, tout en regardant avec Héraclite le monde évoluer éternellement, n'attendait de cette évolution ni plus de bonheur, ni une plus haute moralité. Le stoïcisme est une doctrine de révolte contre les exigences de la nature et les cruautés de la vie. Comme le bouddhisme, comme le christianisme, il nous arrache aux séductions de la terre, et nous fait contre les coups du sort comme une cuirasse d'insensibilité. Sa théorie de la volonté est, en vérité, sublime. La volonté est la seule chose nécessaire; rien ne nous atteint, en réalité, ni bien, ni mal, tant qu'elle reste droite et inflexible; le seul mal serait qu'elle vînt à défaillir. Le monde n'est pas sous la dépendance de la volonté; le stoïcisme n'accorde donc au monde aucune valeur. Il a l'orgueil de cette souveraineté du vouloir; il sait, il ose dire qu'elle fait l'homme supérieur aux Dieux, car les dieux sont bons par nature, et ne peuvent pas cesser d'être bons; mais c'est parce qu'il le veut que l'homme est vertueux. L'esprit humain n'atteindra pas plus haut.

Et nulle tache ne corrompt cette conception superbe. La doctrine du stoïcisme est vide d'espérance; pessimiste dans son principe, elle reste pessimiste irrévocablement. « Moi seul, et c'est assez », dit le stoïcien. Il quitte la vie aussi aisément qu'il y est entré; la vie n'est qu'un passage entre deux néants; le suicide est la plus noble manière de dire adieu à ce monde.

L'énergie froide et triste du stoïcisme en fait la grandeur; mais cette tristesse et cette rigueur mêmes furent les causes de sa stérilité.

L'humanité n'a encore vu la morale que sous les traits glacés d'une douloureuse éducatrice. Elle l'eût bien plus aimée avec un autre visage. D'où nous viendra donc une philosophie souriante et sereine, qui fera un plaisir d'une bonne action et de la moralité une joie constante de l'esprit ?

Depuis les derniers jours du paganisme, l'oppression chrétienne a comme étouffé la conscience de l'humanité. Pour retrouver une volonté de morale pure dans le monde, il faut, depuis l'apparition du stoïcisme, franchir deux mille années de servitude théologique et de ténèbres intellectuelles. La philosophie de Kant, dont la volonté intime est de créer une morale absolue, supérieure par là à toutes les doctrines, et définitive, est certes l'un des plus glorieux efforts de l'esprit humain, et s'il ne reste probablement pas, même en Allemagne, un Kantien pur, elle a, du moins, imposé à la pensée des conditions sans appel.

Kant a-t-il vraiment formulé la morale pure ? Si la morale pure ne procède ni d'un principe métaphysique, ni de l'observation de la nature humaine, ni de l'assujettissement à une fin imposée par des croyances ou par la nature, certes la morale de Kant, envisagée sous son premier aspect, est une morale pure. Loin de s'appuyer sur la métaphysique, c'est elle qui donne à celle-ci ses fondements ; la fin de l'homme, c'est elle encore qui la détermine, et cette fin n'est autre que la moralité ; quant à la psychologie, écoutez Kant : « La morale pure, appliquée à l'homme, n'emprunte pas la moindre chose à la connaissance de l'homme même, mais elle lui donne des lois *a priori*, comme à un être raisonnable. »

L'homme est libre, — l'homme nouménal, du moins, car dans le monde des phénomènes ses actes sont régis comme toutes choses par un déterminisme absolu. —

De cette liberté découle l'autonomie de l'activité morale. Une seule chose est importante (et elle suffit), la bonne volonté. Cette bonne volonté, deux maximes capitales la dirigent : « Agis de telle sorte que tu traites toujours la volonté raisonnable, c'est-à-dire l'humanité, en toi et en autrui, comme une fin et non comme un moyen. » C'est l'idéal proposé. « Agis de telle sorte que la raison de ton action puisse être érigée en loi universelle pour toute volonté raisonnable et libre. » Tel est le critérium de nos actions.

Le devoir se pose devant la conscience avec une évidence absolue, et cette évidence s'impose à la conduite pratique; c'est l'*impératif catégorique*, qui est à la fois la lumière et le principe de l'obligation morale. Ainsi moralité, liberté et raison sont, au fond, une seule et même chose.

Magnifique doctrine, qui a fait éprouver à bien des têtes comme un vertige de sublimité ! conception merveilleuse, toute hardie qu'elle est dans l'hypothèse ! On voudrait l'admirer sans réserves, n'en pas voir les vides, fermer l'oreille à la critique, ne pas savoir combien Kant lui-même l'a diminuée et corrompue.

Que la liberté nouménale, comme le noumène lui-même, soit une pure hypothèse, on n'en peut guère faire un grief à une théorie dont le principe est de n'emprunter rien ni à une doctrine, ni à une science quelconques. Mais c'est singulièrement réduire l'autonomie de la volonté que de la renfermer, sous la contrainte de l'impératif catégorique, dans les limites d'une loi universelle des consciences. Est-ce que la moralité parfaite ne comporte pas précisément un champ illimité d'action ? Est-ce que la volonté qui accomplit les actes les plus hauts (tel le sacrifice de l'existence, dans les cas où ce sacrifice n'est pas un devoir), est susceptible d'être

érigée en loi universelle? Que vaut, d'autre part, une liberté sans initiative? « Morale d'esclaves! » dit Schopenhauer, et cette critique n'a d'injuste que sa brutalité.

Qu'est-ce, d'ailleurs, que cette liberté du noumène intangible qui, échappant aux contingences au milieu desquelles nous croyons nous débattre, nous a cependant une fois pour toutes prédestinés au bien ou au mal? Se dirige-t-elle sans motifs? Est-il de bons et de mauvais noumènes? C'est un partisan de l'existence nouménale, ce même Schopenhauer, qui a déclaré chimérique tout espoir d'améliorer les hommes.

Kant s'est défendu d'avoir rien demandé à la nature. Mais est-ce que cet impératif catégorique, qu'il affirme comme un concept *a priori*, ce sentiment intime et toujours éveillé du devoir, est autre chose qu'un fait psychique? S'il n'était cela, il serait une pure hypothèse, une illusion, et, — ici commencent les contradictions, — Kant ne veut pas que la morale soit une illusion. Il avait d'abord dégagé la morale de l'idée du bonheur, mais, par besoin de justice, il l'y ramène. « Qu'un être ait besoin du bonheur et qu'il en soit digne sans pourtant y participer, c'est ce que nous ne pouvons regarder comme conforme à la volonté parfaite d'un être raisonnable tout-puissant, lorsque nous essayons de concevoir un tel être. » Et sur la nécessité du bonheur (la sanction apparaît ici, et la moralité disparaît) Kant va fonder la métaphysique... « Le bonheur et la vertu constituent donc ensemble la possession du souverain bien. » Cette possession est irréalisable ici-bas; la justice veut donc qu'il y ait une vie réparatrice au delà de la vie terrestre; de là, pour Kant, la certitude de l'immortalité de l'âme, et celle de l'existence de Dieu, qui y est impliquée. « Fais ce qui peut te rendre digne du bonheur », dit-il. Ce n'est plus là une maxime désinté-

ressée. « Chacun, dit-il encore, regarde les lois morales comme des commandements, ce qu'elles ne pourraient être, si elles ne rattachaient *a priori* certaines suites à leurs règles, et si, par conséquent, elles ne renfermaient des promesses et des menaces. » Tout le christianisme tient là. Kant est, comme Spencer, une grande victime de la tradition chrétienne. Il ira jusqu'à cet aveu que la loi morale et la liberté ne seraient que des chimères, si l'âme n'était pas immortelle et si Dieu n'existait pas.

Là gît, d'ailleurs, le vice irrémédiable du système : c'est la morale qui prouve Dieu, et, si Dieu n'existe pas, la morale est illusoire. Qu'est-ce donc qui prouve la réalité de la morale? La liberté du noumène; mais qu'est-ce qui prouve l'existence du noumène et sa liberté? Ce ne peut être que la certitude morale. Dominé par l'idée spiritualiste de la justice, si étrangère, au fond, à la morale (18), Kant s'enferme, pour la sauver, dans un cercle vicieux sans issue.

La capitale erreur de la tentative de Kant ne consiste pourtant pas, à nos yeux, dans cette pétition de principes; qu'il tire de la morale une certitude métaphysique pour donner ensuite à celle-ci la morale même pour toute garantie, cela, sans doute, déconcerte; mais ce que je reproche bien davantage à Kant, c'est d'avoir compromis, en voulant lui donner un fondement impossible, et probablement inutile, une admirable conception de la volonté morale.

Kant laisse un grand exemple de l'impuissance de la raison à édifier des certitudes. Toute sa critique tend à creuser les fondations de sa morale, et l'on peut dire qu'elle a fait à cet égard une œuvre souveraine, définitive; son système devait être l'affirmation catégorique d'une volonté morale indépendante, ou bien, — et ce

n'était sûrement pas une tâche impossible, — il fallait trouver à la morale de l'impératif catégorique des racines naturelles dans l'étude subjective de l'âme humaine.

Est il permis, devant le douloureux échec d'une magnifique tentative, d'ajouter une dernière critique? Qu'une si haute philosophie ne soit pas accessible à la foule, ce n'est pas un motif pour la condamner. Mais la doctrine de Kant n'est, en somme, qu'une doctrine de respect; or, si haute que soit l'idée du droit des consciences, elle est stérile. Guyau a très justement observé que le respect n'est que le commencement de la morale idéale. Le respect, c'est la timidité de la volonté, la servilité de la conscience. La croyance féconde est celle qui s'exprime par une activité passionnée. L'âme a besoin de se répandre. Qu'est-ce que le droit, qu'est-ce que le devoir, à côté de l'amour (19)?

Deux disciples de Kant, Fichte en Allemagne, et en France M. Renouvier, ont porté sa doctrine jusqu'au sublime. Fichte s'intéresse peu à la réalité. Une seule chose est importante : ce qui doit être, c'est-à-dire le bien, c'est-à-dire l'Idéal. L'Idéal se réalise sans cesse; la liberté est un idéal; elle doit être; donc elle est. La moralité, qui est le bien idéal, doit être; elle est donc notre fin : « L'homme tout entier est le véhicule de la loi morale, dit Fichte... Si je peux, si je dois m'occuper de moi-même, c'est en ma qualité d'instrument de la loi morale, et dans cette mesure seulement. » La morale est ainsi le but dernier de l'individu : « C'est pour cela seulement qu'il est, et si ce but ne doit pas être atteint, alors il n'a aucun besoin absolument d'exister. »

Ainsi l'idéal moral domine, annihile en quelque sorte la réalité. Fichte en déduit la métaphysique : Dieu, c'est

le suprême Idéal qui doit être, et s'il est déjà réel, c'est que rien n'est plus réel que l'Idéal.

Le système de Fichte est donc le type même d'une morale absolue. Avec le matérialiste Feuerbach on peut le juger plus haut encore que la théorie kantienne, sans laquelle, d'ailleurs, il n'eût probablement pas existé. Mais il déçoit vraiment trop notre intime besoin de voir clair, d'objectiver, de matérialiser, si l'on veut, le corps de nos croyances. Ce devoir, qui est, en somme, un infini devenir sans formes arrêtées, ne se réalise jamais puisque, à mesure que la réalité prend un corps, elle s'en dépouille pour se façonner à un nouvel idéal, éternellement mobile et fuyant.

La morale pure n'est pas, par définition, une morale impraticable. Sa condition première est d'être intelligible; la vie morale ne peut se perdre en raisonnements subtils et savants, c'est une vie de sentiment; elle se contente d'idées très simples, mais elle ne peut se passer de clarté; le sentiment pur n'existe pas; il ne naît que pour s'attacher à un objet, qui, être ou idée, a pris dans la pensée une forme sensible. L'abstraction est vraiment l'ennemie de la morale, qui est toute action, et qui doit avoir la séduction souriante de l'amour.

M. Renouvier semble aussi dédaigner le sourire et la grâce de la vertu. Sa conception de la morale est pourtant très haute, très pure, et bien plus intelligible que celle de Fichte. Comme Fichte, — et quoiqu'il ait su se dégager des chimères scolastiques, — M. Renouvier doit beaucoup à Kant; de même que le Maître aboutissait à la théologie, il conclut de la morale pure une métaphysique religieuse, et adhère au protestantisme. L'idée religieuse est essentiellement contradictoire avec celle d'une morale pure, et c'est vraiment un grand désastre

que cette chute jusqu'au dogme d'une admirable volonté.

M. Renouvier donnait, en effet, à la morale ce double principe : l'homme est doué de raison, et il se croit libre. L'illusion de la liberté suffit à ses yeux pour créer le devoir : « Le postulat de la liberté comme réelle, dit-il, n'est pas réclamé pour l'existence de la morale. » C'est là une affirmation grandiose, dont peut s'emparer la philosophie déterministe : l'illusion est la vraie mesure des choses, du droit comme du devoir, de la conduite pratique aussi bien que de l'idéal. Je préfère aussi, je l'avoue, à l'impératif catégorique du maître cette raison humaine qui devient, dans la doctrine de M. Renouvier, le principe même de l'obligation morale. Ce parallélisme de l'intelligence et du devoir, grâce auquel, j'imagine, le devoir grandit à mesure que l'intelligence s'accroît, est une fière conception, et l'une des plus nobles assurément qu'ait formulées la philosophie morale.

M. Renouvier n'a donc pas senti la beauté de son système? N'en a-t-il pas compris la force? Pourquoi l'a-t-il découronné, asservi au joug de la métaphysique chrétienne?

Comme les religions, les théories spiritualistes proposent une morale pessimiste, se fondent sur le mal et l'injustice de la vie terrestre, aspirent à l'éternité réparatrice. Par l'obligation morale elles enlèvent à l'action tout son mérite; par la sanction des récompenses, elles corrompent la volonté; par l'effroi des peines infinies, elles font peser sur l'âme une immense terreur; et l'idéal que nous cherchons n'a rien de commun avec un pareil régime.

Faut-il dire, d'ailleurs, que ni Kant, ni ses devanciers, ni ses successeurs, n'ont démontré la certitude

morale? Il suffit, pour légitimer un système, qu'il n'admette qu'une moralité désintéressée, comme, par exemple, la doctrine de Confucius. Mais est-ce assez d'un moralité parfaite pour féconder l'Idéal?

Ce ne serait rien d'avoir prouvé la certitude de la morale; le tout est de faire aimer le bien. Une moralité intellectuelle, qui ne se traduit point par des actes, est à peine sincère. Le sentiment seul conduit à l'action. La morale pure ne s'élève au-dessus du domaine stérile des théories que lorsqu'elle inspire une activité enthousiaste. La grandeur d'une doctrine comme celle de Kant ou de M. Renouvier est le gage même de sa fécondité. La sublimité crée l'enthousiasme, appelle l'amour. L'ardeur de moralité qu'il éveille, voilà le critérium auquel on peut juger la valeur d'un système. La passion est une preuve bien supérieure au succès même. Qui sait si elle-même n'est pas le véritable but et le triomphe réel de la prédication, et si ce n'est pas avoir atteint la moralité que l'aimer et aspirer à la perfection?

Chez Kant et ses disciples, la morale pure est une spéculation de l'esprit. Nous voudrions lui donner pour principe le sentiment. Qu'est-ce que l'Idéal? La forme lointaine de mon désir. Le monde moral que je rêve est celui que j'aime; comment ne voudrais-je pas réaliser ce que je rêve? Comment ma volonté résisterait-elle au vœu de mon cœur, quand ma raison même, sentant sa propre impuissance, l'approuve et l'encourage? Le principe de la vie morale, c'est le désir. La volonté n'a pas besoin de preuves. Elle est un fait. La valeur sociale de ce fait a pour mesure la hauteur de la volonté. Il suffit, pour justifier un idéal moral, qu'il soit la plus haute création de l'âme qui l'a conçu. Ce sont les attributs des choses qui en constituent l'être. Ce qui donne

la vie à un système, c'est sa valeur pratique, et celle-ci dépend de la beauté de la conception, puisqu'elle se mesure à l'enthousiasme inspiré à l'agent moral. La certitude d'une doctrine, c'est sa puissance même de réalisation qui la détermine. Aimer, vouloir, n'est-ce pas créer?

Mais il est évident qu'un système dérivé du sentiment ne s'impose pas à la généralité des êtres comme paraît s'imposer à eux une doctrine de raison. La raison formule, en apparence au moins, des conclusions universelles. Il n'existe, semble-t-il, qu'un système rationnel certain, et ce système découvert devient définitif et obligatoire pour tous. Au contraire, le sentiment, le désir, la faculté d'enthousiasme, sont des phénomènes d'ordre individuel. La morale pure, conçue par le désir, est, en définitive, une volonté personnelle, et la valeur morale de l'agent s'élève avec l'intensité de cette volonté et la hauteur de l'Idéal.

Nous avons réfuté déjà cette objection : la volonté peut être mauvaise ; il est des êtres qui aiment le mal ; une loi morale est nécessaire. Cette hypothèse contredit les définitions mêmes. Qu'est-ce, en effet, que la volonté morale, sinon la volonté du plus grand bien ? Chaque être a une intuition du bien ; la moralité est la réalisation de cette intuition ; la morale en est la formule. Là où n'est point la volonté du bien, il n'est pas question de morale. Ce serait singulièrement déshonorer les mots de supposer qu'une volonté mauvaise puisse s'ériger en doctrine de morale pure. D'autre part la société n'est pas indifférente à la formation des caractères et des doctrines individuelles. Il y a des moyens pour améliorer les âmes méchantes. Tout être a une vision du bien, par cela seul que chacune de ses résolutions a pour antécédent une possibilité de choix.

Fortifier cette vision jusqu'à l'évidence, cultiver la joie des bonnes actions, c'est l'affaire de l'éducation morale. Si les opinions de l'homme adulte sont libres, il faut au contraire, que l'éducation s'appuie sur une morale positive.

Quelle sera cette morale? Pour nous, la conception de Confucius, qui assigne comme idéal à la volonté le perfectionnement continu de soi-même, est une conception admirable, et la plus féconde peut-être de toutes celles que nous avons résumées dans ces pages, parce qu'elle implique une tâche, un effort indéfinis, et qu'elle emprunte une force toujours renaissante à l'inépuisable contentement de compter les étapes dans l'ascension sans fin de l'être vers l'Idéal.

Mais je cherche en vain dans cette doctrine la part du rêve et de l'imagination, le ressort psychique qui fera apparaître l'enthousiasme sacré, générateur d'énergies et de volontés grandissantes. Ce ressort, je ne l'aperçois pas ailleurs que dans ce sentiment universel qui est le sentiment esthétique.

Est-ce l'effet d'un besoin personnel d'objectiver l'Idéal sous une apparence concrète? C'est dans la beauté que s'accomplit, à nos yeux, la perfection morale; la morale esthétique est à la fois la plus humaine et la plus idéale des morales pures. Nous proposerons pour thème de la vie pratique la volonté de réaliser en soi la plus haute beauté imaginable. Le perfectionnement, c'est — qu'on nous permette ces termes —, l'embellissement de ce « chez moi » intérieur, de ce foyer de la vie intime, où se pensent les saintes actions, et d'où rayonne vers la vie extérieure la splendeur féconde d'une âme grande et belle.

Doctrine d'enthousiasme, croyons-nous, car où trouver une source plus généreuse de hautes inspira-

tions que dans l'infini trésor de la beauté concevable? La beauté n'est-elle pas l'éternelle éveilleuse de l'amour? Principe d'action sans égal, disons-nous, car le sens et le plaisir du beau, la création esthétique, sont des facultés toutes personnelles; elles créent vraiment l'individu, parce qu'elles le différencient; et, prenant en quelque sorte l'homme par les racines les plus profondes de la sensibilité et de la volonté, elles déterminent en lui un développement décisif de l'activité morale.

Si le mérite des religions fut de demander beaucoup à l'âme humaine, l'idéal esthétique ne leur est pas inférieur à ce point de vue même, puisqu'il nous propose une activité morale infinie; mais il a sur les religions et la plupart des doctrines philosophiques un incomparable avantage : les unes et les autres ployaient en quelque sorte la conscience sur le spectacle de la misère des hommes, et paralysaient ainsi la vie morale (c'est, hélas! une fatalité de notre nature que la souffrance la rebute); il nous montre, au contraire, dans le bien à réaliser le bonheur à atteindre, la joie à créer; or, si la joie est le grand foyer des énergies qui nous aident à triompher du mal physique, elle est aussi celui des fécondes volontés morales. Ainsi l'idéal esthétique, idéal de morale pure, optimiste entre toutes les conceptions morales, moral entre tous les systèmes optimistes, prépare dans la joie, la beauté et l'amour, le règne du Bien absolu. Il est le radieux symbole des infinies aspirations de l'humanité.

II

L'IDÉAL ESTHÉTIQUE

Vraiment universel, l'idéal esthétique domine la morale, l'éducation, la vie pratique, la politique même, dont la première loi est de ne point faire obstacle au règne de l'Idéal. La beauté rayonne dans les moindres coins de la nature ; le sens esthétique s'exerce dans les moindres occasions de la vie. Il existe toujours une façon de se conduire plus belle que la commune ; l'art ne se borne pas aux productions de l'esprit ; il y a un art de vivre ; il y a un art d'agir, de se mouvoir et de penser. Forme et fond, l'existence peut être toute beauté.

Mais qu'est-ce que la beauté ? L'homme ne peut vouloir que ce qu'il conçoit avec clarté ; il a besoin de définir l'objet même dont il s'est fait un idéal. Il n'est cependant pas un des grands objets auxquels peut se consacrer l'énergie humaine qui se définisse avec une précision indiscutée. Le juste, le bien, le devoir, le droit ont, suivant les latitudes, les milieux, les indi-

vidus même, des sens bien différents ; ils n'ont pas de limites fixes. Et cette imprécision est, sans doute, une grave imperfection. La plupart des conceptions de l'esprit n'ont de valeur qu'à condition d'être très claires. Comment, par exemple, vivre selon la justice, si nous ne savons avec certitude ce qu'il est juste de faire ou de ne pas faire ?

Le beau n'est pas plus définissable que le juste. Mais quand on pourrait le définir, il ne faudrait pas l'essayer. Le beau puise sa valeur dans le sentiment ; il n'a pas d'autre critérium. On prétend donner du droit ou du devoir une formule absolue, infaillible ; le beau n'en a pas besoin. Tout homme a le sentiment du beau, et la beauté qu'il découvre dans les choses échappe à toute discussion. Rien de douteux comme le droit ; au contraire, la réalité du beau est complète, dès qu'il s'est reflété dans la conscience individuelle. La raison hésite à déterminer le juste ou le vrai. Devant la beauté, l'homme ne peut douter du sentiment qu'il éprouve ; et ce sentiment lui procure une certitude sans rivale.

Si la beauté est indéfinissable, est-elle cependant soumise à des lois, et, pour gouverner la vie esthétique, faut-il d'abord reconnaître ces lois ? et celles-ci peuvent-elles être reconnues ? L'absurdité des théories esthétiques qui définissent la beauté par l'ordre, la proportion, l'harmonie, ou par toute autre condition, semble confondre par avance toute nouvelle tentative de ce genre. C'est d'une réaction contre de pareilles théories qu'est née cette doctrine contemporaine suivant laquelle la beauté est toute en nous et n'a dans les objets extérieurs aucune réalité. Mais cette doctrine, si l'on va au fond des choses, n'est vraie que d'une vérité très superficielle ; elle est moins exacte, en définitive,

que les théories qu'elle combat. Certes, le beau n'a pas de commune mesure; chacun de nous ne voit dans les choses que le genre et la somme de beauté qu'il est susceptible d'y reconnaître, et tout son être, — sens et intelligence —, concourt à cette découverte; le sentiment du beau est tout personnel; tel objet l'éveille chez l'un, qui le laisse assoupi chez l'autre; l'éducation, autant que les dispositions natives, crée sous le rapport esthétique des différences infinies entre les êtres; mais, cette réserve faite, c'est une fausse doctrine que celle de la relativité du beau.

Nous sommes égarés par nos conceptions de raffinés. Le goût individuel, trop cultivé, est devenu exclusif; de là le scepticisme doctrinal : il n'y a pas eu d'autre moyen d'accorder les goûts antagonistes des raffinés que de déclarer la beauté irréelle et toute subjective. Mais cherchez les raisons du sentiment esthétique chez les êtres primitifs, les enfants, les paysans. Les uns ni les autres ne discutent le beau, et pourtant ils cèdent en mainte occasion à son attrait. Pour l'enfant le beau résulte surtout d'émotions physiologiques; châtoiements de couleurs, de lumières; le paysan associe la beauté à la prospérité : il parle de beau blé, de belles vendanges; aux yeux d'un amant la beauté se pare d'un espoir de jouissance; la beauté, — n'est-ce pas Stendhal qui l'a dit? — est une promesse de bonheur. Ainsi le sens esthétique est tout à la fois ou tour à tour sensation physique, émoi sentimental ou intellectuel, désir idéalisé par le rêve... L'imagination aime à dépasser la réalité; elle crée sans cesse de l'irréel, et cet irréel souvent se réalise. Mais elle a aussi sa logique : elle n'aime pas les monstres, et c'est pourquoi la philosophie d'autrefois n'avait pas si tort, lorsqu'elle résumait la beauté dans l'ordre ou la proportion ; ordre

et proportion ne sont certes pas les sources du sentiment esthétique, mais ils sont les conditions essentielles du plaisir du beau; l'esprit et surtout les sens n'admettent rien que de logique. La conscience est un monde parfaitement cohérent, où rien d'incohérent ne se maintient. Les mêmes objets, sous les mêmes conditions, provoquent chez un même être le sentiment esthétique. Il existe donc dans les choses une faculté d'éveiller l'idée et l'émotion de la beauté. Innombrables sont les causes et les conditions de cette idée et de cette émotion; on peut cependant les grouper en quatre catégories : conditions sensibles et logiques dans l'objet, conditions physiologiques et intellectuelles chez le sujet. Il y a ainsi, dans la production du plaisir esthétique, une collaboration nécessaire du sujet et de l'objet, qui ne se retrouve peut-être à un égal degré dans aucune autre sphère intellectuelle. L'artiste a besoin de connaître quelles causes, quelles conditions, et dans la réalité extérieure, et dans l'âme humaine, produisent les plus fréquentes et les plus intenses émotions esthétiques. Mais, — et c'est un point très important, — il s'en faut que l'art embrasse le domaine entier de la beauté; son rôle et ses moyens ne lui livrent qu'une très petite partie de ce domaine immense. Tout ce qui est beau n'appartient pas à l'art; faut-il ajouter que, en retour, l'art ne s'arrête pas aux frontières du beau?

Qu'importent, d'ailleurs, les définitions et les délimitations rationnelles ! Le sentiment s'en affranchit toujours. La grande supériorité pratique de l'idée du beau sur les autres idées directrices de l'esprit humain consiste en ceci qu'il n'a nul besoin de définition, ni de limites. La beauté est un fait d'une valeur sans égale dans la vie active, parce qu'elle est de l'ordre du sen-

timent; plus intense est le sentiment, plus féconde aussi en est l'énergie pratique.

L'idéal esthétique puise donc toute sa force dans la passion ; une philosophie esthétique se résume, en somme, dans l'art d'exalter et d'utiliser la passion. C'est pour cela qu'elle suppose l'autonomie morale de l'individu.

Morale, éducation, vie esthétique, tels sont les trois aspects sous lesquels nous nous proposons de poursuivre la description de notre idéal.

CHAPITRE I

LA MORALE ESTHÉTIQUE

La morale esthétique est-elle une morale révolutionnaire, et se sépare-t-elle délibérément de la morale traditionnelle? C'est une question qu'il fallait poser et qui doit être très nettement résolue. Qu'est-ce donc que la morale traditionnelle? Il y a longtemps que l'analyse philosophique l'a réduite à ces deux éléments très simples: l'intérêt de l'espèce et l'intérêt de l'individu (20). Sous les déguisements dont l'ont revêtue la religion et le spiritualisme, c'est une morale toute matérialiste et pratique, et j'ose ajouter : un peu méprisable, lorsqu'elle attache une sanction immédiate ou suprateррestre à nos actions ; mais dans nombre de consciences l'idée de la sanction s'est effacée et le sentiment moral s'est ainsi profondément épuré ; les habitudes héréditaires ou le respect éclairé des conventions nécessaires suffisent alors à maintenir les prescriptions traditionnelles. Il ne faut pas s'y tromper : quelques préjugés fâcheux qui s'y mêlent, et que peut-être il n'est pas malaisé d'éliminer, la vieille morale est vraiment respectable, vénérable : en s'identifiant à l'intérêt

éternel de l'humanité, elle a conservé la vie ; peut-être ne lui devons nous rien de plus ; il est douteux qu'elle ait défendu ou accru le bonheur des êtres ; mais si c'est à son autorité que l'humanité doit de s'être conservée, voilà une singulière dette de reconnaissance, et il serait puéril de la nier. Que cette morale puisse rendre encore les mêmes services à l'humanité future, c'est possible, c'est probable. Mais l'esprit humain devient plus exigeant : il aspire à une moralité supérieure et bien plus féconde, et c'est un besoin auquel ne satisfait pas la morale actuelle.

Celle-ci peut être décomposée, en somme, en deux systèmes de morale dont l'un se superpose à l'autre. Le premier, — c'est le système des obligations élémentaires, — constitue en quelque sorte une morale négative ; il se résume dans les devoirs de justice : respect de la vie humaine, respect des liens de famille, respect de la propriété, respect des droits garantis par la loi civile. Le second système, le plus haut, le plus moral, comprend les obligations actives, qui se formulent, en dernière analyse, dans le devoir de charité. Double système, très cohérent, et qui serait de tout point suffisant, s'il était pratiqué. Sa solidité trouve une confirmation puissante dans ce fait que l'évolution historique des institutions et des idées sociales l'a à peine effleuré ; et l'on peut dire qu'il est très difficile d'imaginer une morale qui ne repose point sur cette double base : obligations absolues de ne pas faire, et devoirs, beaucoup moins formels, d'agir.

Si la morale traditionnelle est à la fois irréprochable en son principe, logique dans ses conceptions, et universellement acceptée, à quoi bon, dira-t-on, se préoccuper d'une morale nouvelle ? Nous répondrons : parce qu'avec l'idéal religieux ou spiritualiste elle a perdu

son appui, et qu'elle est à la merci d'un dialecticien audacieux et habile ; parce qu'un idéal nouveau, — et l'humanité ne saurait tarder bien longtemps à adopter un nouvel idéal, — implique une morale nouvelle.

La morale esthétique diffère-t-elle donc essentiellement de la morale spiritualiste? — Non, si l'on ne considère que cet ensemble d'habitudes, de conventions sociales et de prescriptions légales qui la constituent ; — oui, elle rompt avec la morale traditionnelle, en introduisant dans la direction de la vie humaine une conception nouvelle de l'Idéal ; — oui, encore en substituant à l'ancienne méthode de la règle et de la contrainte le principe de l'indépendance de la conduite et la souveraineté du sentiment et de la passion. Nous n'ajoutons pas qu'elle rejette enfin comme incompatible avec le sentiment moral toute idée de sanction terrestre ou éternelle (21).

Ainsi la morale esthétique, en conservant les formes extérieures et le fond même de la morale héréditaire, l'animera seulement d'un esprit nouveau, et, on peut l'assurer, ce souffle esthétique sera un souffle de vie. La société moderne, où l'on est tenu pour honnête et moral, tant qu'on n'a pas brutalement transgressé l'obligation conventionnelle de ne point causer à autrui certains préjudices, est en quelque sorte orientée vers le pôle négatif de la morale. La morale esthétique s'oriente au contraire vers le pôle de la morale positive. Elle ne maintient l'inhibition primordiale de respecter les droits d'autrui que pour élever la conscience vers une sphère plus haute et plus pure, celle de l'action pour le bien, dans laquelle la volonté libre et enthousiaste, affranchie des préceptes, devient à elle-même sa propre loi, et, mesurant sa responsabilité aux espérances qu'elle a conçues,

s'attribue une mission infinie de concorde et d'amour. La théorie esthétique transforme donc le principe de la morale, ou, plus simplement, si l'on veut, elle en modifie la méthode ; mais la méthode n'est-elle pas le secret du succès ou de l'impuissance des systèmes ?

L'ancienne morale posait comme devoir premier la justice ; la philosophie individualiste fait le plus souvent consister la justice dans la liberté. Le socialisme, au contraire, en faisant du droit de vivre et du droit même de jouir le principe essentiel de la justice, confond les deux devoirs traditionnels de justice et de charité, et n'admet au fond qu'une morale active. La philosophie esthétique a besoin de la liberté ; en la cherchant dans une forme plus pure que la forme vraiment matérialiste du droit, elle établit un devoir absolu de la respecter en autrui. Le respect de la liberté n'est que l'un des principes fondamentaux de la morale du devoir. La morale esthétique comporte un certain cycle de devoirs, comme la morale traditionnelle ; mais elle n'oublie pas que l'idée d'obligation paralyse l'activité, et elle réduit l'énumération des devoirs au minimum des exigences sociales. C'est dans la vertu libre et active qu'elle cherche à se réaliser. La morale chrétienne superposait des devoirs positifs à des devoirs négatifs, ces derniers fort stricts, les premiers si vagues qu'en vérité la notion du bien en est demeurée fort altérée. La doctrine esthétique, au-dessus des obligations impératives, érige la libre et vraie morale, celle qui se meut dans le cercle d'une activité volontaire, toute d'aspirations, d'enthousiasme, d'amour, dans laquelle la moralité, étrangère à toute angoisse comme à toute espérance de sanction, ne s'inspire de nul autre motif que de la joie d'embellir autour de soi le monde, et en soi-même sa propre

pensée. Les devoirs absolus qu'elle prescrit consistent à obéir à la loi sociale, d'abord, puis à observer les rapports de réciprocité qui unissent les hommes à leur famille, à leur patrie, aux autres hommes, à respecter avec sincérité la conscience et l'idéal d'autrui.

Il faut bien comprendre ce que signifie l'obéissance à la loi. Elle contient l'inhibition formelle de violer jamais les droits de l'État ou ceux des particuliers, alors même que les nôtres sont méconnus. L'obligation de respecter ces droits en autrui est supérieure à toute condition extérieure, à toute circonstance de fait. Elle s'impose à la conscience avec toute la rigueur de l'impératif kantien; et cela, non seulement parce qu'en nous affranchissant des lois sociales, nous introduisons ou nous aggravons dans la société un principe d'anarchie, mais surtout parce que la morale n'admet aucune préoccupation de résultats, aucun marchandage d'avantages mutuels. S'il n'existe pas de contrat positif entre l'individu qui bénéficie des avantages de la vie sociale et la société, puisqu'on naît dans une société, et qu'on ne peut s'échapper de cette société que pour retomber dans une autre, l'évidence du devoir social est cependant parfaite : on ne peut mettre en doute l'obligation de respecter dans ses semblables leur volonté de vivre en société, et on ne concevrait pas qu'un système de morale autorisât la conscience à s'insurger contre cette volonté. L'anarchisme de Tolstoï, qui prescrit la résistance aux lois dont la conscience est blessée, confine à l'immoralité. Le premier devoir de la conscience contrainte à subir une loi qu'elle réprouve est de s'y soumettre ; le second est de consacrer tous ses efforts à en obtenir l'abolition.

Pas plus qu'il n'est permis au citoyen de violer la loi, il n'est loisible au magistrat de la laisser tomber en

désuétude : le dommage est égal. Certes, les sociétés modernes possèdent un beaucoup trop grand nombre de lois, et ce serait un immense bienfait si des législateurs libéraux s'attachaient à émonder les législations, à les réduire aux prescriptions indispensables à l'ordre et à l'existence nationale. Mais tant que les lois subsistent, les méconnaître, c'est violer le devoir social. Le juge juge des procès au nom de la loi, il ne juge pas la loi.

Les conventions sociales s'imposent-elles comme la loi à la conscience? Assurément non, car on ne bouleverse pas l'ordre social en les méconnaissant. Le domaine envahi par la convention est celui-là même où l'action indépendante de l'individu s'exercera le mieux. Sans doute, une tradition générale constitue une sorte de contrat, qui, donnant aux hommes réunis en société de fortes raisons de compter qu'elle sera respectée, engage en quelque mesure ceux qui la désapprouvent ; si la convention sociale n'oblige pas la conscience, il est évident que celui qui rompt avec elle doit le déclarer tout haut par avance : c'est une question de loyauté. Sous cette réserve, ce n'est pas seulement exercer un droit, c'est agir noblement que de s'insurger contre des habitudes ou des préjugés sociaux que, dans sa conscience, on a jugés et condamnés.

C'est également par un pur motif de loyauté qu'il convient de respecter ces rapports de réciproque assistance que la vie sociale établit des parents aux enfants, de ceux-ci aux parents, de l'État et des divers organismes sociaux à l'individu, et de l'individu à ceux-là. Le respect de ces rapports mérite le nom de devoir.

Le patriotisme est donc un devoir ; la patrie est la forme limitée, tangible, et en même temps sentimentale et morale, de la société humaine. Elle est la loi

vivante. Elle est l'âme et le corps de chacun de nous; nous sommes pétris de la vie de nos ancêtres, et du sol, de l'esprit, de la maternelle tendresse de la patrie. L'anti-patriotisme est une forme de suicide, comme le féminisme. Mais ici la conscience rencontre une difficulté délicate : la limitation du patriotisme. Les patriotes de tous les temps ont cru que l'amour de la patrie consiste à désirer la gloire des conquêtes et la suprématie universelle, à humilier les justes fiertés des nations étrangères. Cette conception peu à peu fait place à une notion plus exacte des droits de la patrie. Tout homme a une patrie, une nationalité, et sa conscience nationale est l'un des éléments les plus respectables de sa personnalité. Le respect des nationalités est le grand devoir de l'humanité, comme le respect de l'idéal individuel est le grand devoir de l'individu. Qu'est-ce donc qui constitue la nationalité? Ce n'est pas la race, si souvent mêlée; ce n'est pas le lien historique, presque toujours imposé par la tyrannie de la victoire ; ce n'est pas la langue, qui n'est que la conséquence du lien historique ; c'est la volonté du citoyen. Il n'y a pas de pire attentat à la conscience des peuples et des individus que de les arracher à la patrie de leur cœur (22).

A côté de ces devoirs se présente l'interdiction de porter atteinte aux droits reconnus à la personne. Ces droits, nous les résumons dans le plus élevé de tous, et nous les plaçons ainsi sous une sauvegarde plus sainte et plus forte : ce qui est en l'homme souverainement respectable, c'est l'Idéal. Ainsi une des lois essentielles de la morale consistera à respecter dans la personne d'autrui l'Idéal librement conçu, qui, gouvernant la vie, est la véritable raison de vivre.

Le respect de l'Idéal consacre, si l'on va au fond des

choses, le maintien de tous les droits reconnus à l'individu par la loi ou les conventions sociales et de ces autres droits, non formulés et plus sacrés encore, qu'implique la volonté de réaliser l'Idéal. Dans les conflits de droits qui, même dans une société meilleure, ne seront pas toujours évités, le droit de l'Idéal sera le droit suprême, intangible, sur lequel nul autre ne devra prévaloir ; il est l'essence même du droit, parce qu'il est le fond de l'existence individuelle. L'individu peut, inclinant son idéal devant l'idéal d'autrui, renoncer à lui-même ; mais si la société a le droit d'exiger de lui le sacrifice de sa vie, elle n'a pas le droit de lui imposer le sacrifice de son âme.

L'Idéal est l'objet même de la moralité active ; or, — c'est un point que nous avons établi dans un précédent chapitre, — le droit d'obéir à la conscience morale est précisément la preuve de l'existence du droit individuel. Ainsi le respect de l'Idéal apparaît bien comme la base naturelle et nécessaire d'un système de morale positive.

Celle-ci est libre, puisque le désir, le rêve, dont naît l'Idéal, sont des faits tout personnels, et qu'ils échappent ainsi à l'influence des volontés extérieures. De toutes les conceptions de l'Idéal, la conception esthétique est, croyons-nous, la seule qui puisse devenir universelle, parce que la beauté est l'élément fondamental et universel du désir. Nul idéal plus libre ; et nulle morale aussi plus libre, et, par conséquent, plus féconde que la morale esthétique. Jamais impérative, elle crée la joie, l'amour et la beauté, en y aspirant. Si la vie a un sens, c'est un sens esthétique. A quoi bon une vie sans beauté, sans joie, sans amour ? Si le rêve de la vie esthétique, si l'idéal auquel aspire le désir étaient d'impossibles chimères, qui sait si l'existence

vaudrait d'être conservée, et si cette fantaisie du suicide cosmique, imaginée par Hartmann, ne serait pas notre plus consolante espérance ?

Ce n'est guère autre chose que la morale animale, celle de la conservation de l'espèce ; la morale esthétique, au contraire, est vraiment humaine, puisqu'elle nous convie à réaliser les plus hautes aspirations de la pensée, — et si le mot divin, qu'il faudrait désormais réserver pour exprimer ce qu'il y a dans l'homme de plus qu'humain, je veux dire d'avenir déjà pressenti, si le mot divin a encore un sens, — la morale esthétique est plus qu'humaine, elle devient divine, lorsqu'elle tend notre âme à cette vertu, qui fut étrangère au dieu des chrétiens comme aux dieux des païens, la charité souriante.

Car c'est là le terme du processus esthétique. Il y a entre les diverses sortes de beautés une hiérarchie. La plus humble, c'est la splendeur de la forme plastique ou sensible ; au second degré règne la pensée, l'idée scientifique, artistique ou morale ; la beauté suprême réside dans l'action et dans les créations de l'esprit, qui, comme elle, réalisent l'idée, et qui l'égalent, dès qu'elles engendrent autant de bienfaits. La philosophie classique admettait ce processus esthétique. Elle reconnaissait trois ordres de beautés : la beauté physique, la beauté intellectuelle et la beauté morale ; puis elle résumait dans cette dernière la beauté tout entière. La beauté physique perdait ainsi sa valeur propre ; elle n'était plus qu'un moyen d'exprimer la beauté morale. « La forme, écrivait Cousin, ne peut être une forme toute seule ; elle doit être la forme de quelque chose. La beauté physique est donc le signe d'une beauté intérieure, qui est la beauté spirituelle et morale, et c'est là qu'est le fond, le principe, l'unité du beau. » Kant

avait déjà considéré la beauté comme « la représentation symbolique de la moralité... au moyen des formes de la vie ». Théorie paradoxale, qui aboutira chez tels contemporains à la condamnation de l'art. Un fait la confond : c'est que l'intelligence de la beauté morale serait impossible à qui n'aurait pas l'idée de la beauté sensible. Pourquoi, d'ailleurs, n'accorder de réalité à la beauté plastique qu'autant qu'elle est un reflet de la beauté morale ? Est-ce que la conscience consent à la disparition de ce domaine infini de la beauté physique, qui est pour toutes les créatures une source si riche de joies, et qui, alimentant le désir de vivre, puis de revivre en des êtres pareils, est, en somme, la conservatrice des espèces et peut-être de toute existence ? Que peut, d'ailleurs, gagner la beauté morale au sacrifice de la beauté physique ? Celle-ci est la première éducatrice de l'esprit ; elle le prépare à la vie morale. La grandeur même de la moralité esthétique ne résulte-t-elle pas avec le plus d'éclat de la comparaison de la beauté sensible avec la beauté intelligible ? Le monde moral ne vit pas d'abstractions : l'action morale possède une existence concrète, plastique ; un geste moral est encore un geste, et la vraie raison de rapprocher la beauté et la morale est précisément de donner à la moralité l'attrait souverain de la forme esthétique.

Tout aussi paradoxale que la théorie spiritualiste est la doctrine des esthètes qui, indifférents à la moralité, ne demandent à la beauté d'autre prestige que celui de la forme. C'est une chose, certes, de grand prix que la beauté animale de la forme pure. Mais l'expérience vulgaire atteste que la beauté plastique s'élève singulièrement au-dessus d'elle-même, lorsqu'elle s'éclaire d'une idée intellectuelle ou morale, lorsqu'elle traduit et exprime une âme. N'est-ce pas par cet art d'associer

l'idée à la forme que Léonard s'est élevé si haut au-dessus des artistes de son siècle, et peut-être de tous les temps? La Joconde et saint Jean sont les portraits de deux âmes, autant que les images de deux corps. Ce n'est pas la grâce de leur sourire qui fait leur incomparable charme : c'est cette lueur du sentiment et de la pensée qu'on saisit dans leurs yeux et sur leurs lèvres, et qui illumine d'autant plus la forme physique qu'elle est plus mystérieuse et plus lointaine.

Exclure la beauté matérielle, et n'admettre qu'elle, deux égales erreurs. La vérité est que, sous la forme sensible, la beauté n'atteint encore que son plus faible degré d'expression et d'influence. L'admiration et le culte de la forme pure ne sont que les manifestations primaires et les moins complètes du sens esthétique. Mais elles en sont aussi les premiers et les plus nécessaires éléments.

Si la forme s'embellit de ce que lui ajoute la pensée, la gloire de la pensée est d'aboutir à l'acte. Une conception qui ne se réalise point n'a aucune valeur. Une prédication éloquente ne vaut pas un acte, si elle n'engendre des actes; une bonne action puise sa valeur dans ses résultats, et, d'autre part, l'exemple a une vertu de propagation que peu de paroles égalent; de l'acte se dégage la plus haute expression de l'idée. N'est-ce pas, en effet, dans l'effort pour l'idée que réside toute l'esthétique de l'action? Même un bon livre peut ne pas valoir une bonne action. Pourtant il est telle idée, celle d'un Rousseau, d'un Montesquieu, d'un Darwin, qui demeure infiniment supérieure à bien des actes retentissants. C'est que l'idée qu'ils ont formulée et jetée dans les cerveaux, est quelque chose de plus qu'un acte isolé; elle est la source génératrice d'actes définitifs et de conséquences infinies. Pour que l'action

soit vraiment supérieure à l'idée, il faut qu'elle la réalise. Napoléon n'a réalisé aucune grande idée; rien d'admirable, au fond, ni en lui, ni en son œuvre. Mais la Révolution, qui fut un acte, est supérieure à Montesquieu et à Rousseau, parce qu'elle réalise leurs rêves. Si je m'élève au-dessus de mon admiration pour une belle œuvre, lorsque, à mon tour, je conçois une grande chose, je deviens supérieur à ma pensée, quand je réalise cette pensée. Telle œuvre d'art, tel livre, tel discours peuvent atteindre à la hauteur de l'acte moral; mais ils ne comptent pour le moraliste qu'au moment où mûrissent les germes semés, quand de cette leçon qu'est une belle œuvre, marbre ou discours, des actes sont nés, bons et esthétiques. Pour les actes et pour les œuvres il n'est qu'un critérium : la fécondité de l'enseignement ou de l'exemple (23). La beauté la plus haute est de créer de la joie. Œuvre et acte sont d'autant plus grands qu'ils ont des conséquences plus générales. La volonté ne suffit pas pour donner aux efforts de l'esprit la valeur des efforts moraux; il faut le talent; plus encore : le génie; et quelque chose enfin de plus que le génie : l'enthousiasme fécond d'une âme admirablement belle.

Ainsi s'accomplit en trois stades successifs l'ascension esthétique de l'âme humaine; à chacun de ces stades correspondent certaines facultés : à la beauté physique la sensibilité et l'admiration; à la beauté intellectuelle l'intelligence et le désir; à la beauté morale la passion et la volonté. Par la volonté, qui est ainsi une des expressions les plus parfaites de la beauté, s'affirme, d'autre part, et se réalise la distinction définitive des êtres, en d'autres termes, l'individualité. Et, si c'est à l'individualité qu'aboutit l'évolution universelle, l'idéal esthétique est la forme suprême des aspi-

rations de l'individualisme réalisé Si, en effet, la liberté n'est qu'un moyen pour une fin, l'individu libre ne trouvera pas en lui-même la fin de son activité morale; il ne peut se considérer que comme le moyen d'un idéal; ainsi le sens de l'individualisme auquel tend l'effort de l'univers n'est pas le bonheur individuel, mais la perfection du développement mental de l'individu, perfection qui s'exprime par la plus haute et la plus belle morale imaginable, celle-là même dont la Beauté est le symbole, et que nous appelons l'idéal esthétique.

Un idéal ne se définit guère; on peut en dire ce que l'on a dit de Dieu, que tous les attributs qu'on détermine en lui aboutissent à des négations. Tenter de codifier l'Idéal en formules scientifiques, ce serait donc en réduire singulièrement les proportions. Il est tout sentiment, et il a du sentiment le vague, le mystère, l'infini. Aussi une morale idéaliste serait-elle fort malaisée à définir. Mais à quoi bon s'attacher à distinguer par des définitions des systèmes qui se rapprochent et même se confondent dans leurs conclusions pratiques? La plupart des vieilles théories morales, matérialistes aussi bien qu'idéalistes, nous proposent du devoir des formules à peu près pareilles (24). Il est probable que les futurs systèmes de morale ne différeront guère sur ce point capital des systèmes du passé, et que leur avantage consistera surtout dans la supériorité de leurs méthodes. Nous proposons une morale personnelle, et nous devons maintenant en expliquer la méthode.

L'Idéal domine la morale. Un idéal nouveau implique donc la transformation du système de morale traditionnel.

Dans le christianisme se réunissent deux éléments, en quelque mesure contradictoires, et cependant tous

deux intéressés : le corps des prescriptions judaïques, qui ont pour principal objet le salut terrestre de l'espèce, et le dogme nouveau de l'immortalité individuelle. C'est ainsi qu'à un double égard la doctrine chrétienne est une morale d'intérêt. Le judaïsme était une religion selon la nature ; tout en en conservant l'essence, le christianisme l'a comme étouffé sous sa légende du royaume supra-terrestre · il opprime la nature, condamne ses joies, avilit et stérilise la vie ; il atteint en nous jusqu'au plus profond de notre humanité, courbant la pensée sous l'étreinte de la foi, et la dissolvant dans la prière et dans l'extase. Il a fait si rude la vertu, si intolérante la foi, qu'un chrétien parfait n'a plus rien d'humain.

L'idéal esthétique redresse tout ce qu'abaisse le dogme chrétien : parmi les contradictions de la nature, il seconde les instincts conservateurs de la vie ; parmi les aspirations de l'être vivant il élit celles qui tendent vers la pensée, vers le bien, vers le beau. Pourtant ni le but conscient de l'humanité, ni le cheminement obscur des espèces ne peuvent se borner à créer et à conserver de la vie. La vie, sans doute, est éternelle ; les espèces et la race humaine ne sont que des degrés par lesquels l'univers vivant gravit sa destinée. Qui peut dire de la vie si elle est un bien, si elle est un mal ? Elle n'est, comme la liberté et l'individualité, que le moyen d'un but infini. Le bonheur, pas plus que la vie, n'offre un terme aux ambitions de l'humanité ; il n'est pas l'objet et la raison de la vie : on a fort bien dit qu'il n'est qu'un accident dans la nature ; il nous apparaît ainsi comme le résultat d'un équilibre harmonieux, mais instable et passager, de conditions vitales qui, toujours changeantes, ne ramènent un moment le bonheur que pour le chasser de nouveau, comme la

vague ne touche le rivage que pour le fuir à l'instant où elle l'atteint. La raison de la vie, c'est la beauté, et le bien moral est la beauté suprême ; mais il est évident que là où la nature est opprimée, la vie persécutée, la pensée suspecte, là ne peut être la beauté. La philosophie esthétique est donc à peu près irréconciliable avec l'idéal chrétien. Elle conçoit l'être comme l'épanouissement des plus hautes facultés de la vie, santé, volonté, pensée, joie, charité, amour, et c'est dans l'harmonie toujours renaissante de ces facultés qu'elle reconnaît la beauté idéale. Loin d'opprimer le corps, elle veut, pour que l'âme puisse être belle, que le corps d'abord soit beau. Toute la nature et toutes les créations du génie humain doivent être un grand spectacle de beauté, dont l'âme s'éclairera et s'embellira sans fin.

De cette union esthétique de la nature et de la pensée résulte le déplacement de l'axe traditionnel de la morale. Le catalogue des vertus sociales et privées d'une religion, qui réclamait de nous la sainteté, ne s'adaptera à notre idéal de beauté qu'en se dépouillant de préjugés inutiles et s'enrichissant de nouvelles vertus.

La morale active, domaine de la volonté libre, ne comporte pas, nous l'avons établi, de devoirs formels ; elle a une sphère autre et plus haute que celle de la morale négative et impérative ; elle est l'ensemble des moyens proposés à l'âme humaine pour réaliser la suprême beauté de l'action ; elle consiste dans les vertus esthétiques. Quelles sont ces vertus, c'est notre tâche à présent d'essayer de le dire. Mais il ne faut pas se méprendre sur la portée d'un tel dessein : en énumérant quelques-unes des vertus qui constituent la morale esthétique, on ne prétend pas plus en arrêter la liste qu'assigner des limites à l'activité infinie de la volonté morale.

Il faudrait, d'ailleurs, une définition des vices pour compléter celle des vertus ; celles-ci n'ont pas toutes, en effet, une existence à proprement parler positive ; la sobriété, par exemple, n'a droit au nom de vertu que parce que telle gourmandise, comme l'ivrognerie, est un vice. Les vices eux-mêmes, d'où tiennent-ils leur caractère d'immoralité? De ce qu'ils sont toujours en quelque mesure destructifs de la santé et de la vie, hostiles au développement de la vie aussi bien qu'à l'épanouissement de la beauté. Les vices sont laids, et c'est ce qui fait belles les vertus. Avec ce critérium de beauté et de laideur, un moraliste pourrait se tenir pour satisfait ; car nous avons de l'un et de l'autre un sens assez délicat et assez sûr pour nous guider dans la vie pratique. Mais à se retrancher derrière ce critérium notre thèse perdrait, sinon de sa clarté, quelque chose au moins de sa franchise. Poursuivons donc ce court essai de classification.

Aux vertus chrétiennes la philosophie du XVIIIe siècle et la Révolution ont ajouté quelques vertus civiques ; celles-ci rentrent parmi ces devoirs de réciprocité sociale qui, résumées dans l'obligation de respecter en autrui la volonté de l'Idéal, constituent le fond même de la morale impérative. Parmi les vertus chrétiennes le fidèle place au premier rang les vertus religieuses, et de celles-ci nous n'avons nul examen à faire ; elles débordent notre cadre. Les autres, tout en se rattachant au concept de la vie éternelle, sont des vertus plus proprement morales ; mais elles ne se concilient pas toutes avec l'idéal esthétique.

L'humilité constitue l'un des plus hauts mérites du parfait chrétien : Jésus l'a tout particulièrement chérie et recommandée ; elle ouvre la porte du ciel, mais, il est vrai, pour y renverser les rangs terrestres ; cet

abaissement temporaire a pour revanche une éternité de gloire. (C'est le taux de toutes les vertus chrétiennes.) Mais pour nous qui avons accompli au nom de l'égalité des révolutions politiques, et qui n'attendons du bien que nous voulons faire d'autre résultat ni d'autre profit que ce bien même, l'humilité qui nous dépouille de notre dignité n'est ni belle, ni utile, ni saine. Affectée, elle a la laideur de l'hypocrisie ; sincère, elle n'est qu'une forme de la timidité, je ne sais quelle peur de pleinement vivre, et ne vaut pas mieux qu'une grimace menteuse. Dans la vie sociale l'homme le plus simple doit apporter un visage riant, la grâce et la sympathie communicative d'une conscience sereine et forte.

Le christianisme a poussé à l'excès l'horreur du péché de la chair, par qui, suivant le mot de Bossuet, le genre humain « naît odieux à Dieu ». Certes, la pudeur a sa grâce, et c'est une chose hideuse que la débauche effrontée. Mais la continence chrétienne, la terreur du plaisir étonnent la nature : est-ce que tout être ne doit pas son être à l'amour, à la volupté ? quel mystère plus chaste et plus beau que la volupté dans l'amour ?

N'est-il pas évident aussi qu'il n'y a, au fond, pas plus de moralité que d'élégance esthétique à se priver sévèrement des plaisirs tout sensuels, il est vrai, du goût ? La gourmandise ne devient un vice que lorsqu'elle atteint notre santé physique, absorbe ou lèse nos facultés intellectuelles, lorsqu'en définitive elle diminue notre être physique ou mental (25) ?

Les mortifications n'ont en elles-mêmes aucune vertu, et le moindre acte de charité contient infiniment plus de moralité vraie et de beauté que la blessure des cilices et des flagellations.

La morale chrétienne condamne le mensonge. Pres-

crit-elle la loyauté? C'est là cependant une vertu essentiellement esthétique, aussi nécessaire à l'harmonie sociale qu'à l'harmonie de la conscience. Il n'y a pas de beauté sans vérité, — c'est une formule bien ancienne, — parce que dans le faux l'esprit humain vacille et se perd ; il n'y a pas d'âme haute et pure, il n'y a pas de beauté morale sans une loyauté parfaite. Et c'est pour nous tous, dont la société a, sinon déformé, du moins infléchi les consciences, comme une seconde nature à acquérir que cette modeste vertu.

Mais à la doctrine du Christ la morale esthétique empruntera la douceur, la bienveillance, l'indulgence, l'atmosphère de paix où peut naître et fleurir cet amour de l'humanité, presque inconnu au monde, que quelques grands hommes ont chanté, et qui n'est resté qu'une belle légende. La sociabilité est une grande vertu, on n'en doit pas douter, puisque l'homme ne peut s'évader de la société, et qu'il est bien obligé d'attendre d'elle la réalisation de ces conditions d'existence, grâce auxquelles il accomplira son rêve terrestre.

Le christianisme condamne la haine et l'envie, deux passions plus laides peut-être que l'alcool. Il conseille la générosité de la main et du cœur ; sous ces deux formes elle est belle.

Il est altruiste, car il demande le sacrifice des biens humains au profit du malheur, et commande d'entraîner, fût-ce de force, les âmes au salut éternel. Mais il est plus égoïste encore, car, s'il nous commande d'abandonner nos biens, et la vie même, autant pour soulager les souffrances terrestres des misérables que pour assurer la rédemption définitive des âmes, il ne nous prescrit pas de racheter ces âmes aux dépens de notre propre salut. Dès qu'il s'agit d'éternité (et que

compte la vie à ce prix ?) le chrétien redevient un spéculateur égoïste. Mais le Divin Rédempteur lui-même n'avait donné qu'une vie passagère et accepté que quelques heures de souffrance. Quoi qu'en dise la tradition chrétienne, ce fut pour un Dieu éternel un sacrifice léger au regard du rachat final de l'humanité tout entière ; et lorsque nous voyons de précieuses existences s'immoler sans regret au salut d'existences inutiles et désolées, c'est une tristesse et une espérance à la fois de songer que l'humanité a toujours valu mieux que ses dieux.

Nous avons déjà dit quel piège cache l'altruisme : l'oppression par ceux qui se dévouent de ceux à qui ils se dévouent. Le sacrifice, forme extrême et la plus tangible de l'altruisme, est aussi souvent dangereux qu'efficace ; bien rarement il est nécessaire ; moins souvent encore le résultat du sacrifice en mérite le prix. Ce serait, d'ailleurs, une erreur grave de faire du sacrifice la pierre de touche de l'amour ; il existe bien d'autres moyens de servir les hommes, telles les belles œuvres, les grandes actions. Le renoncement, du reste, ne saurait devenir une règle universelle de conduite ; pour qu'il ne soit pas inutile, il faut, en effet, que ceux à qui l'on se sacrifie profitent vraiment du sacrifice, c'est-à-dire, en un mot, il faut qu'ils soient égoïstes. La carrière de l'abnégation de soi-même et du dévouement à autrui n'est accessible qu'aux malheureux à qui l'existence n'offre plus un intérêt personnel valant l'effort de vivre ; il est leur dernière espérance et leur suprême douceur. Ce serait une imprudence incalculable de souhaiter le sacrifice universel. La sagesse et la charité ne nous commandent pas de renoncer à la beauté et à la joie ; mais elles nous conseillent, — et ce serait un bonheur très esthétique, — de faire aux

misérables qui souffrent des largesses de joie et de beauté (26).

Oserons-nous dire qu'un sacrifice inutile est laid? Ce qui en fait la beauté, c'est le développement de vie, de pensée, d'idéal, qu'il facilite. Dès qu'il comporte une perte sèche, et sans compensation, de force, d'intelligence ou d'espérance, il se dépouille de toute sa grandeur, et sur la volonté, peut-être sublime, qui l'inspira, un peu de ridicule tombe.

L'altruisme est une vertu. La bonté est une beauté et une vertu. L'amour est beau, il est une vertu. Tout libre qu'il est et ennemi de la contrainte, l'amour se cultive. Toute vertu est une habitude, et c'est une habitude d'aimer. L'amour, comme la beauté, contient une morale tout entière, et saint Augustin n'était pas infidèle à la pensée du Christ, quand il écrivait: Aimez, et faites ce que vous voudrez! Mais quelle rare vertu dans notre monde de calculateurs!

Nous nous targuons d'une plate honnêteté, d'une probité mesquine, auxquelles, en vérité, on ne peut faire l'honneur de les nommer des vertus. Enumérerai-je ces habitudes héréditaires? A quoi bon? Celles qui reposent sur des rapports de réciprocité rentrent dans ces devoirs élémentaires, dont nous avons fait la condition essentielle, et la plus humble, de la vie sociale et de la moralité, et il est inutile de les dénombrer. D'ailleurs, n'est-ce pas affaire de conscience individuelle de décider quelles vertus traditionnelles sont des préjugés, quelles autres restent saines et belles? Mais il existe des vertus qui ne sont qu'esthétiques; il faut en nommer au moins quelques-unes, et le lecteur à son gré en augmentera la nomenclature.

Il en est une, tout d'abord, que je ne sais de quel nom appeler, bonheur, sagesse, optimisme, et qui par-

ticipe de tous les trois. Déjà nous avons reconnu que le bonheur ne pouvait nous offrir ni un idéal, ni un objet d'ambition, qu'il n'est rien de plus que le résultat d'un équilibre entre les conditions extérieures de la vie et les conditions internes de la pensée. Maintenir, en tant qu'il dépend de nous, cet équilibre, voilà la sagesse. On a appelé cette sagesse l'art d'être heureux ; je préfère envisager le bonheur comme une vertu. Le bonheur, difficile à saisir, difficile à garder, n'est pas, en effet, un bénéfice égoïste. En étant heureux par ceux qui nous aiment, nous aidons à leur bonheur. La sagesse commande l'optimisme, qui est à la fois l'art de s'adapter aux conditions actuelles de la vie et un très puissant moyen pour produire des conditions meilleures. L'optimisme est significatif comme le pessimisme ; il révèle la santé de l'esprit, comme le pessimisme en trahit la maladie ; comme lui il est communicatif ; il a la même sympathie contagieuse. Trop fragile pour que la philosophie place en lui le but de l'énergie humaine, le bonheur, — ou plutôt l'habitude du bonheur, — est un des agents de l'idéal esthétique ; la morale peut le comprendre au nombre des vertus (27).

Aimer est une vertu. Se faire aimer est une autre vertu, qui la complète. Et peut-être en celle-ci se résument toutes les vertus ; elle les suppose toutes, du moins, car si parfois certains travers attirent des sympathies capricieuses, ce qu'on aime en nous c'est la bonté, l'intelligence, la fermeté, et, pour tout dire, la beauté morale qu'on a cru découvrir ; les vertus esthétiques sont les chaînes de l'amour. N'objectez pas que la beauté physique la première conquiert le cœur. Qui en doute ? La beauté physique est aussi une vertu, qui, pour être plus humble, ne laisse pas d'offrir à la beauté morale un vigoureux appui.

C'est une vertu, et peut-être la plus haute et la plus nécessaire, d'être beau (28). S'embellir soi-même doit être la tâche constante de la vie. La beauté aussi est une habitude, et, si l'on supporte en soi une laideur physique qu'on pourrait atténuer, on n'embellira pas son âme. La passion du beau est absolue, et souffre de toute laideur. Un artiste ne produira de chef-d'œuvre que lorsqu'il aura fait de son cerveau un véritable temple de la beauté ; dans la vie pratique, ceux-là seuls dont l'âme est vraiment belle accomplissent de bonnes et belles actions. L'action n'est que le reflet de l'âme, et il est impossible que d'une belle âme émanent des actes bas, tortueux et laids. Faut-il prouver ici que toute la morale tient dans la beauté? Mais tout acte immoral est une dégradation de la vie, de la pensée, de l'Idéal; il est donc nécessairement laid, et chacun de nous possède ainsi en lui-même un critérium esthétique très sûr de l'immoralité des actions. L'être beau est celui qui poursuit sans trêve son ascension vers l'Idéal. En vérité, les définitions mêmes du beau et du bien se confondent dans la conception de l'idéal esthétique ; la beauté est le dogme suprême de la morale.

Il ne nous plairait pas cependant de rattacher celle-ci à une « religion de la Beauté ». Une religion suppose un corps de doctrines obligatoires, des rites imposés, et la morale esthétique est une doctrine de liberté.

La liberté est toute sa méthode, et c'est par là qu'avec certaines théories philosophiques elle s'écarte le plus directement des systèmes religieux et de la morale traditionnelle.

Celle-ci et ceux-là, en effet, s'appuient sur deux principes exclusifs d'une vraie liberté : l'obligation et la sanction. Avec la liberté, obligation et sanction atteignent la moralité même. Ce n'est plus un thème à

discussions que l'immoralité foncière d'une âme qui ne s'applique au bien que devant la promesse d'un avantage infini ou sous la menace de peines éternelles. Un grand nombre d'esprits se sont dégagés de l'idée de sanction, mais il n'en est guère qui se soient aussi résolument affranchis du préjugé de l'obligation. La morale commune des croyants et des incrédules est dominée par un code de prescriptions impératives, que la conscience condamne quelquefois et qu'elle subit toujours. Il faut ici poser entre la loi morale et la loi civile une distinction essentielle : la loi civile est un acte de volonté collective ; elle emporte la restriction de la liberté extérieure, parfois même des droits de la conscience individuelle, et cette restriction trouve une si forte justification dans la nécessité sociale que celui-là qui désobéit à la loi civile, étant un mauvais citoyen, doit être tenu pour un homme immoral ; c'est à la morale même en effet, que cet homme porte atteinte en violant la loi civile, dont le respect est l'une des obligations élémentaires de la conduite. Au contraire, rien ne ressemble moins que la loi morale à une volonté collective ; elle n'a d'autre source et d'autre siège que la conduite individuelle, et l'homme qui, pour obéir à une convention, désobéit à sa conscience, est immoral (29). Il existe ainsi entre la loi civile et la loi morale une opposition profonde et irrémédiable. C'est ce fait même qui explique leur coexistence ; si l'une et l'autre n'étaient que l'expression de la volonté générale, la morale pourrait se formuler tout entière en textes de lois, et la sanction pénale atteindrait tous les actes mauvais. Si la loi civile, en frappant tant d'actes réprouvés par la conscience, en épargne quelques-uns, c'est qu'elle reconnaît précisément l'existence d'un domaine inviolable de la mo-

ralité individuelle. On peut l'affirmer, jamais la moralité d'un être ne s'élève plus haut que lorsque, se dégageant des préjugés vulgaires ou se déclarant en révolte contre eux, il accomplit la résolution qu'en sa conscience il a jugée la meilleure. Et peut-être n'est-il guère de lâchetés aussi basses que d'accorder à l'opinion commune des concessions que réprouve notre sentiment moral.

Le principe d'obligation et l'idée de sanction causent à la morale pratique un autre tort : ils paralysent la bonne volonté. Supposez un orateur contraint à suivre, dans son discours, un plan dont il n'est pas l'auteur, un statuaire condamné à exécuter un monument d'après une maquette imposée. Il y a cent à parier contre un que cet orateur et ce statuaire se montreront l'un et l'autre fort inférieurs à eux-mêmes. L'éloquence et le génie artistique ne se déploient qu'en pleine liberté. La philosophie spiritualiste a dès longtemps reconnu combien la loi du devoir a besoin de cet auxiliaire infatigable, le sentiment. « La raison, disait très justement un de nos moralistes récemment disparu, la raison me donne une règle ; mais c'est la passion qui me donne un mobile. » Les règles ne soutiennent que les volontés faibles ; elles embarrassent les volontés saines et vigoureuses. Il y a dans la règle un principe de stérilité. Elle peut être prohibitive, mais elle n'a aucune vertu inspiratrice. Or l'activité morale est très comparable à l'activité artistique. Elle est inventive, elle est créatrice. Il faut à la volonté pour se déployer un champ découvert et un but précis à atteindre. Il y a deux espèces de courage militaire : le courage immobile, et en quelque sorte négatif, du soldat qui se laisse tuer à son poste de mort, et le courage, — oserai-je dire positif? — de l'attaque à la baïonnette. La moralité a,

comme le courage, une volonté immobile et négative et une volonté positive. C'est en celle-ci que se manifeste vraiment l'activité morale. Elle comporte la liberté d'allures du soldat qui monte à l'assaut. Si elle est seule féconde, seule aussi elle est éducatrice. Tolstoï se trompe gravement, lorsqu'il affirme qu'avant de songer à faire le bien, il faut d'abord cesser de faire le mal. L'abstention n'enseigne pas l'action, et, sans doute, on ne désapprend le mal qu'en s'efforçant au bien. L'absence du mal n'est pas le bien, et, au contraire, le bien supprime le mal. La méthode de Tolstoï participe à l'erreur du christianisme, qui a comme enchaîné la pensée à l'idée du mal et de la souffrance ; le cœur humain a besoin de joie et d'espérance ; le pessimisme le dessèche, tandis que dans l'optimisme l'homme puise une force soutenue et immense. La règle procède de la conception pessimiste ; elle en a la sévère rigueur ; la liberté fait de l'activité morale une joie, de toute bonne action un plaisir nouveau : elle est la vraie méthode d'une philosophie optimiste. Cette méthode trouve un bien fort argument dans le spectacle de la société moderne, où la moralité n'est si faible que parce que l'activité morale y repose sur le principe stérile de l'obligation.

Des prescriptions nombreuses égarent la bonne volonté ; des prescriptions étroites l'enchaînent. En suivant sa propre pente, elle ira infiniment plus loin que gouvernée et contrainte. On pourrait remplacer tous les codes de morale par cette formule qui tient en une ligne : un seul droit, la liberté ; un seul devoir, l'amour. Une conscience profondément pénétrée de cette double maxime n'aurait pas besoin d'autre règle. Donner des règles, n'est-ce pas, d'ailleurs, s'exposer au très grave péril d'omettre des règles nécessaires?

Le plus habile casuiste est incapable d'imaginer par avance toutes les angoisses que peut éprouver une conscience; les problèmes de la vie active sont innombrables. Comment une âme accoutumée au joug et à la sécurité des règles résoudrait-elle des difficultés imprévues? Les cas de conscience et les scrupules des vrais catholiques ont un inconvénient plus grave encore que de déchirer douloureusement les intelligences; ils les affolent de cette idée fixe de l'orthodoxie. Il faut apprendre à regarder les règles comme de pures indications; leur énergie persuasive exercera une influence singulièrement plus profonde et persuasive que la rigueur des préceptes coactifs. En somme, les formules les plus simples sont les meilleures, parce qu'elles sont les plus claires, parce qu'elles ont seules la plasticité, l'élasticité compatibles avec la diversité infinie de la vie. Aussi résumons-nous la morale esthétique en ces deux termes : le respect obligatoire de l'idéal d'autrui; la libre réalisation de l'idéal individuel.

Nous ne redirons pas comment et pourquoi la moralité implique et réclame la liberté. Ce qu'il faut montrer ici, c'est combien est féconde la liberté morale. Quand par l'éducation l'homme aura acquis cette double habitude d'orienter sa vie vers le Bien et vers le Beau, et de concevoir spontanément les actes par lesquels il peut réaliser l'Idéal, nul doute que dans l'admirable carrière ouverte à l'activité de tout son être, — imagination créatrice et sentiment, — il ne trouve une joie profonde à exercer ses plus nobles facultés. L'effort moral, nul aujourd'hui et depuis tant de siècles, égalera bientôt, s'il ne la dépasse, notre activité matérialiste. Source d'une prodigieuse multitude d'actes que la morale traditionnelle, avec son esprit

étroit, rend impossibles, la liberté a une admirable vertu de propagation; la passion est le tout-puissant moteur du monde. Le bien, dans une société affranchie, ne sera pas seulement un plaisir; il deviendra une fonction universelle. Chacun aura l'orgueil et la joie d'exécuter les belles actions qu'il aura rêvées ; une émulation de bonté et de beauté se substituera dans les âmes, enfin remplies d'un Idéal, à ces folies d'amusement où le meilleur de notre énergie se gaspille et se perd. Ce sera la fin du règne immonde de l'or ; l'horreur de la lutte pour la vie aura disparu. Avec la liberté s'épanouiront sur la terre l'amour et la joie d'exister (30).

Rêve ! Chimère ! dira-t-on ? Sans doute, toute volonté qui s'élève au-dessus de la réalité est chimérique. Mais il ne faut pas prononcer le mot d'idéal, quand on redoute d'éveiller l'idée de chimère.

On nous demandera aussi où nous trouvons la garantie des bienfaits de la liberté morale et de la passion ? Nulle autre part que dans l'éducation. A défaut de certitude métaphysique, la morale ne trouvera pas de plus solide soutien. Hors du système spiritualiste il n'existe aucune obligation, aucun devoir démontrés. Mais le sens esthétique, en nous révélant l'horreur du mal, nous révèle aussi la valeur du bien et nous fait tendre vers lui. L'éducation, en cultivant ce sens délicat, nous rendra plus odieux le mal, plus cher le bien. Qui demandera davantage ? La conception esthétique a pour principe l'embellissement continu de l'âme, dont l'autre aspect est le développement intégral de l'individualité. Sa force est dans la passion, dont elle prévoit même l'excès, car, quoi qu'en ait dit Horace, la vertu n'est que dans l'excès; l'excès seul est fécond. C'est dans la volonté d'atteindre la beauté supérieure que

l'énergie humaine, délivrée de ses entraves, déploiera toute sa puissance, réalisera la plus grande somme de bien moral qu'il lui soit permis d'espérer.

Si l'on demande, à présent, quel guide l'éducation offrira à l'âme incertaine, nous répondrons : une formule ; non, certes, une formule étroite et impérative, mais une formule très haute et en même temps très compréhensive, toute persuasive, et absolument libre. Il n'y a point de formule parfaite ; chacun, d'ailleurs, interprète à sa manière la formule qui lui est proposée, et nulle n'égale pour nous en clarté celle que nous avons nous-mêmes construite.

A peine est-il nécessaire de comprendre dans une formule de conduite le devoir social élémentaire de respecter la personne d'autrui dans tout ce qui est, à ses yeux, essentiel à son existence : son repos, ses biens, sa liberté. Envisagé sous sa forme la plus haute et la plus complète, ce devoir prend un caractère singulièrement grave : ce qu'il y a de plus précieux, de plus saint, de plus respectable dans la personne, c'est l'Idéal ; le droit et le devoir s'immatérialisent en quelque sorte dans cette notion du respect de l'Idéal, et en deviennent plus vraiment moraux. Mais ne sont-ils pas, de toute nécessité, impliqués dans une formule de moralité active ? et faut-il les y pleinement exprimer ? Ce ne serait, sans doute, qu'alourdir et compliquer la formule.

Aimez, cela suffit, dit un Père de l'Église. Mais ce n'est pas tout d'aimer ; il faut savoir aimer, et l'amour, tel que l'a compris la théologie chrétienne, est volontiers despotique. Tout amour, d'ailleurs, ne tend-il pas à la tyrannie ? La brièveté, si précieuse, de la formule de l'amour n'est donc pas sans danger ; il faut quelque chose de plus.

Admirez, cela suffit. Telle pourrait être la formule concise de la morale esthétique. L'admiration contient l'amour; elle est un sentiment plus raffiné peut-être que l'amour et d'un degré plus élevé. Sans doute aussi, étant plus haute, elle nous fait plus intelligents et meilleurs, et capables de mieux aimer. Mais l'admiration est un sentiment peu actif, et la moralité libre exige une volonté passionnée et agissante.

Faites-vous aimer ! proposerons-nous. Voilà un principe de conduite d'une netteté absolue, et sans doute aussi très sûr. Pour être aimés, ne faut-il pas que nous soyons excellents, que nous réunissions en nous les vertus sociales et les vertus privées ? Serons-nous aimés, si nous ne sommes généreux, loyaux, indulgents, secourables, respectueux de la personnalité d'autrui, libéraux, purs de grandes fautes et purs de vices ? Une pareille formule contient évidemment toute la morale, puisqu'elle implique une sociabilité parfaite. Elle s'allie sans peine à l'idéal esthétique, car ces vertus qui font aimer sont celles qui constituent la beauté morale, et la rendent comme tangible. Elle a sur la formule mystique : Aimez, et faites ce que vous voudrez ! un grand avantage pratique : elle peut séduire même les égoïstes. Si l'amour, en effet, est libre, souffle où il veut, s'il est impossible de nous contraindre, et parfois même d'accoutumer certaines âmes à aimer, c'est, au contraire, un désir universel d'être aimé. Nos instincts de tendresse, et aussi, — il faut tout dire, — notre goût de domination et notre vanité trouvent à inspirer l'amour une satisfaction profonde. Il n'est guère d'êtres qui ne cherchent à être aimés, et ainsi, sans doute, cet idéal peut être proposé comme un idéal universel (31). Mais il est des cas où la conscience ordonne de s'élever plus haut, de rompre avec

les opinions reçues, d'aller au devant du blâme, de l'impopularité, d'encourir la désaffection. C'est quand nous nous insurgeons ainsi pour le bien que nous méritons le mieux d'être aimés ; nous ne sommes pas aimés cependant, nous serons peut-être haïs, flétris... Il est beau de braver le mépris et la haine pour rester fidèle au sentiment moral. Être beau, c'est donc la vertu fondamentale. Rendez-vous digne d'être aimé ! Cela vaut mieux qu'être aimé. Rendez-vous digne d'être aimé des âmes les plus belles ! Voilà donc la dernière et suprême formule de la morale esthétique.

Elle n'exclut pas cependant les formules plus humbles ou plus étroites. Si la vie est une ascension vers la beauté, cette ascension commence aux plus obscurs degrés de la beauté et de la moralité. Les formules que nous avons énoncées constituent donc comme une chaîne de préceptes qui se substituent les uns aux autres, à mesure que l'individu s'élève dans l'art d'être moral. Loin de s'exclure, elles se complètent (32).

La morale esthétique aura beaucoup d'adversaires, et, d'abord, tous les esprits fermement attachés à un autre idéal. Ce n'est pas le lieu de discuter les avantages que pourraient lui opposer d'autres doctrines : nous nous bornons ici à exposer la nôtre; mais il faut, — ce sera la mieux définir encore, — répondre à une accusation, qui, dès longtemps formulée contre l'art, atteint aussi l'idéal esthétique.

Elle a été renouvelée il y a quelques années avec une extrême vigueur par M. Brunetière. Ce savant critique, récemment rallié au christianisme, poursuit encore le paganisme dans l'art. Le paganisme adorait « les énergies de la nature ». Ces énergies épouvantent M. Brunetière; il est hanté de l'idée de la sensualité païenne;

l'art lui apparaît comme un horrible rut, comme une débauche effroyable. L'art, dit-il, « est un ensemble d'artifices pour émouvoir la sensualité »; l'art du XVIIIe siècle entre tous fut une « excitation perpétuelle à la débauche ». Et M. Brunetière n'hésite pas à le qualifier « d'entremetteur ». L'art, pour nous émouvoir, ne recourt-il pas toujours au plaisir des sens? Un peu mieux converti, M. Brunetière verrait en lui la grande tentation du Démon.

La nature n'est pas, à ses yeux, moins suspecte que l'art; elle est foncièrement immorale. Et il condamne la beauté jusque sous sa forme la plus métaphysique. Platon l'a définie « la splendeur du vrai ». Ce n'est là, dit M. Brunetière, « qu'une immortelle ânerie ». Et ce parti pris l'entraîne aux jugements historiques les plus injustes. Ainsi il attribue à la renaissance de l'art l'immoralité de l'Italie au XVIe siècle. Tout au contraire, on peut affirmer que ce fut dans l'art que, après la terrible secousse dont la philosophie et la Réforme avaient ébranlé la foi catholique, l'Italie retrouva un idéal; la morale perdait avec la croyance son unique support; si l'art n'avait alors soutenu très haut la mentalité italienne, de tant de grandeur cette terre souveraine serait tombée sans gloire et sans retour dans la plus misérable abjection.

Dans cette querelle, il faut, sans doute, distinguer l'art et la beauté, dont le domaine est infiniment plus étendu. Mais l'art aussi doit être respecté. Est-il tenu d'être moral? C'est une bien vieille question, et, après tant de discussions, les opinions sont faites. Pour nous, cette question même n'a point de sens: une œuvre d'art, morale ou non, est toujours une œuvre d'art, et elle atteint son objet, lorsqu'elle plaît ou émeut. Comment de la vue du Panthéon ou de Notre-Dame une

signification morale se dégagerait-elle ? Que peut contenir de beauté morale un assemblage de pierres ? Exclura-t-on l'architecture de la famille des arts (33) ?

L'art, qu'anime une idée morale, n'est pas supérieur en lui-même à l'art sensuel. Mais, produisant des effets plus généraux et plus bienfaisants, il est plus complet. L'art tout sensuel est à peine intellectuel ; l'art moral, au contraire, est tout pensée, sentiment, idéal. C'est une aussi grande sottise de dire que l'art purifie tous les sujets, que d'affirmer, comme tels écrivains de l'éphémère école diabolique, qu'il doit de parti pris être immoral ; mais on peut assurer qu'une excitation sensuelle est singulièrement atténuée quand elle se produit sous une noble forme d'art.

Ne craignons pas d'aller au fond des choses : l'art, en définitive, ne sollicite qu'une forme de sensualité, la sensualité sexuelle. Mais celle-ci n'est que le degré inférieur de l'amour (34). L'amour sexuel, dès qu'il atteint son développement intégral, crée la famille; l'amour des enfants est l'un des agents de la sociabilité, car la société est nécessaire pour les défendre; la sexualité est ainsi le premier stade de la vie sociale et, par conséquent, de la morale. Ce grand effroi de la sensualité artistique offre je ne sais quoi de morbide, dernière angoisse du mysticisme chrétien, qui nous étreint parfois encore. Mais n'est-ce pas une singulière pudeur que de proscrire les nudités de l'art dans une société qui tolère, entretient et protège des centaines de milliers de prostituées ? Un peuple de statues nues offenserait assurément bien moins la pureté des yeux et des âmes.

Mais il faut envisager la sensualité sous un autre aspect encore. Elle n'est pas un élément indifférent dans le développement esthétique de l'individu. Le plaisir est un appât, et la culture morale se sert de cet appât. C'est

la jouissance toute sensuelle de la forme pure qui rend l'esprit capable de jouir de l'idée pure, et c'est de la joie de l'idée pure qu'il s'élève à cette volupté délicate et savante de l'action morale, en laquelle s'achève l'effort de l'âme vers le beau (35).

L'art n'est pas toute la beauté. Il n'occupe qu'un coin de ce domaine infini. Quand même l'art succomberait sous les anathèmes d'hypocrites pudeurs ou de croyances intolérantes, la beauté n'en resterait pas moins la forme la plus tangible et la plus haute de la moralité, et l'idéal le plus pur de l'existence. Il n'est au pouvoir d'aucune doctrine de dépouiller une bonne action de sa valeur esthétique, et de rompre l'indissoluble harmonie du bien et du beau. Qu'importe si l'art tout entier et toute la nature débordent la moralité ! Un fait est acquis, indiscutable, décisif : là où il n'y a point de beauté, il n'y a point de moralité.

Quant à l'art, n'était-ce pas un ardent spiritualiste, Cousin, qui écrivait ces lignes ? « L'art est par lui-même essentiellement moral et religieux; car, à moins de manquer à sa propre loi, à son propre génie, il exprime partout dans ses œuvres la beauté éternelle. » Toute œuvre d'art, disait-il encore, élève l'âme vers l'infini. « L'émotion que produit le beau tourne l'âme de ce côté; c'est cette émotion bienfaisante que l'art procure à l'humanité. »

Oui, certes, bienfaisante, et aussi profondément éducatrice (36) ! Et c'est sous cet aspect nouveau que nous envisagerons maintenant l'émotion esthétique.

CHAPITRE II

L'ÉDUCATION ESTHÉTIQUE

C'est l'éducation qui réalise les espérances morales et sociales de toute philosophie. Autant de philosophies, autant de systèmes d'éducation. La liberté de l'Idéal implique l'indépendance des régimes d'éducation et d'enseignement. Un idéal commun n'exclurait même pas des méthodes diverses et concurrentes. C'est une grave erreur de croire que l'unité de l'enseignement soit souhaitable. Le mot de Renan, qui la considérait comme « une machine d'abrutissement » est cruel et juste ; elle ne profiterait, en réalité, à aucune doctrine, à aucun parti, parce qu'elle ne représenterait qu'une majorité changeante, et qu'elle serait ainsi une menace pour tous ; les esprits, qu'impatiente la lenteur de l'évolution et de ce qu'ils nomment le progrès, ne peuvent que désirer une diversité de régimes éducatifs si favorable au mouvement social. La complexité et la spécialisation croissantes des fonctions de la vie moderne rendent tout à fait nécessaire cette multiplicité des méthodes d'instruction. C'est à la liberté de l'esprit que l'humanité doit l'essor des sciences et la splendeur de l'art.

Non moins que la profondeur des connaissances, leur variété intéresse directement la grandeur de la nation, puisque celle-ci a besoin de capacités dans toutes les branches de l'activité sociale. La liberté est la grande régulatrice des fonctions de l'enseignement, parce qu'elle sait tout plier aux exigences de la société.

Mais l'éducation peut-elle, sans danger pour l'ordre social et l'existence nationale, être abandonnée à des directions différentes ? L'absolue liberté de l'éducation ne sera probablement jamais reconnue : nulle société en effet, ne saurait admettre une éducation destructive de l'ordre social. Dans l'état actuel du monde, la liberté souffre encore des restrictions importantes ; le maintien de l'unité nationale repose sur une communauté de traditions, de doctrines et d'espérances qui sont le fond même de toute éducation, et dont l'État a, sans aucun doute, le devoir d'indiquer les éléments et de surveiller la vulgarisation. La tâche, très délicate, du législateur est de mesurer au minimum indispensable les restrictions que l'intérêt du salut public peut imposer au principe de liberté.

Il existe donc un fonds commun à tous les systèmes d'instruction. Il constitue une part de la matière de l'éducation morale. Les devoirs sociaux et civiques comptent bien, en effet, au nombre des éléments moraux de l'éducation. Ils dominent aussi le problème de l'enseignement. Éducation et enseignement, tout différents qu'ils soient dans le principe, ne sont pas séparables dans la vie pratique. On éduque en enseignant, et les plus solides connaissances ne sont pas celles qui se puisent dans les livres. Éducation et enseignement sont comme le fond et la forme de l'âme livrée aux éducateurs. Le savoir n'est qu'une parure ; l'individu ne vaut pas, quoi qu'en ait dit Bacon, par ce qu'il sait ; toute sa

valeur tient à son caractère, à sa volonté, à sa moralité, à son idéal, et ce sont, à vrai dire, ces mêmes éléments qui distinguent sa personnalité et constituent son être même.

C'est à l'idéal de la vie individuelle et sociale que ce rattachent les méthodes d'éducation et d'enseignement ; les conceptions politiques et économiques exercent donc une influence considérable sur le choix de ces méthodes ; mais, en retour, tel système d'éducation implique une société rénovée, et c'est le postulatum qu'on nous permettra d'admettre pour la clarté de ce chapitre.

Le but est de former un homme parfait, un citoyen irréprochable, coopérateur intelligent, instruit et zélé de l'œuvre sociale, un être moral, sain et heureux.

La première tâche de l'éducateur sera de façonner l'âme qui lui est confiée, de mettre en elle l'amour du beau, l'énergie du bien, une volonté, un idéal, de faire en un mot de cet être de cire qu'est l'enfant un homme honnête et beau.

La seconde a pour objet le corps, qu'il faut rendre robuste, souple et beau, pour que l'esprit soit vigoureux et la volonté forte.

L'éducateur s'occupera ensuite de préparer l'enfant à devenir un citoyen. Il lui enseignera la nécessité de la discipline sociale avec le respect de toutes les libertés.

Puis il devra mettre dans ses mains un instrument de production pour s'assurer les ressources nécessaires à la vie, et devenir pour la société un collaborateur utile ; et cela comprend l'enseignement de plusieurs métiers, car si les besoins de l'individu sont changeants, les exigences sociales sont mobiles aussi, et nul ne doit risquer de devenir inutile ou de ne savoir pas gagner son pain.

Quand il a ainsi préparé l'enfant à la vie, l'éducateur n'a pas achevé son rôle : l'homme a besoin de joie et de plaisir. Dans notre société, la plupart des individus n'ont d'autre emploi de leurs loisirs que les cartes, les cabarets ou de tristes débauches. Mais quelque jour il faudra bien que la folie industrielle s'apaise ; les hommes jouiront alors de plus longs loisirs ; ces loisirs, c'est l'art qui doit les occuper et les charmer. L'éducation a donc pour tâche dernière de procurer à chacun, pour le rendre plus moral et plus heureux, un de ces arts d'agrément qui font douces les heures lentes de l'oisiveté, et dont les jouissances sont à peu près inépuisables. Les Grecs aimaient les danses, les jeux artistiques, dans les théâtres et les gymnases ouverts, sur les places publiques ; un climat froid conseille, avec des jeux et des danses au plein air, des arts qui soient le charme du foyer ou qui groupent dans de vastes salles de nombreux exécutants.

N'hésitons pas à le dire : nos méthodes traditionnelles d'enseignement et d'éducation doivent être radicalement abolies et remplacées. Mais avons-nous seulement une méthode d'éducation ? Peut-on prononcer ces mots de méthode et d'éducation à propos d'un régime de compression et de terreur continues ? Nos établissements scolaires sont gouvernés comme des casernes : rien de plus contraire que la contrainte à l'idée d'éducation ; éducation, au fond, ne signifie pas autre chose que persuasion. Notre système d'enseignement ne vaut pas mieux. Suppose-t-il que l'enfance est raisonnable et qu'il faut lui parler raison, ou que, au contraire, la raison est tellement étrangère à l'enfance qu'on ne saurait trop tôt lui apprendre à raisonner? Il est tout rationaliste, critique, syllogistique. L'enfant, lui, est tout sentiment, imagination, enthousiasme. On ignore cette

nature, ou on ne la soupçonne que pour la combattre ; on refoule toute cette sève de jeunesse. Nos enfants sont de pauvres plantes, dont on émonde les ramilles, sous prétexte de les rendre robustes ; elles ne peuvent respirer, verdoyer, ni fleurir.

Autre erreur : on bourre de faits les mémoires, qui ne peuvent les fixer, et s'en délivrent.

Autre erreur encore : nous donnons beaucoup trop longtemps un enseignement général et uniforme, et ainsi s'encombrent sans mesure certaines carrières, tandis que d'autres, non moins utiles, ont des vides, réclament en vain des intelligences.

Mais l'erreur universelle, et la plus lourde, des méthodes scolaires, c'est la subordination absolue de l'éducation à l'enseignement. On ne vise qu'aux diplômes, mais un diplôme n'équivaut pas à un métier, et représente bien moins encore une éducation morale.

Nul goût d'idéal, nul perfectionnement à attendre d'un peuple ainsi élevé. En matière d'enseignement tout est à refaire. Les jeunes gens acquerront toujours un savoir professionnel sous la pression de la nécessité. Mais ce qu'ils n'acquerront plus, l'adolescence passée, c'est un caractère. Former des caractères, tel est l'objet presque unique de l'éducation.

L'irréligion moderne rend cette obligation très pressante. Le principe critique de notre système éducatif est très ancien. Il appartient à un régime politique et intellectuel sans analogie avec le nôtre. C'est la monarchie très chrétienne qui a conçu ce système : il reposait sur l'idéal religieux ; et les habitudes, les pratiques pieuses faisaient en quelque mesure contre-poids au rationalisme de l'instruction. Aujourd'hui l'enseignement ne procède plus d'aucun idéal. C'est dans l'enseignement d'abord qu'il faut que l'Idéal soit restauré, car

c'est surtout à l'enfant qu'il est nécessaire. L'Idéal retrouvé, l'éducation se fera toute seule.

Deux questions dominent le choix d'une méthode d'éducation esthétique. Où doit être donnée l'éducation ? à l'école ou dans la famille ? — En quoi consistera l'éducation des jeunes filles ?

Nul doute que la vraie méthode d'éducation morale et d'instruction des enfants ne soit la vie de famille. Les écoles ne devraient subsister que pour les études les plus élevées et les plus générales et ne s'ouvrir qu'aux adolescents et aux jeunes hommes. C'est vraiment dans la tendresse et la joie du foyer de famille que se forme l'âme de l'enfant ; c'est là seulement que peuvent se développer les sentiments d'affection et de générosité, la droiture, la probité du cœur. L'enseignement élémentaire, qui le donnerait mieux que la mère ? Et tout père (si l'ambition de tant d'individus dans notre société n'était d'élever plus haut qu'eux leurs fils dans la hiérarchie sociale) aurait le juste orgueil d'enseigner à son fils son propre métier ; ne le ferait-il pas beaucoup mieux que n'importe quel maître ? Qu'on y songe : il y a une sorte de démence à confier aux premiers venus les âmes de nos enfants. Nous abandonnons au hasard ces premières impressions, ces notions fondamentales qui pour toujours gouverneront leur pensée, traceront leur loi morale. En abdiquant la tâche naturelle des parents, nous assumons à l'égard de nos fils et des générations futures une immense responsabilité. Que la famille se déchargeât de l'éducation des enfants, cela était logique peut-être et, du moins, excusable, lorsque l'enseignement était tout entier aux mains des ecclésiastiques et qu'en leur remettant la direction des jeunes consciences, on confiait, en somme, ses enfants aux représentants de Dieu L'idéal religieux

se transmettait de génération en génération toujours le même. Mais aujourd'hui qu'il n'est plus d'idéal traditionnel et commun, lorsque la famille se désintéresse de l'idéal de l'enfant, elle expose son âme à des attentats plus graves que des attentats sur sa vie.

Malheureusement, la réforme de l'éducation est subordonnée à une révolution économique. Elle suppose la vie simplifiée soit par le progrès du machinisme (et encore faut-il que la société ne profite pas de ce progrès pour multiplier à l'excès la production industrielle et ses jouissances), soit par la révolte que ne peut manquer d'inspirer à tous les hommes de quelque sens, travailleurs ou jouisseurs, l'exagération du travail et de la production, cet abus des facultés humaines et de la vie, dont la lassitude s'empreint déjà profondément dans les traits de la race épuisée. L'éducation familiale implique la reconstitution de la famille : le père jouissant de loisirs et les occupant chez lui, et, pour retenir le père, la femme redevenue la gardienne charmante du foyer, attachée à sa besogne éternelle : faire sa maison souriante et ses enfants robustes et beaux. Elle implique la destruction de milliers d'ateliers féminins ; elle suppose l'humanité consciente et résolue à se purifier de ce crime social : la mère arrachée à ses enfants, liée au labeur deux fois homicide de l'atelier, qui dévore sa santé et condamne à la misère, à la mort ces petits êtres abandonnés, trop faibles pour vivre loin d'elle. Crime dont nous sommes tous solidaires, puisque tous nous jouissons du produit de ce vol fait à la famille, crime que peut-être soupçonnent le moins celles-là qui en bénéficient le plus, les femmes riches, dont il paie le luxe imbécile, inutile, d'un si détestable goût et d'un exemple si funeste. Songent-elles, celles du moins qui sont mères, à tant de maternités meurtries,

d'enfances flétries? Voilà ce que paient leurs colifichets.

Mais elles-mêmes sont-elles les gardiennes du foyer? L'ouvrière et la mondaine sont dans l'ordre social deux monstruosités qui ont apparu ensemble et, sans doute, ne disparaîtront que l'une avec l'autre. La bourgeoise modeste et la paysanne seules sont vraiment femmes et mères, accomplissent leur sublime destinée. C'est un grand mal quand des êtres s'insurgent contre la volonté de la nature, et toujours là où le mal apparaît une faute se cache, parfois un crime. Dans la jeune fille, l'éducation esthétique a pour tâche de former une épouse, une mère. Il ne suffit pas qu'elle façonne les volontés, qu'elle emplisse d'idéal les intelligences ; elle redressera aussi les corps : la femme a besoin d'être saine, robuste et belle. La beauté physique, autant que la grâce de l'âme, fait sa force et le gage du bonheur domestique. La femme, c'est le foyer. La jeune fille n'ignorera aucune des fonctions sacrées du foyer, et c'est elle surtout que l'éducation ornera de ces talents artistiques qui embelliront un jour l'intimité conjugale et feront la maison si jolie, si gaie, si tendre, que l'époux et plus tard les fils ne rêveront pas d'autres joies que le bonheur discret de son paisible horizon. La vraie femme sera plus que femme, parfois déesse, toujours fée. Ainsi l'épouse, la mère accomplira ce glorieux miracle devant lequel hésite la puissance publique déconcertée, de faire oublier les tentations de l'alcool et d'abolir cette infamie sociale, la prostitution.

L'éducation familiale suppose une révolution industrielle qui ne peut manquer de s'accomplir. Elle exige des jeunes gens et des jeunes filles un complet apprentissage du métier d'éducateur et d'éducatrice. Tant que la famille ne sera pas reconstituée par la suppression des ateliers de femmes, l'école restera nécessaire ; mais

il faut que dans l'école même l'éducation poursuive ce double objet de former la jeunesse pour la vie de famille et de la préparer à la réalité d'une existence esthétique. Elle reposera donc sur un principe radicalement contraire à celui de l'éducation moderne, qu'influencent à la fois les traditions religieuses et le dogme abominable de la lutte pour l'existence. Ce principe, ce sera le sentiment. Former un être moral plutôt qu'un être intellectuel, tel sera le but de l'éducation. Elle éveillera dans les jeunes âmes l'admiration, l'enthousiasme, l'amour, leur fera aimer la beauté, les vertus esthétiques ; elle substituera, autant qu'elle pourra, à la discipline, morose et sévère, des habitudes de tendresse et de joie. Faire de belles âmes, ce sera résoudre le problème moral. De belles âmes sauront aimer la beauté des bonnes actions. La morale ne doit pas être prêchée la férule en main. L'éducateur, utilisant l'attrait puissant du plaisir esthétique, rendra chères aux enfants les belles habitudes morales, les actes nobles et généreux ; il suscitera entre eux une émulation passionnée de beauté et de moralité. Quand elle aura fait de vrais hommes et de vraies femmes, l'éducation aura rempli sa tâche sociale. Jusqu'à nos jours, les pédagogues semblent s'être surtout préoccupés d'imaginer des expédients pour alléger la charge des mères et la responsabilité paternelle (38). A peine commence-t-on à concevoir l'importance d'une éducation rationnelle. Mais dès qu'elle a été comprise, de hardis systèmes ont été formulés, des méthodes habiles ont été expérimentées.

Nous n'examinerons pas ici même les plus importants de ces systèmes, qui procèdent, en effet, de principes fort éloignés du nôtre. C'est notre méthode, à peine indiquée, qu'il faut un peu mieux esquisser à présent.

Un mot d'abord sur l'éducation morale. L'enseignement de la morale esthétique a ceci de très particulier que si les livres y sont à peu près inutiles, les conseils n'y jouent guère un plus grand rôle. Il consiste presque tout entier dans la culture de cette faculté dont on a fait un sixième sens, le sens esthétique, et cette culture s'acquiert par les exemples et par la contemplation des belles choses, œuvres ou actes. L'éducation morale ne vaut que ce que vaut l'éducateur, premier modèle offert à l'enfant. Les parents comptent pour former l'âme de leurs enfants sur la puissance de la morale traditionnelle. Ils ignorent, semble-t-il, combien contagieuses sont leurs faiblesses et de quelle responsabilité ils chargent leurs consciences, lorsqu'aux yeux de leurs enfants ils s'abandonnent aux penchants mauvais et laids de leur nature. Dans la vie esthétique, l'obligation d'être de beaux exemples devient plus sainte encore puisque, toute contrainte écartée, la valeur instructive de l'exemple acquiert la force dont est dépouillée la sanction. Le maître, le professeur, ne sont pas moins tenus que les parents d'offrir à l'enfant de purs modèles. L'enfant est imitateur ; c'est aussi un artiste sans le savoir, qui exagère son modèle en le copiant. Pas d'éducation esthétique possible tant que l'éducateur ne sera pas intimement pénétré de son devoir de beauté.

L'éducation morale embrassera l'ordre des devoirs et l'ordre des vertus, dont l'harmonie constitue la morale esthétique. Pour élever la jeunesse à toute la beauté, à toute la perfection que peut atteindre la nature, elle formera tout à la fois en elle l'esprit, l'âme, c'est-à-dire la faculté morale et le corps. L'être est un : c'est un principe que l'éducateur ne peut oublier.

L'éducation se modèlera sur le processus esthétique, qui de la forme s'élève à l'idée, de l'idée à l'acte. De la

forme, de l'idée, de l'action, elle dégagera la beauté, et cela, non seulement parce que la beauté est l'idéal de la vie, mais aussi parce que l'enseignement esthétique est le plus aisé. Il y a à cela une raison de psychologie enfantine : l'enfant ne se hausse pas à l'abstraction, l'idée du bien lui échappe ; mais il est profondément sensible à la beauté ; celle-ci, sans doute, n'est tout d'abord pour lui que le caractère par lequel un objet concret séduit son imagination, intéresse sa pensée encore imprécise ; mais assez vite l'idée du beau se formule dans son esprit. Tout enfant veut être beau ; appelez-le méchant, cela ne le touchera pas toujours ; dites-lui qu'il est laid et vilain, le voilà désolé. On le gouverne par ce besoin de beauté ; grâce à ce même instinct, on l'instruira sans peine.

La culture esthétique commencera par l'observation des beautés de la forme ; dans la nature, d'abord, on fera admirer à l'enfant les fleurs, les arbres, les animaux, qui l'intéressent si fort ; peu à peu on l'accoutumera à aimer la beauté plastique dans l'art, en peinture surtout ; les premières impressions de l'enfance s'emparent si profondément de l'esprit qu'elles font bientôt de toute laideur une souffrance. Bien entendu, on ne lui montrera que des modèles purs, chastes. J'ose affirmer qu'un pèlerinage à la Victoire de Samothrace, par exemple, aura sur un enfant de douze ans une influence singulièrement plus douce et plus féconde que le sacrement catholique avec son cortège de terreurs. La contemplation des chefs-d'œuvre de l'art plastique exerce sur tous les âges une action moralisatrice. « J'en deviendrais meilleur, disait Gœthe, si j'avais sous les yeux la tête de Jupiter Olympien, que les Anciens ont tant admirée. » L'habitude de cueillir les fleurs de beauté qui s'épanouissent sur toutes

choses se change, comme une tyrannie d'amour, en un besoin constant de belles visions, d'exquises harmonies ; le sens esthétique devient alors si délicat qu'un défaut physique, une faute morale sont pour lui des blessures aussi vives qu'un faux accord à la conclusion d'une symphonie pour les nerfs tendus d'un musicien. C'est cette sensibilité raffinée qui fit la magnificence de l'âme grecque ; les Spartiates, les Béotiens mêmes n'ont pas échappé à ce despotisme de la beauté. Un roi de Sparte, Archidamus, tomba, dit-on, dans une déconsidération extrême pour avoir préféré une femme laide et riche à une femme belle et pauvre, et une loi de la Béotie condamnait à l'amende les peintres qui avaient enlaidi leurs modèles. Nous-mêmes considérons comme un acte infâme la dégradation d'une œuvre d'art. Consentir à la laideur, c'est consentir au mal; c'est révéler une âme laide, c'est-à-dire méchante.

La beauté des idées échappe à l'enfant, sans doute ; cependant une œuvre sentimentale lui imprimera une émotion singulièrement plus forte qu'une beauté de pure forme ; il est très sensible à la beauté des actions courageuses, des dévouements généreux ; l'éducateur en empruntera pour lui de nobles modèles à l'histoire, à la poésie, à la réalité. Il l'exercera ensuite à accomplir spontanément de tels actes. En entretenant l'imagination populaire du récit de crimes affreux, les journaux causent à la morale un grand tort; ils accoutument l'âme à des spectacles, que l'habitude des contemplations esthétiques lui rendrait intolérables. Or, la moralité aussi est surtout une habitude; elle réside dans l'esprit comme dans le cœur. Il faut soustraire ces horreurs à la curiosité des jeunes intelligences ; la pornographie même offre moins de dangers.

Les émotions collectives exercent une impression

profonde et durable chez les enfants plus encore que chez les hommes. C'est l'une des raisons qui ont amené certains philosophes à reconnaître le rôle social de l'art.

L'éducation ne serait donc pas complète sans de belles fêtes qui consacrent et fortifient par la fraternité des émotions les volontés morales et les aspirations esthétiques des jeunes gens. L'imagination charmante de Ruskin (39) a ouvert une voie, où l'on peut faire encore bien des trouvailles. Quelle plus gracieuse fête que celle de la Reine de Mai? ou celle des fiançailles? on rougit, quand on lit ces récits charmants, de nos fêtes tapageuses et ternes, déparées de tout prestige symbolique.

La culture intellectuelle précède et prépare la culture morale. Elle concourt à former le caractère, en fournissant à la volonté les conceptions que celle-ci mettra en œuvre. Faire de l'enfant une personne, un être moral, c'est le terme même de l'éducation. Un être moral, c'est une belle âme, une âme instruite du bien et du beau, et aussi ardente à les réaliser que hardie à les concevoir. Audace dans la conception, fermeté dans l'action, ces deux qualités essentielles de l'âme vraiment morale dérivent l'une et l'autre d'un sentiment passionné, enthousiaste, du bien et du beau. La culture morale consiste à provoquer et à exalter ce sentiment. C'est une méthode d'expansion intensive de l'être. Rien de plus violemment contraire aux méthodes actuelles de contrainte et de compression. Sollicitons la personnalité, la curiosité, la passion, que l'on s'efforce d'étouffer. Invitons à se hausser toute seule vers le bien cette jeune volonté, que l'on contraignait par des coups, par des menaces, ou par des reproches sévères, bien plus douloureux que les coups pour les

organismes délicats. La morale doit être souriante (40); comment l'éducation, qui est notre premier stage moral, la ferait-elle aimer, si elle ne souriait elle-même? L'amour du bien est une passion; il faut donner le temps à cette passion, — moins fugitive pourtant que les autres, lorsqu'elle demeure esthétique, parce qu'on ne cesse pas d'aimer le beau, — de se fixer en habitude. Que la moralité esthétique devienne une habitude, c'est le résultat le plus précieux que puisse espérer un moraliste; et c'est celui que l'éducateur doit atteindre, — ou bien son long effort est stérile.

La culture morale est, en dernière analyse, l'apprentissage de la liberté, liberté sans règles, et qui se gouvernera elle-même, en s'orientant vers l'Idéal. L'Idéal se précise en formules, et nous en avons dessiné quelques-unes. Les plus simples seront proposées les premières : Aimez; — admirez; — aimez vos parents, vos maîtres, vos frères, vos petits compagnons; — admirez les fleurs, les étoiles, les saintes familles de Raphaël et d'André del Sarto; admirez, aimez Horace, Achille, Jésus, et Vincent de Paul, et Bara, et ces humbles héros qui n'ont dans les gazettes qu'un matin de gloire. — Plus tard, nous dirons aux jeunes gens : Faites-vous aimer, et, pour être aimés, soyez beaux! — Plus tard encore, à l'âge où les difficultés de la vie soulèvent des cas de conscience, où ce n'est plus assez d'être aimé, où les intérêts passagers s'effacent devant l'Idée, nous leur proposerons cette formule plus compliquée, et qui suppose une moralité élevée : Rendez-vous dignes d'être aimés des âmes les plus belles.

Le devoir, la vertu, la moralité, la beauté sont des habitudes. Elles reposent toutes sur cette habitude du corps : la santé. Nous avons dit l'unité intime du développement esthétique : Une belle âme réclame un

beau corps. L'éducation a tracé les principes de l'hygiène morale; elle enseignera aussi une hygiène physique. En quoi celle-ci consistera, ce n'est pas le lieu de le dire; elle dépendra sûrement beaucoup des tempéraments. Elle exigera de l'éducateur un sens très juste de la plastique (41). Nous ne voulons ici que signaler, pour le condamner, cet étrange préjugé issu de l'excessive pudicité chrétienne, qu'il est honteux ou ridicule de soigner la beauté de son corps. Une fausse conception de la beauté physique a pu justifier la persistance de ce préjugé. Mais la beauté n'est pas là où ont disparu la force et la santé; s'il faut être robuste pour réaliser une haute ambition morale ou esthétique, il faut, pour que nous soyons capables de concevoir cette ambition que l'unité du sentiment esthétique ne soit blessée dans notre âme par aucune vision importune. La beauté physique a une condition : l'aisance de la vie; la misère est aussi funeste à la beauté qu'à la santé. « L'homme et la femme, a dit Ruskin, ont été voulus par Dieu parfaitement nobles et beaux aux yeux l'un de l'autre. Le commencement de l'art consiste à rendre notre peuple beau. » Ce n'est pas assez d'invoquer ici l'intérêt de l'art; c'est la morale elle-même qui est en cause, chaque fois que la beauté est menacée. Ainsi tous les problèmes se lient, — la question morale et la question sociale, — et dans l'ordre des intérêts humains, comme dans l'ordre de la nature, tout se ramène à l'unité (42).

L'éducation des filles fut de tout temps une matière délicate, et c'est, sans doute, la raison pour laquelle elle a été si négligée. Pendant des siècles on n'a enseigné aux femmes qu'une seule chose : la pudeur; c'est là, certes, une vertu toute féminine et infiniment respectable; mais un enseignement aussi borné l'est.

vraiment à l'excès. C'est abaisser injustement les femmes de ne voir en elles que des êtres à la chair faible, incapables d'idées morales, scientifiques ou esthétiques. Mais est-il beaucoup plus sage d'assimiler dans la vie sociale la femme à l'homme, comme s'ils avaient l'un et l'autre la même chair, les mêmes organes, les mêmes instincts, les mêmes besoins, la même âme? C'est une sottise de dire que la femme est inférieure à l'homme ; elle est autre, et, si elle n'était pas autre, l'humanité n'existerait pas. Je n'imagine pas de contre-sens plus douloureux que cette confusion des sexes : l'égalité des situations n'a rien de commun avec l'identité des droits et la similitude des fonctions. Cette égalité des situations tend à se réaliser dans la société moderne; l'obstacle, c'est la brutalité des hommes (43), et l'amélioration de la moralité en viendra seule à bout ; nous croyons que la parfaite égalité des sexes s'achèvera dans la vie esthétique. Mais le féminisme radical est une forme inconsciente d'universel infanticide ; il conclut au suicide cosmique ; le triomphe féministe ne se prolongerait pas au delà d'une génération ; nulle autre ne naîtrait de celle-ci. La femme est mère ; elle n'échappera pas à sa destinée, et sa noblesse est de l'accepter. Mais il y a en elle une autre puissance que la fécondité maternelle. Les contempteurs des femmes raisonnent bien mal. Ils ne comprennent pas que la femme « fait l'homme ». Personne n'a expliqué cela avec plus de tendresse et de raison que Michelet : « L'homme et la femme sont deux êtres incomplets et relatifs, n'étant que deux moitiés d'un tout. Ils doivent s'aimer, se respecter. — Elle est relative. Elle doit respecter l'homme, qui crée tout pour elle. Elle n'a pas un aliment, pas un bonheur, pas une richesse qui ne vienne de lui. — Il est relatif. Il doit adorer, respecter la

femme, qui fait l'homme, le plaisir de l'homme, qui par l'aiguillon de l'éternel désir a tiré de lui, d'âge en âge, ces jets de flammes qu'on appelle des arts, des civilisations. Elle le refait chaque soir, en lui donnant tour à tour les deux puissances de vie : — en l'apaisant, l'harmonie ; — en l'ajournant, l'étincelle. — Elle crée ainsi le créateur. Et il n'est rien de plus grand. » Un contemporain (pourquoi ne pas nommer ici M. Péladan ?) a, dans un livre bizarre et profond, fort bien décrit le rôle inspirateur de la femme. Mais il oublie un peu trop le devoir maternel, et c'est une aristocratie étroite qu'il entrevoit ; je voudrais que toute femme fût fée ; il n'est pas d'emploi si obscur de la vie où l'homme n'ait besoin d'être secondé et comme fécondé par la tendresse et l'esprit plus fin de la femme. On l'a dit souvent, et rien n'est plus vrai : le bonheur de la femme est d'aimer et d'être aimée ; et c'est aussi sa destinée. Être belle est pour elle un devoir, charmer une vertu, et cette vertu implique l'honnête coquetterie qui ne va qu'à séduire l'époux. La femme est la pierre du foyer, — l'éducatrice, l'inspiratrice de l'esprit, — le sourire, l'ambition et la récompense de la vie, — le rayonnement du bonheur sur l'activité de l'homme. Voilà pour quel rôle immense et doux l'éducation la formera. Ainsi l'éducation esthétique de la femme différera sur quelques points de l'éducation virile, — sur peu de points, ajoutons-nous, car il est bon qu'elle s'associe à la vie intellectuelle de l'homme, et nécessaire qu'elle comprenne ses tourments, pour les alléger. Les mêmes devoirs, les mêmes vertus s'imposent aux deux sexes, et à un égal degré : ainsi la pudeur de la femme implique pour l'homme un égal devoir de respect. Mais l'enseignement professionnel sera remplacé pour la jeune fille par une instruction plus générale, et telle

qu'elle lui permette de s'intéresser avec un peu d'effort aux travaux de son futur époux. L'instruction féminine n'est pas destinée à produire des cerveaux créateurs. Comment la mère serait-elle créatrice en art, en sciences, en politique ? La maternité est sa vocation, et le bonheur son œuvre. La femme enfin recevra un enseignement artistique plus complet, car si elle ne possède pas la faculté inventive de l'homme, elle lui est infiniment supérieure sous le rapport de l'imitation. Quant aux devoirs sociaux sur lesquels il convient de s'arrêter ici, la femme ne devra pas les ignorer, bien qu'elle échappe à presque tous, puisqu'il faut qu'elle ne soit étrangère à aucune des charges, à aucune des fonctions de l'époux.

Tout homme est citoyen ; il y a des devoirs civiques ; il y a donc une éducation nationale. On l'a parfois conçue comme une éducation générale, égale, commune et unique, et c'est celle que rêvent encore certains esprits. Mais la complexité de la vie moderne ne s'accommoderait pas d'une éducation commune et universelle. A bien des égards celle-ci serait une tyrannie. L'égalité d'éducation, à supposer qu'elle soit un bien ou un droit, ne saurait consister dans l'uniformité d'enseignement. Elle sera raisonnablement réalisée sous un régime où chaque citoyen, assuré de travailler et de gagner sa vie et le pain de ses enfants, aura par surcroît reçu une culture artistique qui fera le charme de ses loisirs. L'éducation nationale et commune ne doit donc pas dépasser le cercle étroit des nécessités de la Vie sociale et de l'État.

Elle peut ainsi être envisagée au double point de vue des devoirs de l'individu envers la chose publique et de ses rapports avec les autres citoyens. Ces devoirs et ces rapports se fondent sur le principe de la récipro-

cité, et c'est à ce titre que l'individu est tenu de les observer.

L'éducation enseignera donc le respect de la loi, et il ne manque pas dans l'histoire d'exemples glorieux pour donner à ce devoir la parure esthétique qui le rendra clair et cher à la fois aux jeunes intelligences. Elle lui donnera dans le système moral la première place, qui est la sienne; elle n'élèvera au-dessus de cette obligation la pratique d'aucune vertu. Elle s'efforcera enfin d'en faire concevoir toutes les exigences aux jeunes gens qui ambitionnent une magistrature, aux futurs détenteurs de l'autorité et gardiens de la loi.

La loi morale fait du patriotisme un devoir et du respect de l'idéal patriotique dans la conscience des peuples un autre devoir. L'éducation nationale enseignera donc comme formant une même et unique notion l'amour de la patrie et le respect des nationalités. Ce qu'embrasse le devoir patriotique, l'enfant le conçoit très vite : c'est le sacrifice sans réserves, et il y a dans ce sacrifice une beauté intense.

Les rapports entre citoyens comportent le respect absolu des droits garantis par la loi à la personne, et la loyauté parfaite des contrats. La base en est la réciprocité, et c'est ainsi qu'après le devoir d'obéir à la loi et le devoir patriotique, l'amour de la famille et la fidélité à ses amis est un devoir formel. Nous retrouvons ici la matière même de l'éducation morale. L'altruisme, la solidarité sont des vertus, et l'éducateur s'efforcera de les rendre chers à ses élèves ; mais il ne peut présenter ces formes des rapports sociaux comme obligatoires, sous peine d'accabler la volonté morale sous le poids des contraintes et d'en stériliser ainsi l'initiative et l'activité.

Rattacherons-nous à l'enseignement moral le culte de

l'histoire nationale, l'étude des traditions de l'art, des idées, de tout ce qui fait l'unité du pays, de tout ce qui constitue l'âme et la personnalité de cette patrie, que nous adorons, et qui doit nous rester chère ? Ce nouvel enseignement se lie, à vrai dire, au régime même de l'instruction publique ; mais l'instruction cesse-t-elle, à un moment quelconque, d'être morale et sentimentale? Si elle cessait de l'être, elle serait bientôt stérile.

Quelques explications maintenant sur l'enseignement proprement dit. Il soulève un grave problème de méthode. Deux systèmes sont en présence : l'enseignement général et uniforme et l'enseignement professionnel.

Le premier, observons-le, s'est divisé, spécialisé tout d'abord en trois branches : enseignement primaire, secondaire, supérieur. Celui-ci est tout entier spécialisé, et, dans la plupart des hautes écoles, la direction professionnelle prévaut sur le désintéressement scientifique. L'enseignement secondaire s'est à son tour démembré, puis l'enseignement primaire ; et, en définitive, s'il n'existe chez nous qu'un petit nombre d'écoles purement professionnelles, toutes les études se spécialisent à partir d'un certain minimum commun d'instruction.

Généralité, spécialité, les deux systèmes ont leurs avantages et leurs dangers.

Les études générales forment assurément les meilleurs esprits. Ce sont les idées générales qui constituent cette philosophie des sciences, des arts, de la vie sociale, sans laquelle il n'y a point de science, puisque nulle science n'existe que par sa cohésion avec l'ensemble des sciences, — il n'y a point d'art, puisque toute œuvre d'art procède d'une idée et qu'il existe entre les diverses expressions de l'art une solidarité

intime, — il n'y a pas de direction politique, car pour s'orienter dans l'océan des intérêts humains il faut avoir pu d'abord embrasser un large horizon.

La généralité a cet avantage encore qu'elle prépare des générations entières aux plus hautes fonctions sociales : magistrature, art, science, industrie ; et certes il faut une énorme masse d'intelligences sollicitées vers les sommets de l'activité intellectuelle pour que surgissent un Thiers, un Berthelot, un Renan.

L'instruction commune, enfin, en rapprochant les esprits, rapproche les cœurs. Elle noue et perpétue une fraternité intellectuelle, qui fait la force et la durée du lien national.

Mais, d'autre part, l'uniformité de culture, quelle qu'en soit la qualité, ne convient pas toujours aux esprits très différents qui la reçoivent. Beaucoup d'intelligences pratiques restent stériles de n'avoir pu atteindre à la hauteur des études théoriques. L'enseignement général encombre, d'autre part, certaines carrières au détriment d'autres carrières également utiles. En un mot, s'il forme des intelligences, il ne prépare pas à la vie.

Le jeune homme, qui n'a point dirigé sa propre instruction, n'est il pas fondé à se plaindre à son guide responsable d'éprouver, au sortir des écoles, tant de difficultés matérielles à gagner sa vie, à fonder une famille ? Il regrettera souvent de n'avoir pas reçu une instruction professionnelle.

L'enseignement professionnel a ce mérite de fournir à la plupart des carrières des jeunes gens qui ont fait mieux qu'un apprentissage, et joignent à la connaissance pratique du métier des notions théoriques essentielles, que leurs aînés ont ignorées.

Mais le vice de cet enseignement, c'est d'enfermer

les intelligences dans un cercle trop étroit; c'est aussi d'affaiblir cette communion des esprits cultivés, qui a fait la grandeur de notre pays.

La philosophie esthétique ne peut renoncer à cette largeur d'enseignement, qui est l'une des conditions les plus nécessaires d'une pure mentalité. Elle souhaitera, au contraire, la généralisation du large enseignement réservé aujourd'hui à une faible partie de la jeunesse. Mais cet enseignement doit être distribué autrement, et la généralité des connaissances obtenue par un autre moyen. Les transformations des habitudes sociales et de l'industrie entraînent d'incessantes modifications d'effectifs dans la plupart des carrières. D'autre part, l'homme qui n'est propre qu'à un seul métier prononce, lorsqu'il entre dans une carrière, une sorte de vœu perpétuel, dont il faut qu'il puisse se délier, si ses aptitudes ou ses goûts se modifient.

L'enseignement professionnel, borné à un métier, ne suffit pas. Il est nécessaire d'enseigner à tout homme plusieurs métiers, et je voudrais, pour que son être se développât tout entier, que cette multiple instruction sollicitât à la fois ses énergies physiques, intellectuelles, morales.

Un tel enseignement comprendra de très nombreux programmes autant que de professions. Ces programmes devront être assez étendus et assez approfondis : tout homme, bourgeois, ouvrier, paysan, doit posséder, en s'engageant dans la carrière par lui choisie, un fonds de culture suffisant pour s'élever sans peine à de hautes conceptions morales, à l'idéal suprême, dont dépend l'avenir des sociétés; cette culture, l'enseignement multiple la lui donnera.

Ainsi sera réalisée l'union des esprits, et cette généralité de notions et d'idées, sans laquelle ne peut se

produire l'éclosion des hommes supérieurs, ces bienfaiteurs, ces libérateurs de l'humanité.

Notre système d'instruction différera à d'autres égards du système en vigueur. Il ne sera nullement critique. La raison n'est chez l'homme qu'un résultat de l'expérience, et l'enfant n'a point d'expérience. Mais il existe en lui deux facultés, que la maturité affaiblit : l'imagination et la mémoire. En s'adressant à son imagination, le maître développera chez l'enfant la curiosité, le goût du travail; il exercera sur lui une influence morale, discrète et d'autant plus profonde. En enrichissant la mémoire de l'enfant, il lui assurera ce trésor de connaissances, que l'activité de la vie sociale ne permet guère de renouveler ou d'accroître.

S'inspirant enfin du principe de liberté, dont nous avons fait le fondement de l'éducation morale, le maître s'abstiendra de contraindre les jeunes intelligences à des tâches forcées qui les rebutent; il laissera à ses élèves assez d'indépendance et d'initiative pour favoriser la manifestation des aptitudes, l'éclosion des vocations naturelles, et il dirigera insensiblement les enfants, s'ils ne l'ont eux-mêmes demandé, vers les études pour lesquelles leurs facultés les désigneront, et ce sont ces études mêmes auxquelles ils se livreront avec le plus d'ardeur et de succès.

L'organisation pratique d'un système d'enseignement varié ne va pas, il faut l'avouer, sans quelque difficulté. Mais elle est bien plus aisément réalisable qu'on ne suppose, parce qu'elle compte sur le concours des pères de famille; ceux-ci donneront à leurs fils et aux compagnons de leurs fils telles leçons techniques qu'un instituteur de village serait incapable de leur procurer. Cependant le plan de cette organisation comporte des développements, des précautions, soulève des objec-

tions, sur lesquels ce n'est pas dans cet ouvrage qu'il est possible d'édifier le lecteur. Sur ce point, comme sur bien d'autres, nous avons besoin d'un grand crédit.

L'instruction des jeunes filles ne sera pas professionnelle, parce que dans la société esthétique, il n'y aura plus de femmes fonctionnaires, et les usines ne s'ouvriront plus pour elles. On leur enseignera les simples et utiles industries domestiques, avec les éléments les plus généraux des sciences positives; mais leur culture intellectuelle sera surtout littéraire et artistique, puisqu'il faut qu'elles soient fées.

L'enseignement artistique est le complément de l'éducation morale. Quand même la beauté ne renfermerait pas toute la moralité, elle demeurerait nécessaire à l'homme, parce qu'il ne peut vivre sans plaisir et sans joie, et qu'elle est pour lui une source inépuisable de plaisirs honnêtes et de joies pures. L'éducation serait donc bien imparfaite, si elle ne nous rendait pas capables de jouir de la beauté sous un grand nombre de ses aspects. Il faut qu'elle fasse de nous tous des artistes, et par ce mot je n'entends pas des créateurs, j'entends des hommes qui aiment la nature, qui sachent admirer les plus belles œuvres des principaux arts, et qui possèdent eux-mêmes assez de notions d'un art préféré pour lui demander un emploi heureux de leurs loisirs et l'ornement de leur vie.

L'éducateur s'attachera d'abord à faire comprendre et aimer la beauté de la nature, qui est infiniment belle et admirable. Les habitants des villes aiment tous la campagne, s'extasient aisément devant un paysage vert, un coucher de soleil... Les paysans aiment la terre, qui est pour eux comme une part de leur chair, et la splendeur de la nature ne leur échappe pas toujours. Ils abandonnent pourtant les champs, attirés

par la meurtrière activité des villes. L'amour de l'air libre et des grands horizons doit les ramener à la saine nature. C'est aux paysans surtout qu'il faut en enseigner le culte, la faire admirer dans son immensité, dans sa petitesse, depuis l'étoile jusqu'à l'aubépine des haies ; elle sera pour eux alors une joie perpétuelle. On les amènera ainsi à comprendre la grandeur de leur tâche, à la leur faire aimer davantage, et les laboureurs, reconquis par la terre, retrouveront sur le sillon déserté la chanson légère que leurs lèvres avaient désapprise.

La nature est pour tous la grande leçon, l'éveilleuse des hautes pensées, la bonne terre qui fait germer la moisson des rêves.

L'art vit de la nature ; mais il la sert à son tour, parce qu'il l'explique, et la fait sentir plus finement. L'éducateur, en enseignant les éléments des arts, suivra pas à pas la nature, hors de laquelle il n'est pas d'art sain.

L'enseignement artistique doit se proposer un double objet : favoriser des groupements d'exécutants, où les cœurs se rapprochent dans la communauté du plaisir, — et développer les arts qui servent à l'embellissement de la maison ; il comprendra donc, d'une part, la déclamation, le chant, la musique symphonique (pourquoi pas l'exécution de tragédies et de comédies, avec le concours d'amateurs peintres, décorateurs et costumiers ?), — d'autre part, l'horticulture, la fabrication des meubles, le dessin, dont Ruskin osait dire « qu'il était d'une plus réelle importance pour la race humaine que l'art d'écrire », la peinture, la sculpture même. Cet enseignement sera éclectique, et exempt de toute contrainte ; ce qui fait la joie de l'émotion esthétique, c'est la liberté de choisir son objet ; on ne donne une véritable culture artistique qu'en laissant se manifester

librement les sympathies et les préférences personnelles. Peut-il être savant? ou ne doit-il admettre que des œuvres très simples, accessibles à tous? Tolstoï qui, après avoir dit beaucoup de mal de l'art, lui accorde cependant un rôle social, veut que l'œuvre d'art se fasse humble, intelligible et séduisante pour toutes les catégories d'intelligences. A ce compte, il n'y aurait demain plus d'art sur terre, car il est impossible d'imaginer une œuvre qui plaise à des esprits trop inégaux. Si un Papou est incapable de jouir d'une belle statue qui me charme, il est certain que je n'éprouverai aucun plaisir esthétique à contempler les produits de son art. La culture esthétique est une échelle infinie, dont il faut monter successivement les degrés; ce sera le principe de l'enseignement artistique.

L'organisation pratique de l'enseignement populaire des beaux-arts n'est pas aussi complexe que celle de l'enseignement professionnel multiple, tel que nous l'avons exposé. Dans les villes les maîtres ne manqueront pas. Dans les villages, l'instituteur, l'institutrice, des habitants de bonne volonté pourront assurer un enseignement artistique assez varié; on doit, en cette matière, beaucoup compter sur les dévouements particuliers, et sur les ressources de l'enseignement mutuel.

La difficulté sera souvent de se procurer de nombreux modèles d'art; mais c'est une erreur de croire que le développement artistique soit lié au nombre d'œuvres jugées. Trop voir, trop entendre, engendre quelque scepticisme. Ce qu'il faut à nos amateurs, c'est un choix restreint d'œuvres excellentes, à l'admiration desquelles ils puissent, sans arrière-pensée de critique, livrer tout leur cœur (44).

Nous ne pouvons terminer ce sommaire exposé d'un système d'éducation esthétique sans effleurer au moins

la question de l'éducation des artistes, des créateurs. Nous ne toucherons qu'à deux points essentiels.

A quel but doit tendre l'art? A créer des temples du beau, sur lesquels se modèleront humblement la maison bourgeoise et la chaumière du paysan.

Rien de plus inesthétique que l'entassement des bibelots, des tableaux de chevalet, des bustes, des statues, dans les musées, les expositions, les palais et les hôtels des parvenus. Les inspirations, les impressions, plus encore que les sujets, s'y heurtent, s'oppriment, s'entre-détruisent. Tout œuvre d'art est faite pour un cadre; l'art est le décor de la vie; jamais il n'est plus grand que lorsqu'il réalise une savante harmonie de toutes les formes plastiques. L'art de l'avenir sera, — c'est notre espérance, — une étroite collaboration de tous les arts; une pensée d'art s'exprimera dans un monument de pure architecture, sobrement et à propos orné de peintures, de groupes de marbre, de plantes, de fleurs, de tentures et de meubles, harmonieusement fondus dans la décoration du monument. Nos décorations n'ont été trop souvent que des coq-à-l'âne, témoins les fresques de notre Panthéon. Un temple, un palais à son unité, à laquelle tous les détails d'ameublement et d'ornementation concourent. La plus modeste maison a aussi son unité esthétique. Quand les artistes, qui n'ignorent pas cela, se résigneront à effacer leur personnalité dans la grandeur d'œuvres communes, l'art aura fait un grand pas. Est-ce que les cathédrales gothiques ne sont pas des œuvres anonymes, et d'une admirable unité (45)?

Autre question. Pourquoi la pensée artistique apparaît-elle si pâle, et comme anémiée, au jour douloureux des Expositions? C'est assurément qu'elle est trop dispersée. Nous n'avons plus d'écoles d'art, car l'École des Beaux-

Arts, pas plus que le Conservatoire de Musique, n'est animée d'un esprit propre, ne poursuit la réalisation d'un rêve d'art, d'un idéal précis. Ce sont les ghildes de St-Luc et les ateliers des vieux maîtres qui ont fait la grandeur de la peinture flamande et de la peinture italienne, parce que, d'un effort commun, on y portait une conception, un procédé, à leur perfection dernière. Les grands artistes, au lieu de s'enfermer dans un égoïste isolement, devraient attacher leur gloire à la constitution de sortes de chapelles où leur enseignement serait conservé, développé, perfectionné, et exercerait ainsi sur l'art et sur la pensée humaine une influence lointaine et profonde. Peut-être est-ce à ces écoles indépendantes que devraient être attribuées les subventions de l'État, plutôt qu'aux Académies officielles, — gardiennes de traditions qui se gardent toutes seules, quand elles s'appuient sur des chefs-d'œuvre, — et, comme toutes les institutions trop réglementées, hostiles à l'originalité, au libre effort vers un jeune et plus haut idéal.

Enfin, et ce sera sur ce sujet notre dernier mot, les arts sont solidaires les uns des autres. Le statuaire qui ne sait pas autre chose que modeler de la terre et polir du marbre n'est au fond, qu'un manœuvre vulgaire. Le plus grand des artistes, Vinci, fut un artiste universel. Les snobs de ce siècle ont spécialisé nos peintres dans un genre, dans un ton, dans un sujet. Ils y trouvent deux fois leur compte : la vanité, d'abord, de deviner la signature perdue au bas d'un tableau; une sécurité commerciale ensuite (n'existe-t il pas une Bourse des œuvres d'art?) Les artistes se sont soumis, et diminués d'autant. Osons rapprocher les uns des autres peintres, musiciens, sculpteurs, poètes, philosophes, toute la jeunesse qui pense; réunissons les salles d'études et de

cours, avec les ateliers, dans de vastes enceintes communes. Une compagnie d'art, deviendra ainsi une véritable université, et je ne vois pas pourquoi les professeurs de sciences et de littérature ne se joindraient pas aux chefs d'ateliers. L'idéal artistique, l'idéal social, l'idéal scientifique se fondraient dans une conception commune d'une incroyable puissance. Et, sans doute, dans cette cité de l'Esprit, se consommerait l'union de la science et de la politique au service de la moralité et de l'art, confondus eux-mêmes par leurs suprêmes aspirations dans l'idéal esthétique !

CHAPITRE III

LA VIE ESTHÉTIQUE

Dans la vie esthétique l'Idéal s'accomplit. Elle a deux aspects : l'art et la morale, qui l'un et l'autre enveloppent la société. Si l'éducation a atteint son but, la beauté est une habitude du corps et de l'esprit, et cette habitude gouverne la vie.

La réalisation de la vie esthétique dépend de deux conditions : le retour à la vie simple, et l'existence d'une aristocratie intellectuelle.

Le retour à la vie simple? Tolstoï, Ruskin, tant d'autres en ont montré les bienfaits! Mais il rencontre une ennemie presque invincible dans notre foi irraisonnée au progrès, ce progrès qui jusqu'à présent n'a, en effet, consisté qu'à compliquer notre existence en multipliant les innovations industrielles. Cette fièvre, cette fureur d'activité, rend impossible la jouissance esthétique, qui suppose des loisirs et le calme de l'esprit. La foi esthétique en viendra-t-elle à bout? Elle peut compter sur deux auxiliaires : d'abord la lassitude physique, la révolte du corps et des sens exténués; puis, — il faudra bien que la médecine s'en

mêle, — la terreur de cette usure des nerfs accélérée par l'excès de la vie, la déchéance toute proche, la chute vertigineuse de la race dans la folie et la mort. L'industrialisme ne permet que des plaisirs faciles, vite achetés, vite oubliés : l'alcool, la fille publique, fléaux de la même famille, qu'on n'exterminera qu'avec lui. Le retour à la simplicité, le reflux des villes vers les champs, la paix et la moralité sociales, appuyées l'une sur l'autre, l'humanité accomplissant sa destinée volontaire dans son rêve infini de beauté, voilà la vie esthétique !

Elle implique la reconnaissance d'une aristocratie de l'esprit. La vie sociale, comme la vie individuelle, est une ascension sans terme, parce que l'horizon moral et l'horizon esthétique sont infinis. La beauté, dans l'art, dans la nature, dans la pensée, revêt mille formes, des plus humbles jusqu'aux plus savantes ; il y a, si l'on peut dire, d'innombrables degrés de beauté, et il faut qu'il en soit ainsi. On a soutenu que l'art devait être populaire, démocratique, accessible à toutes les intelligences, et cela est vrai ; mais si l'on prétend qu'il ne peut être en même temps aristocratique, on se trompe, on comprend mal le rôle de l'art et son caractère. L'art n'a de valeur qu'autant qu'il procure de plaisir, car le plaisir est la condition même de son influence, et les nuances infinies de la culture intellectuelle, aussi bien que la variété des tempéraments, font que nous ne pouvons nous plaire tous aux mêmes œuvres, aimer les mêmes qualités d'art. Mais il y a plus : l'art ne peut vivre et ne sera immortel qu'au prix d'un effort soutenu vers une beauté supérieure ; le sentiment esthétique s'éteint, s'il cesse de grandir. L'art a déclaré une guerre éternelle à la vulgarité. L'ignoble café-concert vaincu, on peut être assuré que quelque

autre bas spectacle sollicitera encore les instincts grossiers du peuple. On n'en triomphera, que si l'on a su exalter très haut le sens esthétique de la foule. C'est seulement lorsqu'une âme se plaît aux plus savantes ou délicates expressions de la beauté qu'elle devient inaccessible aux tentations basses et laides ; au contraire, l'âme attachée aux plaisirs humbles et vulgaires de l'art inférieur ne résiste guère à ces tentations. L'intelligence, l'amour, la moralité, l'invention artistique, le talent même déclinent, comme les organismes vivants, dès qu'ils cessent de croître. La culture intellectuelle, comme la culture morale, favorise l'ascension continue de l'âme populaire. Pour guider cette ascension, l'humanité réclame des porteurs de flambeaux, une aristocratie de l'art, qui soutienne, et d'un effort soutenu, attire vers elle la masse incertaine et chancelante. L'art sera donc aristocratique, en même temps que populaire, ou plutôt l'art continuera d'être un monde infiniment riche et divers.

La vie esthétique n'est pas possible sans une élite intellectuelle. Croit-on, d'ailleurs, que l'existence sociale aussi soit possible sans elle.? La véritable histoire de l'humanité serait celle qui raconterait la conquête des formes supérieures du beau et du bien. Ces formes, qui les crée ? Les savants mêmes, les artistes, les penseurs ; ils nourrissent les esprits cultivés, les polémistes, les hommes d'État, la foule enfin, d'idées, de faits et de symboles ; ils pétrissent, pour ainsi dire, le cerveau des nations, et lentement créent cette mentalité générale qui décide les transformations des mœurs puis celles des lois. L'élite est comparable à une faculté, dont l'hypertrophie serait nécessaire au développement de l'organisme. Les artistes, les philosophes, les poètes, qui dominent la foule et la gou-

vernent par la toute-puissance du sentiment et de l'idée, assument vis-à-vis de l'avenir une immense responsabilité. Ils sont les directeurs réels de l'humanité ; les souverains, les ministres, les parlements ne sont que les reflets affaiblis de l'élite intellectuelle, et, sans doute, quelque jour elle héritera de leur pouvoir usurpé : la société esthétique sera alors constituée. Elle ne comportera vraisemblablement pas d'autre sujétion hiérarchique que celle de la foule à l'élite (46).

Est-ce à dire que l'aristocratie de l'art s'enfermera dans quelque asile de splendeur et de gloire inaccessible à la foule ? Loin de là : ce sera la tâche de l'élite et son vrai triomphe d'ouvrir à un nombre croissant d'intelligences le suprême sanctuaire de l'idéal esthétique. Mais, pour arriver au temple, il faut d'abord gravir l'acropole.

Des deux parts de la vie esthétique, l'art n'est pas la plus haute ; mais il est le support de l'existence morale ; les loisirs artistiques s'absorberont tour à tour dans des efforts collectifs et dans des travaux domestiques.

Tracer un cadre à l'organisation artistique de la vie serait une chimère et une contradiction, alors que le plaisir esthétique a précisément pour principe la liberté, la fantaisie personnelle de l'amateur. Chacun aura son art, et les loisirs esthétiques d'une famille seront variés, si les goûts de ses membres sont divers. Mais il est bon de signaler au moins deux conséquences morales et sociales des efforts collectifs de ces petites communautés d'art qui ne peuvent manquer de se former. Décorations d'ensemble, exécutions symphoniques, représentations dramatiques, une étroite collaboration établira entre peintres, tapissiers, musiciens et acteurs des liens d'affection durable ; le plaisir commun fortifiera la confiance mutuelle ; la pratique de

l'art inculquera à tous le désir d'être beaux, et ils se serviront les uns aux autres de modèles et d'instructeurs. Une heureuse conséquence encore se produira: les deux sexes, rapprochés dans la préparation de ces fêtes artistiques, apprendront surtout à se mieux connaître; l'homme comprendra mieux les délicatesses féminines, se dépouillera de sa grossièreté, de sa brusquerie natives; la femme, plus digne de confiance et mieux respectée, restera coquette, mais deviendra belle et séduisante, honnêtement, loyalement. Se mieux connaître est le plus sûr moyen de se mieux aimer. L'amitié deviendra possible entre la femme et l'homme, et l'amour d'êtres plus dignes d'amour, cessant d'être une chose frivole, cessera d'être une chose fragile.

Mais il y aura mieux que des fêtes privées. De grandes fêtes symboliques s'organiseront. Des sociétés se réuniront, se grouperont autour d'un poète; celui-ci ordonnera des scénarios tour à tour gracieux et grandioses, et pour les exécuter des milliers d'artistes offriront leur effort. Nos 14 juillet, où des hymnes sacrés se prostituent sur des bouches avinées, parmi des bruits de pétards et des refrains de cors de chasse, nous rendent haïssables les fêtes publiques. Ces journées populaires n'impriment plus dans l'âme du peuple l'émotion fraternelle d'un grand symbole commun. Les fêtes futures seront de belles conceptions d'art, harmonieusement réglées, et l'exécution en sera parfaite. Symboles d'une grande idée, elles feront battre les cœurs de l'incomparable frisson des enthousiasmes collectifs. Et très belles, elles seront en même temps profondément moralisatrices, parce qu'elles seront belles, et parce qu'elles seront fraternelles.

Œuvres d'art complètes, elles synthétiseront tous les arts. Elles réaliseront ce rêve de la fusion des arts,

qu'aucun spectacle n'a pu accomplir encore, fusion impossible, en effet, dans nos salles de bal ou de théâtre, si inconfortables et malsaines, où la foule, étroitement pressée, apparaît toujours laide. La convergence des arts vers un maximum d'émotion a une limite naturelle dans notre faculté de vibration nerveuse, et cette faculté ne veut pas être contrariée par le malaise physique. C'est en plein air, sous le ciel bleu, que les vraies fêtes populaires auront toute leur splendeur et atteindront la plus haute intensité émotionnelle. Là rien ne fausse ou ne ralentit l'émotion, et, par une succession harmonieusement graduée, l'art nous prendra tour à tour par les frémissements les plus délicats de nos sens, par les attentes inquiètes du cœur, par les troubles mystérieux de la pensée. Drame, musique, orchestrique, statuaire et décoration, l'art suprême, empruntant l'un après l'autre tous les moyens d'expression, et parfois les accumulant, nous élèvera ainsi au degré le plus haut imaginable de la jouissance esthétique.

Mais il y a un autre emploi plus universel et plus fécond, parce qu'il est plus moral encore, des talents artistiques ; c'est l'embellissement de la maison, du « home ». Il faut bien que l'action du foyer sur l'âme soit intense, puisque le décor intérieur, l'ameublement de la maison révèlent si exactement l'esprit d'un temps. Ici aussi, on peut le dire, le style, c'est l'homme. Un ameublement Louis XV décèle une société, des mœurs, des idées bien autres que celles dont un ameublement Empire porte l'empreinte. Du meuble à l'esprit une action et une réaction mutuelles s'opèrent ; l'homme fait le meuble, le meuble fait l'homme. Notre société moderne devait aboutir à ce modern-style disloqué, capricieux, tout en surface, sans durée, névropathique... Est-elle autre chose qu'une névropathe aux

humeurs changeantes, toujours agitée, incapable de repos? La maison de famille n'est plus qu'une légende. On quitte en hâte un appartement, bientôt défraîchi, où l'on a campé quelques saisons. Pourquoi s'encombrer de meubles qui dureraient davantage, et qui ne trouveraient plus leur place dans un appartement nouveau? La mobilité de la vie s'arrange de mobiliers incommodes, fragiles et laids. On vit si peu chez soi! Tant de gens ne semblent habiter leur toit que le temps d'y recevoir leurs éphémères amis! C'est pour ses amis, et non pour soi, qu'on organise la maison. A quoi bon des meubles solides et confortables, si l'on ne se repose jamais? Ce mobilier à son tour rend l'appartement inhabitable, inhospitalier à ses possesseurs, les chasse de chez eux sur les grandes routes du monde. L'instabilité de la vie exaspère les nerfs, use la race, l'enlaidit; il n'y a de beauté et de force que dans ce qui dure, et, si la propriété garantit la liberté, elle n'est pas moins nécessaire à la santé, au goût du beau, et, en définitive, à la moralité. La maison du bonheur est celle qui sait nous retenir; c'est là qu'il vient s'installer près de nous. Il faut qu'elle soit nôtre par les souvenirs, par la fusion de l'âme avec ses murs, ses coins d'ombre et ses rayons de soleil accoutumés, le sourire des meubles connus, l'amicale physionomie des tableaux, des gravures avec lesquels notre pensée s'est si souvent entretenue. La maison est une partie de nous-mêmes; elle est notre passé, dont nous ne nous exilons jamais; elle est une richesse aussi, tant elle donne de force, de solidité, de certitude aux pensées coutumières qu'elle a fait naître.

La vie esthétique exige la fixité du toit. Tout homme, en se mariant, devrait posséder, créer sa maison. L'art d'orner la maison sera le talent suprême de la femme, qui, la faisant sienne, la décorera de sa grâce, de son

esprit, de sa tendresse, de son sourire, y retiendra l'époux. Je veux qu'eux-mêmes de leurs propres mains façonnent la plupart de leurs meubles. Leur art un peu gauche, mais tout personnel, sera toujours bien supérieur à la fabrication industrielle, uniforme et si vide de pensée ! La moindre sculpture d'un fauteuil, un bout d'étoffe tendue, leur rappellera un effort, une joie. Ces meubles-là seront les vrais témoins de leur amour ; c'est bien pour eux seuls qu'ils auront été faits. Les vieux meubles héréditaires auront leur place d'honneur dans la maison ; ils sont les antiques amis de la famille, encore tout imprégnés du regard, du souffle, des mains des générations mortes.

Toute maison devrait avoir son jardin, que les parents et les enfants cultiveraient eux-mêmes. Peu de gens savent quelles leçons de douceur contient la vie si fragile des fleurs, et de combien de joies elles paient notre tendresse.

Peut-être, en ralentissant son activité inutile, l'industrie deviendra-t-elle moins barbare, l'usine plus familiale, l'atelier plus intime. Peut-être les yeux, lassés du tournoiement des machines, pourront-ils s'y reposer sur des murs plus souriants.

Le costume enfin est un élément non négligeable de la vie esthétique. La communication incessante des peuples par les voies ferrées a eu ce désastreux effet de leur infliger l'uniforme. Rien de plus contraire à l'esthétique. Chaque race a sa structure, tout métier et aussi chaque individu a ses allures ; il n'est pas deux femmes, deux hommes, à qui un même vêtement convienne. Mais dans l'uniformité la singularité finit toujours par renaître. La mode universelle et obligatoire doit disparaître. Il faut que chaque individu s'habille au gré de sa plastique propre. Le costume traduit l'idéal

de celui qui le porte ; le goût, n'en doutons pas, est le garant de la rectitude de la pensée et de l'énergie du sens esthétique, et l'une et l'autre sont nécessaires à l'équilibre moral de l'individu.

Social ou domestique, l'art suppose des loisirs. Déjà, dans l'ordre actuel, il n'est guère d'hommes qui en soient absolument privés. Peu d'heures suffiraient pour goûter quelques joies d'art ; mais le cabaret prend tout, le temps, l'argent, l'intelligence, les forces (47).

La vie esthétique implique, nous l'avons dit, une transformation assez profonde des conditions de l'existence sociale, et, tout d'abord, des mesures définitives contre le cabaret. Elle implique aussi un régime différent du travail industriel. Il faut oser le dire : le problème esthétique et moral est supérieur au problème matériel (si mal nommé problème social, comme si tous les problèmes qui intéressent l'humanité n'étaient pas des problèmes sociaux). L'homme, en effet, a encore plus besoin d'idéal et de joie que de pain.

Cependant les deux problèmes sont liés ; il est difficile d'améliorer l'humanité et de la faire vivre d'une vie plus haute, tant que ses besoins immédiats ne sont pas garantis. L'ascension esthétique suppose une puissante volonté morale, et celle-ci ne se rencontrera que chez un être robuste, sain, bien nourri, à l'abri des besoins physiques les plus urgents.

Lorsque la vie simplifiée aura fait des loisirs à tous ceux qui travaillent, il est probable que, déjà, parallèlement, la formule de la sécurité matérielle aura été tracée. On peut attendre beaucoup, et dans un avenir peu éloigné, des syndicats professionnels, dont la plus haute tâche est vraiment l'assistance mutuelle. Sous quelque forme, d'ailleurs, qu'elle se réalise, il est probable que l'assistance prendra un caractère d'univer-

salité absolue, qu'elle embrassera toutes les nécessités, toutes les misères. Et l'on peut compter aussi, pour atteindre un tel résultat, sur le développement des sentiments fraternels dans la vie esthétique (48).

C'est sous son aspect moral qu'il faut maintenant envisager cette nouvelle existence. La volonté morale et la volonté esthétique sont l'une et l'autre des habitudes organiques. C'est dans l'acquisition de ces habitudes que consiste le progrès individuel ; c'est elle qui démontre la perfectibilité de l'individu et, il est permis de l'ajouter, la perfectibilité de la race, car, s'il existe un instinct esthétique héréditaire, on ne pourra nier l'hérédité du sentiment moral. Une bonne éducation réalise l'accoutumance au devoir et à la vertu en même temps qu'elle éveille la passion du beau et de l'Idéal. La pratique du bien se confond avec l'habitude et l'amour de la beauté. On ne dénombrera pas les effets de la volonté et de la joie esthétiques : elles nous arrachent aux mesquineries de l'amour-propre, de la jalousie, de l'envie, nous délivrent des basses inimitiés, des ambitions grossières, des plaisirs vulgaires ; elles nous enseignent la tolérance, la bienveillance, le respect profond du bonheur et de la pensée d'autrui. La délicatesse esthétique produit l'extrême délicatesse morale. L'élégance de l'action et l'élégance de la pensée ont la même source.

D'Annunzio met ce mot dans la bouche d'un de ses héros : « Il faut faire sa vie comme on fait une œuvre d'art » La vie esthétique accomplie est bien, en effet, un chef-d'œuvre de grand artiste. Pas de plus beau modèle à proposer aux hommes que la merveille d'une vie vraiment belle. Elle dépasse singulièrement la portée des livres les plus hauts, des marbres les plus purs. Cette merveille est-elle de nos jours un impossible

prodige ? Nous osons affirmer, au contraire, qu'elle doit apparaître dans un concours prochain de volontés sans nombre. Certes, nulle existence isolée ne sera purement esthétique dans un siècle, dans un pays d'industrialisme matérialiste. Toutes les existences qui se développent sur un sol heureux ou ingrat sont solidaires de ce sol, et il faut le dénaturer pour qu'elles s'améliorent (49). Mais ce rêve d'une vie sociale esthétique n'est pas une chimère de philosophe. Il a été vécu. Taine l'a vu, l'a décrit avec une netteté admirable :

L'homme, dans la Grèce ancienne, dit-il, « s'est subordonné ses institutions, au lieu de se subordonner à elles... Il s'est servi d'elles pour se développer harmonieusement, tout entier ; il a pu être à la fois poète, philosophe, critique, magistrat, pontife, juge, citoyen, athlète, exercer ses membres, son esprit et son goût, réunir en lui-même vingt sortes de talents, sans qu'aucun d'eux fît tort à l'autre, être soldat sans être automate, danseur et chanteur sans devenir figurant de théâtre, penseur et lettré sans se trouver homme de bibliothèque et de cabinet, décider les affaires publiques sans remettre son autorité à des représentants, fêter ses dieux sans s'enfermer dans les formules d'un dogme, sans se courber sous la tyrannie d'une toute-puissance surhumaine, sans s'absorber dans la contemplation d'un être vague et universel. Il semble qu'ayant arrêté le contour perceptible et précis de l'homme et de la vie, ils aient omis le reste et se soient dit : « Voici l'homme « réel, un corps actif et sensible avec une pensée et « une volonté ; et voici la vie réelle, soixante ou « soixante-dix années, entre les vagissements de l'en- « fance et le silence du tombeau. Songeons à rendre ce « corps le plus alerte, le plus fort, le plus sain, le plus « beau qu'il se pourra, à déployer cette pensée et cette

« volonté dans tout le cercle des actions viriles, à orner
« cette vie de toutes les beautés que des sens délicats,
« un esprit prompt, une âme vive et fière peuvent créer
« et goûter. »

L'esclavage, dira-t-on, a été la base de cette vie harmonieuse et privilégiée ; mais, dans la société moderne, tous travaillent, et l'existence esthétique n'est qu'un beau songe.

Je réponds : Les Grecs ont eu la vie harmonieuse, parce qu'ils ont eu la vie simple. Retournons à la vie simple, et le machinisme suffira largement aux besoins industriels du monde, sans exiger le maintien de cette servitude de l'usine qui, en opprimant le corps, opprime l'intelligence, et condamne notre société tout entière à une tristesse, à une laideur, à une détresse physique et morale qui font d'elle peut-être la société la moins enviable de l'histoire, et, sans doute, aussi l'une des moins pures (50).

Sur ce dernier point un seul mot encore. La science, les institutions de chaque siècle passent, s'oublient. Son œuvre artistique, au contraire, reste debout, toujours jeune ; elle est l'unique patrimoine qui demeure immortel et toujours cher à la postérité, et son inépuisable richesse. Je ne sais rien de plus grand que cette solidarité, réalisée par l'art dans la vie esthétique, de l'humanité moderne avec l'humanité passée, rien de plus émouvant que cette perpétuelle résurrection des peuples morts dans leurs chefs-d'œuvre, rien de plus fortifiant que le retentissement, dans la vie infinie des races, de la voix éternelle de l'Idéal !

CONCLUSION

Tout libre esprit se fait une philosophie, et celle-ci se ramène, en dernière analyse, à une méthode de vie morale et de vie pratique, c'est-à-dire à la réalisation de l'Idéal. Notre idéal est la Beauté ; notre méthode, la Liberté. La beauté étant le terme suprême du désir, et la liberté sa loi, le système dont nous avons tracé dans ces pages une courte esquisse, constituerait, — si ce titre n'était trop ambitieux pour un aussi modeste essai, — une philosophie du désir.

La vie pratique trouve dans le culte de la beauté l'emploi le plus complet des facultés de l'homme ; le beau a un domaine infini ; il est la source des plaisirs les plus profonds comme les plus purs, et les plus durables, puisqu'ils se renouvellent sans cesse ; et sans cesse grandissent aussi la joie, la sérénité et la beauté de la vie, car tout plaisir esthétique approfondit et perfectionne la culture, aiguise le sens du beau, et, en l'affirmant, décuple la jouissance.

La morale esthétique réalise, d'autre part, nous le croyons, la perfection de la vie morale (51). Pascal, au-dessus de la matière et de la pensée, instituait le règne de la charité ; nous reconnaissons, — et ce n'est guère s'éloigner de Pascal, — que le désir du bien est

infiniment au-dessus de l'intelligence, et, comme il disait, « d'un autre ordre » qu'elle.

La beauté est la forme sympathique et désirable du bien, et cette sympathie est, pour nous, le principe de l'activité morale. Tout acte moral est beau, et il n'est rien de beau qui n'ait une valeur morale, parce que toute beauté est éducatrice. Le domaine des volontés morales est infini, et la tâche de l'éducateur consiste à exalter jusqu'à la passion enthousiaste le désir et l'amour du bien. L'attrait du beau, le plaisir de la liberté forment les ressorts de l'éducation (52). Quand l'éducateur a fait vraiment belle l'âme du jeune homme, la vie morale n'est plus qu'une habitude dans la vie esthétique.

Habitude qui rendra inutiles tout code et toute contrainte morale le jour où la bonne volonté et le désir du bien, qu'implique l'amour du beau, ne seront plus combattus par les instincts héréditaires de violence, d'hostilité, de cupidité, et d'égoïsme. Jusque-là, au-dessous du libre domaine de la volonté morale, qui est celui des vertus, la morale esthétique maintient les devoirs qui garantissent les intérêts sociaux (53), et dont la plus haute formule est l'obligation de respecter dans la personne d'autrui son idéal. Mais elle rejette comme immorale toute idée de sanction.

L'idéal esthétique, en qui se confondent, dans leur perfection dernière, le bien et le beau, et qui gouverne à la fois la conduite pratique, les rapports sociaux, les loisirs de l'existence, l'art même et jusqu'à la pensée, est un idéal universel, par cette raison que le désir de la beauté est un sentiment universel, et de tous les sentiments de l'âme humaine celui-là seul dont la fécondité est inépuisable.

Cette universalité sera contestée. On affirmera que

la vie esthétique est une existence privilégiée, aristocratique, impraticable dans les démocraties. Certes, si par démocratie on entendait la disparition de toute autorité intellectuelle, l'idéal esthétique serait parfaitement chimérique, car le culte de l'art et de la morale ne se passe pas d'artistes et de penseurs ; il suppose une ascension continue de l'humanité vers son rêve, et cette ascension n'est possible qu'autant que quelques hommes supérieurs aux autres, en faisant reculer l'Idéal dans l'infini, élèvent de plus en plus haut le vol de leur pensée, ouvrent plus largement l'espace à l'espérance humaine. Mais qui donc conçoit aujourd'hui une démocratie pareille (54) ? L'idéal esthétique est compatible même avec un régime socialiste. Tout diminué que soit le socialisme contemporain par des ambitions trop matérielles, il n'est pas possible, si quelque jour s'organise une société collectiviste, que l'humanité se tienne pour longtemps contente des satisfactions de son ventre. L'Idéal est une loi de l'esprit ; le plus humble cerveau a le sien ; la Beauté, même sous un régime de compression intellectuelle, deviendra fatalement la forme universelle de l'Idéal. La liberté, dont il a besoin, ne fera pas défaut à l'idéal esthétique : l'homme ne se résigne jamais à la servitude, et déjà tels écrivains socialistes, comme M. Fournière, s'efforcent de conserver dans leurs plans d'organisation sociale l'individualisme et la liberté (55).

Les plus redoutables adversaires de l'idéal esthétique sont ailleurs. La Religion sera le plus irréconciliable. Loin de nous toute pensée de polémique ; nous ne pouvons envisager la Religion que comme un grand fait social, ou, plus exactement, comme un régime mental très puissant (56) ; elle a, comme toutes les formes et les êtres qui apparaissent sur cette terre, sa

destinée ; c'est le sort de toute chose de naître pour mourir, et la Religion, dans toutes les régions que le soleil éclaire, commence à mourir. Mais bien légers, — et très coupables, — furent ces polémistes, ces philosophes, qui s'acharnèrent à démontrer l'inanité, l'imbécillité des dogmes religieux, avant d'avoir trouvé, pour les remplacer, une certitude et un Idéal. Comte aimait à répéter cette formule, dont j'ignore l'auteur : on ne détruit que ce qu'on remplace ; elle est juste et profonde, en effet. Mais il est des choses qui semblent se détruire elles-mêmes, si complexes sont les causes de leur dissolution. Quand celle-ci devient évidente, il faut se hâter d'y pourvoir. Si ma maison tombe en ruines, je la reconstruis au plus vite. Si les temples s'écroulent, l'humanité aura besoin demain d'un toit pour abriter ses espérances. Lorsque l'Idéal se réduit en poussière il faut se hâter de restaurer l'Idéal.

La Science sera-t-elle l'héritière de la Religion ? Voici un siècle et demi que nombre de puissants penseurs l'affirment Les conceptions scientifiques ont renouvelé l'esprit humain, les applications industrielles de la Science ont renouvelé la face du monde. Il y a bien moins d'intervalle d'un Romain du temps de Caton à un contemporain de Louis XIV que de celui-ci jusqu'à nous, si l'on mesure les périodes de l'histoire aux transformations de la vie et de la pensée et non à l'accumulation de siècles pareils. La Science peut croire qu'elle clôt ce premier âge de l'humanité, qu'ont amusé la Religion et l'Art, et que voici enfin l'âge sérieux et grave de la recherche, de la certitude et de la prévoyance réfléchie. Rien de plus grand que la vérité, si, en effet, elle est possible, et rien de plus enivrant que l'espérance de la vérité. La Science est belle aussi, d'une beauté sévère et singulièrement forte. Elle est

morale, elle est éducatrice, puisqu'elle assouplit et fortifie l'intelligence, l'élève au-dessus des mesquineries de la vie sociale, l'affranchit des ambitions et des plaisirs vulgaires, — et parce qu'elle est ainsi souverainement pacificatrice.

L'idéal scientifique peut-il donc combler le vide que laisse en disparaissant de la terre, l'idéal religieux? Non. Le besoin d'idéal est « d'un autre ordre » que le besoin de vérité; il occupe dans l'esprit humain une place infiniment plus haute et plus large. La vérité, ou plutôt la logique des choses, n'est que l'un des éléments dont se compose une conception de l'Idéal; elle n'en tient pas lieu; elle ne désaltère pas notre soif d'infini. Si l'homme est avide de savoir le secret des choses, ce n'est pas ce secret qui l'intéresse le plus, c'est son rêve de bonheur; et l'espérance du bonheur, ce n'est pas la Science qui la soutient (57).

La Science a-t-elle une valeur sociale?

Si parfaite qu'on l'imagine, l'organisation scientifique de la société ne satisfera pas longtemps les hommes; la rigueur des lois universelles sur lesquelles elle doit s'appuyer n'exercera aucun pouvoir modérateur dans le conflit des passions et des ambitions humaines. Au sentiment on n'oppose que le sentiment, et la Science lui est étrangère; la sensibilité humaine est infinie; mais, pourvu qu'il nous soit permis de désirer et d'aimer, nous nous laissons aisément donner le change sur les objets de nos sentiments; l'intelligence lutte avec douleur contre la passion, et n'en triomphe pas: cette victoire est réservée à une passion nouvelle. Les conditions de l'harmonie sociale, à quelque évidence scientifique qu'elles s'élèvent, ne trouveront pas dans cette évidence même un sûr garant. Mais proposez cette harmonie au senti-

ment esthétique, qui contient tant d'amour, et les passions hostiles, mal contenues jusqu'alors, mais enfin attachées à un nouvel objet, se réconcilieront pour l'atteindre avec des élans d'une force inconnue. Nulle œuvre humaine n'a de cohésion et de durée qu'à condition d'être en quelque sorte cimentée par le sentiment. Et c'est parce que le principe tout intellectuel de la Science implique l'indifférence et l'inertie sentimentales, que l'on ne peut fonder l'espérance d'un progrès social définitif sur les acquisitions et le développement de l'esprit scientifique : la souveraineté lui est refusée. Les penseurs qui édifieront des systèmes sociaux devront en chercher les soutiens bien plus dans les sentiments sympathiques et dans la liberté même de l'imagination que dans des concepts économiques ou scientifiques, qui satisferont l'intelligence sans agir sur la volonté.

Une autre cause rend illusoire l'idéal scientifique. On n'a pas le droit de compter que les joies du savoir deviendront jamais accessibles à tous les hommes. L'étude suppose une vie libre de tout autre soin. Nous souffrons aujourd'hui d'un excès de travail physique et cérébral, et, s'il est possible d'espérer que, dans une société scientifiquement organisée, cette exigence de travail s'atténuera, il demeure certain que les nécessités de la subsistance commune ne laisseront jamais assez de temps et de force à la grande masse des hommes pour des loisirs laborieux. L'homme a besoin de joie, de sourire, de repos ; la domination de la Science, c'est la servitude d'une loi inflexible, la vie sévère, dure et dépouillée d'idéal, puisqu'il n'est pas d'idéal sans liberté.

L'idéal esthétique, puisant sa force dans la liberté du désir et dans la joie de cette liberté, possède ainsi sur la Science une incomparable supériorité.

Mais le grief le plus grave, sans doute, qui pèse sur la Science, c'est son impuissance à fonder une morale. En cette matière surtout il faudrait qu'elle s'appuyât sur une certitude parfaite ; mais cette certitude qui légitimerait une morale scientifique ne pourrait être que la connaissance même des causes premières et finales, ou, du moins, l'intelligence claire des destinées du monde et de l'homme. Cette certitude échappe à la science actuelle, et la science future ne l'atteindra pas davantage ; c'est encore ici le lieu de répéter : cela est d'un autre ordre.

L'idéal scientifique n'est qu'un idéal très humble de vie pratique. La morale scientifique, privée de ce principe d'énergie et d'action qu'est le sentiment, est condamnée à demeurer à la fois et très vulgaire et bien stérile. Elle ne peut être qu'une morale d'intérêt. Combien supérieure est la morale esthétique qui, confondant le bien et le beau, attache aux bonnes actions l'attrait du plaisir, et cherche ainsi dans le désir le plus énergique mobile de l'activité bienfaisante (58) !

Il faut pousser plus loin les avantages de l'idéal esthétique. La certitude esthétique est très supérieure à la certitude de la Science. La vraisemblance est plus vraie que la vérité ; elle fait la cohésion harmonique de la pensée, que réaliserait seule au même degré la vérité absolue, complète, à laquelle jamais la Science n'a prétendu. Provisoire est la vraisemblance, puisque tout élément nouveau en détruit l'équilibre ; provisoire aussi est la Science. Mais l'avantage de la vraisemblance, c'est qu'il lui suffit d'être possible, tandis que la Science ne peut se contenter de la relativité à laquelle elle est également condamnée. La beauté s'appuie sur la vraisemblance, qui est la logique esthétique de l'esprit. Mais le sentiment du beau porte en lui-même sa certi-

tude ; l'existence toute subjective du beau devient réelle, dès qu'elle est sentie et conçue. La réalité absolue du monde, au contraire, échappe éternellement à la Science. Que la certitude scientifique et la certitude esthétique soient d'ordre différent, je le veux ; mais qu'importe, si même l'une était d'un ordre supérieur, dès que l'une seulement est possible ? N'y aurait-il pas folie à dédaigner la certitude acquise pour s'obstiner à atteindre une impossible certitude ?

Ne semble-t-il pas, enfin, que ces monuments, ces marbres, ces fresques, dont, après cinq siècles, vingt siècles, cinquante siècles, la beauté reste immortellement jeune, confondent la vanité de la Science qui, d'âge en âge, de siècle en siècle, de lustre en lustre, se dément elle-même et se condamne ?

Mais ce n'est pas ici qu'il convient d'approfondir ce grand débat de l'avenir de la Science et de l'avenir de l'Idéal. Le but de cet ouvrage est seulement de dessiner les grandes lignes de l'idéal esthétique, et nous n'avons voulu dans ces dernières pages qu'éveiller l'esprit sur la supériorité que puise cet idéal dans l'impuissance pratique de la Science, dans sa stérilité morale, dans sa finale incertitude.

Au fond, c'est bien moins la Science que l'industrialisme, dont la domination menace le bonheur de l'humanité future. La Science et l'idéal esthétique peuvent, doivent s'appuyer l'un sur l'autre. La Science sert l'Art, et l'Art à son tour rend de précieux services à la Science. L'une et l'autre concourent à élever l'esprit humain haut au-dessus de la vie matérielle, et de plus en plus au-dessus de lui-même. Tous deux ainsi facilitent l'ascension morale de l'homme ; tous deux sont les soutiens de l'Idéal. Mais il faut définir les rôles ; le but de l'humanité ne peut être que l'idéal esthétique ; la

Science sera la servante de la Beauté, la collaboratrice de l'Idéal. C'est à elle, en effet, qu'il appartient de rendre si aisées les conditions de la vie matérielle que la vie esthétique devienne possible. La Beauté ne régnera qu'appuyée sur la Science ; mais la gloire de la Science sera de permettre le règne de la Beauté (59).

Aux savants donc revient la double tâche de diriger et de limiter l'activité industrielle. Ils doivent empêcher qu'elle ne se fasse confondre avec la Science, qu'elle ne s'offre à l'humanité comme un but. Le progrès, s'il ne consistait qu'en prodiges industriels, serait la plus décevante des illusions. L'industrialisme, la furie de la production, la folie du lucre sont des forces antagonistes de l'intelligence, de la moralité et du bonheur.

Ainsi, alors même que la Beauté a besoin de la Science, elle lui demeure, comme Idéal, infiniment supérieure. Nous avons montré que la philosophie esthétique est supérieure aussi à toutes les autres conceptions de l'Idéal, parce qu'elle réunit seule à la plus haute dignité morale la plus grande valeur éducatrice ; elle est la plus pure des doctrines optimistes, et la plus optimiste des morales pures.

C'est un véritable régime moral et social que le système esthétique propose à l'humanité. La liberté de l'activité morale et l'éducation esthétique développent toutes les vertus qui donnent leur beauté à la vie individuelle et à l'existence sociale. Elles refont, en quelque sorte, l'âme humaine, opprimée et comme déformée par les religions et par les systèmes moraux qui procèdent de l'esprit religieux ; la vie esthétique rapproche l'homme et la femme, trop séparés dans la société moderne ; dans la beauté souriante du foyer, elle reconstitue la famille dispersée ; en renouant la chaîne des traditions familiales dans la maison embellie, elle pro-

voque l'accroissement de la population, source nouvelle de prospérité ; en simplifiant les besoins de la vie, elle en augmente l'aisance réelle ; l'existence esthétique supprime la débauche du cabaret et la prostitution, qui cessent d'être des remèdes à l'ennui des longs loisirs ; elle purifie la richesse, en lui enlevant la royauté, en abolissant les massacres industriels, qui en furent trop longtemps le prix. L'idéal esthétique recrée, à vrai dire, la société humaine, intérêts, tête et cœur.

« L'art, disait Quinet, est le pressentiment des formes supérieures qui dorment encore dans le sein des choses actuelles. » Il est le messager des temps nouveaux, il les anime de son souffle, il les modèle à la forme de ses rêves. Guyau a reconnu le rôle rituel que l'art aura à jouer le jour où la foi religieuse aura définitivement déserté la conscience humaine. Tolstoï attend de lui « la réalisation de l'union fraternelle entre les hommes ». Mais ce n'est pas assez de donner, comme ils font, à l'art ce rôle en quelque sorte extérieur à la vie ; il faut que la vie même et la pensée soient comme pétris de sentiment, de volonté, d'aspirations esthétiques. Toutes les minutes de la vie doivent être belles, toutes les palpitations de la pensée, toutes les attitudes de notre être doivent être esthétiques. Il faut que l'habitude de la beauté devienne notre nature ; que toute notre existence, enfin, soit comme un hymne continu à l'Universelle Beauté.

O Beauté ! N'es-tu pas, en effet, l'aspiration première de tous les êtres, le principe de toute vie ? N'es-tu pas le sens et la raison profonde des choses ? Que serait le monde sans toi ? Tu es la forme vivante de tout désir, et le désir infini de tout ce qui existe ; c'est par toi que l'univers s'anime, et c'est vers toi que tend sa volonté éternelle. Tu es ce Tout que l'intelligence humaine s'ef-

force en vain de concevoir. Idéal suprême, Dieu même n'est dans la conscience que le reflet de ta splendeur.

La Beauté, c'est la joie parfaite. La hiérarchie des êtres parcourt un processus défini. La première manifestation de la volonté individuelle est la volonté de vivre ; la vie assurée, tout être cherche le plaisir ; puis les intelligences, s'évadant de la matière, demandent à la beauté des plaisirs profonds, complets, durables, et, dans une société raffinée, les hommes les mieux cultivés ne goûtent plus guère, en définitive, que des plaisirs esthétiques.

Plaisir suprême, la beauté est le suprême désir ; elle est l'attente et le symbole du bonheur, partant le plus énergique mobile de l'activité humaine. La culture de l'amour du beau devient ainsi la véritable méthode éducative : l'éducateur n'a qu'à démontrer, en effet, que l'action morale est le plus haut des plaisirs esthétiques, et ce n'est guère que rapprocher les termes d'une définition presque évidente.

A un autre point de vue, la certitude esthétique est la plus sûre, sinon la plus nécessaire, nous en avons fait la preuve.

La beauté s'unit à la liberté par des liens psychologiques et des liens sociaux : liens psychologiques, d'abord, puisque le sentiment et le plaisir esthétiques, étant tout subjectifs, sont par là même aussi tout individuels, et puisque toute création est, par essence, personnelle et libre ; si la Science comporte une obligation de croire, comme le dogme religieux lui-même, le principe esthétique, au contraire, exclut et condamne la contrainte ; — liens sociaux, enfin, puisque la culture esthétique, déplaçant l'idéal humain, abolit la guerre universelle pour la conquête de l'argent, et que, si toute guerre suppose une dictature politique, la sécurité

de la paix, en abolissant la tyrannie inutile, garantit la liberté individuelle, forme simple du bonheur.

La vie esthétique est essentiellement sociale, puisqu'elle développe toutes les vertus dans lesquelles la société trouve la perfection de l'ordre, et puisqu'elle groupe pour le bien général toutes les bonnes volontés.

La beauté, c'est la concorde, parce qu'elle est l'harmonie. Elle est surtout l'amour. Il entre dans tout amour un attrait physique, une sympathie de sentiments, de goûts et d'idées, et beaucoup de poésie, c'est-à-dire de création. Dans tous ces éléments la beauté a sa part. Elle commande la sympathie, mais la sympathie à son tour fait œuvre esthétique : les époux sont beaux l'un pour l'autre, l'enfant pour la mère, la mère est toujours belle pour son enfant; l'amour, en découvrant la beauté dans les êtres, la crée, à son tour, comme il est né d'elle. Tous deux sont harmonie. Michelet a dit que les arts sont tous des manières d'aimer, et tout amour, en retour, est artiste, poète, créateur. Dans le mystère des choses premières, l'amour et la beauté ont leur commun berceau; n'est-elle pas la fleur de la vie, comme il en est le fruit et le germe? Leurs destinées ne sont-elles point pareilles, et singulièrement liées? Elle, éveilleuse de l'amour, lui semeur de vie, c'est-à-dire encore semeur de beauté? La fin de la beauté n'est-elle pas la génération même, cet acte, ou cette faculté qui est comme le point culminant des existences, au delà duquel l'être commence à décliner, parfois s'éteint tout à coup?

Si la beauté est identique à l'amour, ne se confond-elle pas aussi avec la vie? Elle la crée, sans doute. Mais elle en est la substance même. La beauté, c'est l'épanouissement de la vie dans l'espèce et dans l'individu, épanouissement des puissances physiques, des sentiments, des idées, des volontés, de toutes ces forces

morales, qui sont le dernier effort de l'évolution de la nature, et dont l'aspiration finale est la souveraineté esthétique.

La beauté, c'est la moralité, nous l'avons assez complètement démontré ; c'est le bonheur encore, et cela non seulement parce qu'elle est le charme de la vie, mais précisément parce qu'elle est la moralité. En elle se réalise l'identité longtemps contestée, du bien et du bonheur (60). On a montré d'honnêtes gens malheureux, des existences volontairement sacrifiées sans récompense. Sans récompense ?... En êtes-vous sûrs ? Le sacrifice est plus souvent qu'on ne croit une joie. Pour qu'il apparaisse comme la plus haute satisfaction du cœur, il suffit d'en faire éclater la beauté, l'incomparable valeur esthétique. La volonté esthétique n'écarte pas de la vie humaine les coups du sort, mais, mieux que toute autre doctrine, elle en atténue la violence, et peut refaire quelque espérance avec les débris d'un bonheur brisé. Au total, — de Maistre, après Helvétius, l'a prouvé, — un peuple heureux, c'est un peuple vertueux : l'individu s'efface devant le nombre, et, si la moralité religieuse a suffi à rendre les peuples heureux, combien plus sûrement encore le seront-ils sous le règne de la moralité esthétique, libres des contraintes et des terreurs divines !

La douceur des âmes rendra intelligible ce grand fait que tous les bonheurs sont solidaires : c'est mon intérêt d'être bon, parce que c'est mon intérêt que mon voisin soit bon ; le bien engendre le bien, comme le mal riposte au mal. Le bonheur d'un être exerce un rayonnement esthétique sur les êtres qui l'entourent, et le bonheur de tous les êtres qu'il aime illumine l'âme et la vie de chacun de nous.

Si la beauté n'était pas le bonheur, elle vaudrait

mieux que lui, parce qu'elle est ce qu'il y a en l'homme de plus haut ; elle est ainsi la vraie fin de l'individu, et partant aussi la fin sociale.

Elle est donc la source, la trame et le terme même de la vie humaine. Elle en est l'universel principe. Là où la Science n'a pu découvrir la raison et le mécanisme des choses, le sens esthétique en traduit la grandeur, en exprime la joie. Pourquoi, si la beauté est la loi fondamentale de l'esprit et de la vie humaine, pourquoi ne serait-elle pas le principe vivifiant et le sens profond de l'univers ? Dans la nature, l'esprit peu à peu semble subjuguer la matière, substituer sa toute-puissante conscience à la brutalité des forces mécaniques. N'est-il pas permis de concevoir l'univers futur comme une grande pensée esthétique, un rêve d'inimaginable beauté, n'évoluant que pour accroître sa splendeur, et se réalisant, sans s'achever, dans l'élan d'un désir infini (61) ?

Nous avons, dans ce rapide essai, ébauché une conception de l'idéal esthétique, en nous conformant à la première des trois méthodes proposées. Nous avons laissé dans l'ombre la théorie individualiste sur laquelle s'appuie cette conception ; nous n'engageons aucune discussion ; à peine invoquons-nous quelques preuves. Exposer sans discuter n'est, d'ailleurs, ni très inutile, ni bien imprudent, les raisons qui persuadent le mieux ne sont pas celles que donne l'auteur, et, s'il inspire quelque désir d'en découvrir, aucune démonstration ne vaut ce résultat. Je n'avouerais pas que mon effort est perdu, si ce volume engageait un seul lecteur à se faire un moment mon collaborateur, à chercher les preuves inédites d'une philosophie esthétique.

Il existe un motif capital d'affirmer la morale sans s'embarrasser de raisons et de contradictions, et ce motif justifie notre description sommaire de l'idéal esthétique : l'analyse peut détruire les systèmes les plus solides ; quelle foi laissera-t-elle alors à l'âme humaine? Il n'y a de foi tout à fait sûre que celle qui dépasse la démonstration et s'en affranchit. Kant, s'il a, c'est son expression même, *aboli la science* pour édifier ensuite sa foi sur des postulats métaphysiques, a d'abord affirmé, avant toute preuve, la certitude de la morale pure. Les stoïciens ont-ils prouvé l'obligation morale autrement que par la noblesse de l'idée du bien et par la souveraineté de la volonté? Pour que la volonté esthétique ait la certitude d'une réalité vivante, il suffit qu'elle formule un idéal; mais il faut qu'elle s'affirme avec une sorte d'audace désespérée pour survivre au naufrage des preuves et des systèmes. La Science fût-elle un mensonge, le bien fût-il une illusion, la volonté esthétique, encore certaine, demeurerait la dernière des vérités terrestres, puisqu'elle humanise ce qu'il y a de plus qu'humain dans l'homme, la moralité, l'amour des hommes, la beauté, puisque grâce à elle cet être fragile dérobe sa destinée à l'imbécillité des forces naturelles, et imprime un peu de sa pensée sur la face éternellement mouvante de l'univers.

NOTES

1. Il nous répugnerait d'invoquer les conclusions, si trompeuses, de la statistique. Cette prétendue science affirme cependant, comme nous, que la criminalité n'est nullement atténuée par la culture intellectuelle et la civilisation, pas plus, d'ailleurs, qu'elle ne l'est par la crédulité religieuse. Le journal, le bien-être, ni le droit de suffrage n'ont amélioré les âmes; or, tant que le progrès moderne n'a pas réussi à cela, il n'a rien fait ni pour la morale, ni pour le bonheur des hommes, ni pour l'ordre social.

2. Ce principe de la conformité de la fin et des moyens nous paraît la probabilité essentielle de l'incertain savoir humain, et c'est pourquoi nous fondons sur ce principe comme sur une absolue certitude les inductions capitales de la psychologie. Il gradue, il hiérarchise en quelque sorte les destinées individuelles, dans la mesure même où se différencient les facultés. Celles-ci évoluent, et les fins individuelles des êtres évoluent avec elles. Mais au fond de toutes les consciences, des demi-consciences animales, des inconsciences probables de la plante et de la pierre, un effort uniforme s'accomplit, un processus identique se déroule, et il y a ainsi une fin universelle, dont les destinées individuelles sont de partielles réalisations.

3. La psychologie peut suppléer l'histoire universelle du genre humain, parce qu'en toute conscience civilisée se répercute l'écho infini des innombrables hérédités dont elle est issue et des actions exercées sur chaque aïeul par l'humanité tout entière. Le processus du développement éternel des choses se résout donc dans celle des facultés universelles qui tend à devenir prépondérante chez les êtres les plus élevés, et qui est, suivant nous, la faculté esthétique.

4. Un seul ordre de prescriptions domine absolument la conscience : la loi, — à laquelle en aucun cas il n'est permis de désobéir, parce qu'elle représente pour nous l'élément le moins contestable des droits d'autrui. Le respect de la loi est le premier principe de la morale.

5. Nous comptons montrer ailleurs quelles étapes pourront parcourir ces directions morales : celle d'abord de l'enthousiasme et de l'ambition juvénile, que résume ce vers d'Hugo :

Vouloir tout de la vie, amour, puissance et gloire ;

celle du dilettantisme, pour les êtres qui, convaincus par l'insuccès de leur impuissance créatrice ou de leur incapacité dans l'action, se feront un bonheur de jouissances intellectuelles et esthétiques ; celle enfin de la résignation ou, mieux encore, du sacrifice à autrui, pour ceux à qui la vie ne peut plus réserver aucune joie égoïste.

Entre ces directions les philosophes confesseurs choisiront. La part que nous réservons au sacrifice est tout l'altruisme nécessaire, on le verra plus loin. Si tous se sacrifiaient, toutes les existences seraient perdues. Mais ce sera un grand bien que les existences perdues se dévouent au bonheur de celles qui peuvent encore espérer.

La diversité de ces directions, loin de l'exclure, sera singulièrement facilitée par l'éducation morale et esthétique, qui fait l'objet de l'un des chapitres suivants.

6. C'est du contact de nos sens avec le monde extérieur que nous recevons toutes les notions de notre esprit, et,

parmi elles, celle du beau. Pourquoi cette notion ne résulterait-elle pas d'un ensemble de conditions extérieures, qui constituerait lui-même la Beauté réelle et éternelle? Lentement elle se livrerait à nos sens, qui peu à peu s'aiguisent, et rendent, en s'aiguisant, plus fines nos émotions et plus savantes nos conceptions esthétiques.

7. Le procédé de succession et de combinaison des images et des idées dans le cerveau n'est-il pas analogue, ou, du moins, comparable à celui du cinématographe ?

8. Qui oserait dire que les nombres n'ont pas en eux-mêmes une valeur esthétique? La musique n'est-elle pas un monde de nombres? Et les innombrables nuances qu'utilise la peinture ne se résoudraient-elles pas aussi en quantités et en proportions? Les harmonies des sons et des quantités ne sont-elles pas régies pas des lois aussi précises que celles qui gouvernent l'harmonie des étoiles? Et ne suit-il pas de là que si le fond de tout ce qui existe peut s'exprimer en nombres, et si tout ce qui s'exprime en nombres se manifeste extérieurement par une forme esthétique, nombre et forme sont une même chose, et qu'ainsi mathématiques et esthétique s'absorbent dans une absolue unité?

9. La réflexion mathématique ne conçoit pas, — c'est une impossibilité psychologique, — de pures abstractions. L'abstraction pure n'existe pas. Abstraction ne peut signifier autre chose que généralisation. Une loi abstraite est une loi qui s'applique à un grand nombre ou à l'universalité des existences; mais elle ne se conçoit pas indépendamment de toute existence. Quand il combine de prétendues abstractions, le cerveau voit, en réalité, des êtres matériels, étoiles, épis de blé, grains de sable, sous une forme indécise, je le veux bien, et très changeante, et sous cette forme il symbolise un instant l'universalité des existences. Mais l'abstraction parfaite est impossible, parce que toute pensée est l'évocation d'un monde de sensations connues.

10. Les problèmes philosophiques se sérient rigoureusement : le premier est celui de la destinée humaine, dont la psychologie révèle le mystère ; la destinée donne à la morale son fondement ; la politique est la servante de la morale ; l'éducation préparera à la vie morale et civique ; et, tous ces problèmes résolus, les hypothèses dernières s'offriront au chercheur, éclairées par les notions sans nombre qu'aura élaborées une philosophie tout humaine. Nous ne rattachons plus l'homme à Dieu, mais Dieu à l'homme. La métaphysique n'est pas la science première, mais le problème final.

11. Dieu sera la conscience esthétique de l'univers.

12. Le bonheur n'est probablement que l'adaptation de l'être à son milieu et aux circonstances extérieures. Il n'est ainsi qu'un résultat ; mais il est le résultat même qu'ose promettre la vie esthétique, puisqu'avec son idéal de beauté s'harmonisent mieux chaque jour nos facultés et les conditions sociales.

13. M. Sidgwick, en Angleterre, a fait de cette conception de l'altruisme une théorie ingénieuse, que Spencer critique dans sa *Morale Évolutionniste*.

14. Une des causes les plus énergiques de la dissolution des religions, c'est la condamnation qu'elles prononcent contre les espérances terrestres, que la vie réveille à chaque instant, et dont l'imagination ne peut se passer.

15. On ne saurait dire laquelle est la plus pessimiste, d'une croyance qui met son espérance dans le néant ou d'une religion qui à une si faible lueur de salut final oppose les ténèbres désespérées de la damnation éternelle. Il est difficile de croire qu'aucune autre doctrine ait allié, comme le bouddhisme et le christianisme, le sentiment exquis de la charité à la plus atroce imagination métaphysique.

16. Le sens de la vie? Expression ambiguë, qu'il faut éclaircir. Elle signifie, en effet, à la fois explication de la vie, c'est-à-dire de l'ensemble des causes qui la gouvernent, — et direction de la vie.

Au fond, les deux significations du mot se rapprochent singulièrement. Toute direction est déterminée par des causes; les causes impriment une direction; cause finale et cause première ne peuvent s'abstraire l'une de l'autre; principe et conséquences sont liés indissolublement. La morale pure ne se préoccupe de savoir ni par quelles lois s'explique la vie, ni quelle direction lui impriment ces lois.

17. Ce nom de morale pure, je l'avoue, ne me satisfait pas. Qu'est-ce qu'une morale qui ne serait pas pure? J'aurais préféré la dénomination de morale indépendante. Mais elle a été donnée à des systèmes de morale affranchis, sans doute, de la métaphysique ou, du moins, de la religion, mais fondés sur la psychologie, et dérivant ainsi de nos moyens la loi de la conduite. Je m'en tiens donc au nom de morale pure. Kant s'en est servi dans le sens même où je l'entends ici : c'est une justification suffisante.

18. La morale n'est nullement liée à la justice. Si inique que puisse paraître la destinée, si injustes que se révèlent les conséquences de nos actes, envisagées comme sanctions, l'idéal moral ne cesse pas un instant de s'imposer à la conscience. La moralité et la justice des choses sont comme deux systèmes solaires gravitant à de si lointaines distances que leur mutuelle attraction ne se chiffrerait plus guère que par le zéro idéal.

19. La morale de Kant tend au bonheur, puisque, selon elle, si les bons n'étaient pas heureux, il n'y aurait pas de justice, et que, si la justice n'existait pas, il n'y aurait pas de Dieu; elle fait de Dieu la caution du bonheur. — On pourrait cependant la rapprocher à plus juste titre des solutions pessimistes que des conceptions optimistes de l'existence :

d'abord parce qu'en rattachant toute la conduite morale aux prescriptions de l'impératif catégorique, elle établit un régime de servitude; ensuite, parce que la sanction, dont elle n'a pas su se passer, est un principe de servitude, comme l'obligation; parce que cette doctrine se ramène au christianisme, qui est essentiellement pessimiste; parce que, étant chrétienne, elle est spiritualiste, et que le spiritualisme, condamnant la vie terrestre pour ajourner la vraie vie, est la forme achevée du pessimisme moral.

Chrétienne ainsi, la morale kantienne n'est plus un modèle de morale pure. — Pourquoi donc l'avons-nous rattachée aux systèmes de morale pure? C'est qu'elle s'est d'abord affirmée et pouvait demeurer libre de toute attache religieuse, du régime de la contrainte, des promesses et des menaces du spiritualisme; c'est encore que, si Kant a, pour lui donner plus de force, fait en quelque sorte le vide autour d'elle par sa critique de la connaissance, elle pouvait cependant subsister en face de la science. On a le droit d'oublier combien Kant l'a diminuée, abaissée, prosternée, et elle reste alors un type de morale pure d'une beauté presque incomparable. Et c'est pourquoi c'était ici le lieu de parler d'elle et d'évoquer sa gloire tombée.

20. L'hypocrite morale d'intérêt qui fait la loi des sociétés modernes repose sur une conception en vérité bien rudimentaire du bien de l'espèce et de celui de l'individu. Ce n'est pas une morale de bonheur ou d'amour, mais une sorte d'hygiène empirique, limitée à la conservation de la vie. Quant à ce qui nous crée des raisons de vivre, l'amour, le bonheur, la beauté, elle ne le garantit, ni ne le protège. Elle ne s'élève pas jusqu'à l'intelligence de ce postulat que la vie est un moyen, et nullement un but.

21. Pénale, sociale, religieuse, toute sanction est évidemment immorale. Il faut cependant convenir qu'il n'est pas un de nos actes qui ne comporte une sanction. Les plus purs mêmes s'accompagnent d'un sentiment de joie, d'es-

time, d'orgueil, qui devient à son tour un mobile d'action, comme l'intérêt matériel ou l'espérance religieuse. Il faudrait que l'homme cessât d'être homme pour abstraire de ses actions l'idée d'une récompense ou d'un châtiment possibles. Mais, sous le régime de la morale esthétique, l'homme sera noble et beau; cherchant en lui-même l'unique sanction de ses actes, sans rien craindre ni espérer rien des dieux ni des hommes, il sera alors parfaitement moral.

22. On ne peut deviner, on peut à peine conjecturer les formes sous lesquelles évoluera la société humaine. On n'a le droit ni d'affirmer ni de nier que les moyens de communication, qui modifient si profondément l'existence matérielle, les idées, les sentiments des peuples, et dont la rapidité et la facilité s'accroîtront prodigieusement, sans aucun doute, n'auront pas, à une échéance plus ou moins prochaine, mélangé à ce point les races et les intérêts qu'un lien nouveau ne doive se substituer au lien territorial. L'espace disparaît, l'intérêt local s'efface, l'amour du coin de terre natal s'évanouit... Si la volonté des peuples impose quelque jour aux gouvernements un désarmement général, si, rapprochés par l'intérêt professionnel, par l'assurance mutuelle, par la communauté des croyances, par un même idéal, des groupements internationaux se sont constitués avec des lois propres, un statut personnel et réel distinct, que restera-t-il de la vénérable idée de patrie qui, à travers des milliers d'années, s'est conservée pure jusqu'à nous? Le nom de la patrie n'évoquera plus l'horizon de nos premiers matins. Un sentiment nouveau, — non pas l'intérêt, mais l'idéal, nous voulons l'espérer, — réunira les cœurs dans une nouvelle cité, une patrie à plus larges frontières... Mais envers cette patrie idéale le devoir individuel restera ce qu'il est aujourd'hui envers l'antique patrie nationale. L'anti-patriotisme se trompe donc, quand il proclame et s'efforce de précipiter la dissolution des nationalités. Le sentiment patriotique évolue comme toute chose;

mais la patrie est éternelle, parce qu'elle est un besoin indéfectible du cœur humain.

23. C'est très probablement la vertu éducatrice des exemples et des modèles, — actes ou œuvres, — qui en mesure la valeur.

24. Il y a dans la notion commune du devoir une contradiction : d'une part, elle implique des prescriptions absolues, qui restreignent singulièrement notre liberté morale; de l'autre, elle admet que le devoir n'a pas de limites, qu'il n'est vraiment accompli qu'au moment où l'agent moral atteint la borne de ses forces, et par là elle nous reconnaît une liberté d'initiative qui dépasse de beaucoup la mesure des prescriptions premières. Ainsi toutes les théories morales comportent en quelque façon cette liberté que, à nos yeux, une vraie moralité suppose complète, et qui doit, en effet, consister non seulement dans l'indépendance des actes, mais dans le droit de se faire du bien et du mal une conception personnelle.

25. Ce qui constitue le vice, ce n'est ni l'acte accompli ni l'intention dans laquelle il a été accompli ; c'est l'effet qui suit cet acte. Il y a des actes et des habitudes nocifs, dégradants et laids ; nous les appelons des vices. Ainsi, aux yeux de la morale naturelle, il n'y a pas d'autres vices en soi que la laideur même ; l'immoralité des prétendus vices est subordonné aux effets qu'ils produisent, et comme la gravité de ces effets est déterminée par les tempéraments des individus qui les subissent, la gravité et l'immoralité même des fautes et des habitudes vicieuses se mesurent, en définitive, à la force de résistance que les individus opposent à leur action destructive.

26. L'altruisme est la plus délicate des difficultés de la morale. Elle embarrasse, moins que toute autre doctrine, la morale esthétique, parce que le dévouement est essentiellement beau ; mais le développement de l'individu a aussi sa

beauté. A chacun de nous il appartient de faire son choix, suivant le caractère de sa sensibilité esthétique. L'altruisme obligatoire perdrait toute sa beauté et serait stérile; considéré comme une vertu volontaire, il atteint sans comprimer l'individu et, au contraire, en favorisant son expansion sentimentale, le plus haut degré de fécondité.

Quant à la morale de l'intérêt, il s'en faut bien qu'elle soit contraire à l'altruisme; elle en est infiniment plus proche que les religions, avec leur hypocrite immolation des biens terrestres. L'intérêt individuel ne se sépare pas de l'intérêt collectif; chacun de nous trouve un avantage à l'amélioration du sort et de la moralité de la masse sociale. Seulement il faut bien remarquer qu'en retour l'amélioration du sort de l'individu a une heureuse influence sur l'amélioration morale et matérielle de la collectivité. Nulle cause ne se perd. Il importe à chacun que son voisin soit bon, et aussi qu'il soit heureux. Dans l'ordre de la morale et dans celui du bonheur, la solidarité est étroite et infinie.

27. Le bonheur, demandera-t-on, est-il décidément un résultat ou une vertu? Choisissez. — Pourquoi? Si le bonheur est le résultat d'un équilibre, cet équilibre dépend d'une habitude, qu'il contribue, du reste, à créer; cette habitude, voilà la vertu. — On ne contestera pas l'adage qui fait consister le bonheur dans l'opinion? L'opinion du bonheur peut devenir une habitude; voilà encore la vertu!

Je sais bien qu'à la rigueur c'est le nom d'optimisme qui convient à cette habitude de l'esprit et de la volonté; mais c'est un si joli nom que ce nom de bonheur, et si précieusement cher aux hommes que je n'ai pas le courage d'en adopter un autre pour désigner cette exquise vertu, dont la clémence sait préserver nos joies et respecter les joies d'autrui. — Le sourire est une vertu, et aussi la grâce.

28. Bonheur, amour, beauté, trois vertus essentielles.

L'amour n'est jamais un devoir, puisque le cœur est libre et n'obéit qu'à son attrait; mais le bonheur, condition de la

paix, mais la beauté, idéal toujours présent, ne sont-ils pas en quelque mesure des devoirs? — Sans doute l'un et l'autre s'imposeront avec l'évidence même des devoirs aux consciences individuelles, dès qu'elles auront clairement compris combien est étroite et rigoureuse la solidarité morale dans l'humanité. Mais l'un et l'autre ne peuvent que perdre de leur séduction et, par suite, de leur fécondité, à être présentés comme des obligations positives. Le sentiment, qui crée la vertu, et que le devoir dissout, est le grand ressort moral de l'être, et c'est parce que la morale ne compte que sur lui seul qu'il est prudent de réduire la liste des devoirs aux plus strictes nécessités de la vie sociale. Voilons le devoir ; montrons la fin !

29. La conduite et les opinions de la majorité, de l'unanimité même de nos concitoyens, ne sont ni des motifs, ni des excuses pour nous y conformer, lorsque notre conscience a jugé fausses ces opinions et mauvaise cette conduite. Suivre la foule est chose pire qu'une lâcheté, c'est une félonie envers soi-même, et une trahison à l'égard de l'Idéal. L'insurrection contre l'erreur et le mal est d'autant plus noble et plus sainte qu'ils sont plus puissants. Les idées et la moralité ne progressent dans le monde que par les révoltes et l'intransigeance des consciences isolées.

30. Ne peut-on affirmer que dans l'humanité la meilleure il n'existera plus trace de loi morale ni de loi civile ? L'une et l'autre supposent, en effet, des antagonismes, des cupidités et des haines qui se seront évanouies. — Une société esthétique, c'est-à-dire une société parfaitement morale, serait anarchique : à quoi bon un code moral, un code pénal, un code civil, un gouvernement et des juges, dans un monde affranchi du mal?

31. Se faire aimer est le rôle de la plus grande partie de l'humanité : c'est la morale des enfants, c'est la carrière des femmes.

32. La pratique des formules morales n'évitera pas peut-être tous les scrupules de conscience, bien qu'elle doive les rendre infiniment moins fréquents que ne les a faits la morale des devoirs. Elle fait entrer dans l'activité morale un élément passionnel, qui facilite singulièrement les résolutions. — Mais la passion peut se taire? Mais on doit parfois être en garde contre elle? Quel sera alors le critérium d'action? — Évidemment le plus haut degré de beauté.

L'obligation de respecter les lois de la société, les droits et l'idéal de l'individu, est fondamentale, et nul motif n'en peut affranchir. Cette obligation se trouvant satisfaite dans deux hypothèses de conduite entre lesquelles il faut opter, c'est la plus grande beauté qui détermine l'option, car la beauté contient tout, moralité et charité. Si ce critérium manque, reste un calcul de probabilités, emprunté au système de l'arithmétique du bonheur; la plus grande somme de bonheur probable pour un ou pour plusieurs sera, en dernière analyse, la marque de la supériorité d'une action. — Mais c'est là un ordre de conceptions, sur lequel nous comptons nous étendre quelque jour davantage.

33. Et la musique?... si la musique de guinguette ne prédispose pas l'âme aux grands sentiments, la noble musique d'un Beethoven nous anime, au moins un moment, d'un enthousiasme digne d'elle. Mais il est bien évident qu'un assemblage de sons n'a aucune signification précise et ne contient aucune indication morale. — Architecture et musique n'ont donc que cet effet de préparer l'âme, en lui inculquant le goût des choses grandes et belles, à recevoir une culture morale. Mais c'est ce qu'on peut dire de toute belle œuvre d'art; le sentiment moral qu'elle concourt indirectement à former suffit donc, quels que soient le sujet et l'intention de l'œuvre, pour la justifier.

34. La sensualité sexuelle n'est-elle pas, au fond, le critérium vulgaire qui du bon distingue le beau? Le peuple juge bon tout ce qui concourt à assurer la conservation des

êtres; il appelle beau tout ce qui sollicite ou contribue à la reproduction; la fleur n'est qu'un organe de génération.

35. Précisément parce que la beauté nous prend par les sens, parce qu'elle exerce sur notre constitution physiologique une action immédiate, l'art est appelé à jouer dans la pathologie morale un rôle, malaisé encore à déterminer, mais certain. La médecine a déjà obtenu de la musique quelques cures étonnantes. Les hygiénistes de l'avenir iront plus loin, sans doute, et supprimeront ou atténueront par la culture des émotions esthétiques et la folie et les instincts criminels.

36. Morale ou non, l'œuvre d'art n'est ni plus ni moins artistique. Ce point acquis, on doit affirmer que l'idéal esthétique comporte une certaine transformation de l'inspiration artistique; il implique tout au moins de nouvelles directions d'art, et ce seront des directions morales et sociales.

37. L'homme a droit à des loisirs. Mais les ouvriers qui réclament dès à présent la réduction à un petit nombre d'heures de la journée de travail se montrent fort imprévoyants, et bien imprudents seraient les législateurs s'ils cédaient à ces demandes. De longs loisirs supposent des bibliothèques populaires, des cercles, des salles d'études, de concerts, des gymnases; nous n'avons à offrir aux ouvriers libérés de l'atelier que le cabaret et ses poisons. J'aime mieux pour eux l'atelier avec ses fatigues. On n'aura rien fait pour le peuple tant qu'on n'aura pas fermé le cabaret, remplacé les tonneaux et les flacons par des livres, des instruments de musique, et installé des chaires pour des maîtres partout où règnent les comptoirs des mastroquets.

38. Les sociétés très civilisées sont les seules qui accordent à l'enfant une valeur propre. Chez les populations barbares et très prolifiques la vie de l'enfant encore inutile n'a aucun prix, et on ne perd point sa peine à s'occuper d'en faire un

homme. C'est l'éducation du fauve, du cannibale et du rôdeur de barrières. L'éducation morale ne commence que le jour où l'enfant est enfin compté pour une personne dans la maison et dans la société. Plus l'enfant acquiert de valeur sociale, plus l'éducation se perfectionne.

39. J'aurais aimé présenter ce livre à l'ombre du grand nom de Ruskin. Mais, ignorant la langue anglaise, je ne connais la pensée de cet homme illustre que par l'ouvrage, d'ailleurs excellent, mais sur quelques points un peu bref, de M. de la Sizeranne. J'aime l'enthousiasme de cet apôtre du beau, j'admire la fécondité de cet esprit qui, même quand il se contredit, ne cesse pas d'être profond et de charmer; et peut-être, si j'eusse pu mieux connaître Ruskin, me serais-je contenté de le traduire ou de le commenter. Pourtant il n'a pas exécuté l'œuvre que nous croyons nécessaire : l'esthétisme contemporain est fait d'aspirations imprécises, de tendances incertaines. Il reste à en faire un système. Je ne sais si l'on en trouverait la matière dans l'œuvre immense de Ruskin, mais je ne puis le croire, car ce polémiste enflammé ne fut rien moins que philosophe. — Pour moi, d'ailleurs, un infini me sépare de Ruskin ; il haïssait ce que j'adore : la liberté, qui est, à mes yeux, l'un des pôles de l'univers moral, dont la beauté est l'autre pôle. En morale et dans la vie sociale, la beauté a pour condition la liberté; je ne conçois ni art, ni pensée, ni splendeur d'âme, ni vertu, dans un monde d'esclaves!

40. Un dragon de vertu est un monstre moral.

41. L'éducation physique doit respecter la plastique naturelle des sexes. La plastique virile et la plastique féminine ont l'une et l'autre leur esthétique. L'effort fait valoir la structure d'un homme; la forme féminine, au contraire, y répugne; la femme n'est visiblement pas charpentée pour l'effort; autre est sa destination : la femme est une matrice, elle a besoin d'engendrer; sa fonction fait sa plastique;

l'idéal physique de la femme sera donc la grâce séductrice.

Les jeux masculins sont aussi contraires à la santé de la jeune fille qu'à sa beauté ; le moindre mal qu'on doive dire de l'équitation, par exemple, c'est que la femme est toujours disgracieuse à cheval ; c'est pour la danse qu'elle est faite, je ne dis pas pour notre danse gauche et brutale, qui l'accole à un homme et l'échevèle, mais pour la danse antique, pour le fandango espagnol, pour ces danses charmantes de l'ancien régime, où la danseuse, libre et seule, faisait valoir, dans des mouvements variés et lents, toute la séduction de sa forme et de sa souplesse.

L'éducation s'efforcera d'inculquer l'intelligence et le goût des mouvements sains et beaux et l'horreur des attitudes gauches et lourdes qui déforment le corps, accoutument l'esprit et la volonté à la médiocrité et à la mollesse. L'éducateur n'ignorera pas l'anatomie, et cette science ingrate offrira un singulier intérêt à la jeunesse, lorsqu'elle y découvrira le secret de sa vigueur et de sa beauté.

42. La beauté physique est, comme la beauté morale, une habitude. C'est la raison qui donne tant d'importance à l'éducation plastique.

43. La brutalité des hommes, dans une société où la sécurité individuelle est aussi sérieusement garantie, n'a plus que deux causes : l'alcool, la grossièreté de l'ivresse, — et le commerce des prostituées, qu'ils devraient plaindre comme des victimes, et qu'ils méprisent comme des coupables, oubliant qu'ils sont complices et solidaires de leur dégradation. Dans une société esthétique le cabaret et la prostitution auront disparu ; la brutalité des mâles sera alors tout à fait atténuée, et la femme n'étant plus opprimée faute d'oppresseurs, l'égalité des sexes sera réalisée, même si leurs droits légaux diffèrent encore dans la même mesure que leurs fonctions et leurs forces.

44. La sensibilité esthétique s'émousse et se lasse, plutôt

qu'elle ne s'éveille et ne s'affine, à enregistrer un grand nombre d'impressions disparates. Les enfants ont le goût fort peu exigeant : lorsqu'un conte, une image, les ont séduits, ils y reviennent toujours plus volontiers qu'ils n'écoutent un conte nouveau ou ne regardent une image inconnue. Les ouvriers, les paysans ont leur chanson préférée, quelques-uns ne savent qu'une chanson, parce qu'ils n'en aiment qu'une. Les êtres primitifs n'admirent rien qu'ils n'aient d'abord aimé, et c'est un grand raffinement de découvrir la beauté dans un être ou dans une chose qu'on n'aimait point.

La curiosité artistique est, certes, riche de plaisirs. Mais la volupté esthétique complète, celle qui provoque les rêves, et les fait d'autant plus aisés, souriants et doux qu'ils suivent uniformément la même pente, cette volupté, c'est toujours le même tableau, la même sonate, le même paysage qui nous la donnent.

45. C'est la destination d'un monument qui en commande l'architecture, et celle-ci en commande à son tour la décoration. Un palais devrait être conçu par un seul artiste, qui, dirigeant une légion d'artistes spéciaux, consacrerait ainsi sa vie ou une grande partie de son existence à l'édification d'un monument, vraiment un par l'effort d'une volonté soutenue et par la merveille d'une harmonieuse exécution.

46. L'élite intellectuelle n'est pas une aristocratie de privilèges et de jouissances ; elle constitue, pourrait-on dire, une aristocratie de charges, puisque, en acceptant le gouvernement moral, elle en assume toute la responsabilité.

47. Je ne sais si la vie de café est pire que celle du monde, telle que l'entend cette fraction de la société qui possède honneurs et fortune. Qu'imaginer de plus abêtissant que ces innombrables journées de visites, pour lesquelles tant de femmes s'évadent de leur ménage ? Je voudrais, pour le bien de leur foyer et celui de leur esprit, qu'elles renoncent,

d'un commun accord, à ces corvées stériles et pénibles, qui dessèchent leur âme, en épuisant leurs forces. Je ne les condamne pas à ne pas avoir de vraies et bonnes amies ; elles ne les verraient que davantage, si elles se libéraient des corvées conventionnelles ; je consens même à ce qu'elles aient beaucoup de « relations », pourvu qu'elles ne les reçoivent et ne les visitent que rarement. Elles s'offriraient alors les unes aux autres des réceptions artistiques, d'une élégance vraie, saines pour l'esprit, — et les péchés du prochain n'en feraient pas les frais.

48. On ne peut guère songer à confier l'organisation de l'assistance universelle à une institution administrative. La famille antique, si large et si fermée à la fois, se suffisait ; nulle misère, nul besoin d'assistance sous un pareil régime. Mais qui voudrait en faire revivre les servitudes ? La société actuelle, d'ailleurs, dans sa croissante mobilité, emporte la famille moderne elle-même. Des groupements nouveaux, des formes fédératives inconnues apparaîtront. On peut concevoir divers types de groupements d'assistance mutuelle ; ce n'est pas le lieu d'en tracer ici les caractères.

49. On ne peut fonder un grand espoir sur des volontés isolées. Les profondes réformes que suppose la vie esthétique s'accompliront pourtant. Il se formera des sociétés, des sortes de ghildes jurées, dont les membres, inspirés par un même sentiment, s'engageront mutuellement à renoncer à telle convention sociale, à pratiquer tel régime d'existence, à obéir à tels principes. Peut-être même ces associations (et leur influence sera alors bien autre) pourront-elles embrasser un cycle entier de réformes. Le branle donné, la contagion de l'exemple promet d'incalculables conséquences. Et c'est ce qui permet de prédire l'avènement prochain du régime esthétique.

50. On entrevoit ici la conséquence ultime du système esthétique. Nulle raison, en définitive, de conserver et de

perpétuer l'existence individuelle que le plaisir, c'est-à-dire la beauté. Le christianisme a faussé la notion fondamentale de la vie; vivre pour souffrir, voilà sa formule, parce que souffrir c'est mériter le ciel. — Vivre pour jouir, répond la conscience libérée de l'humanité pensante (et elle sait que la jouissance suprême s'atteint dans l'action morale et la création artistique). — La société ne peut pas se proposer un autre objet que celui que poursuit l'individu. Dès que le corps politique (ou l'initiative privée) aura résolu le problème matériel de l'assistance, l'organisation légale n'aura plus d'autre raison de subsister que d'exécuter certains services d'intérêt commun et de protéger la liberté. Ce sont là les conditions, les *moyens* de la vie esthétique. Mais le *but* même de l'existence sociale ne sera et ne peut être que la beauté.

51. Quatre morales :

Morale *naturelle* (conservation de l'individu et de l'espèce, épanouissement de la vie);

Morale *religieuse* (renonciation à la vie terrestre au profit d'une vie future, en vue du néant, etc..... antithèse de la morale naturelle);

Morale *sociale* ou *traditionnelle* (compromis entre la morale religieuse et la morale naturelle, grâce auquel la vie reste désolée, mais se conserve);

Morale *esthétique* (morale vraiment humaine, qui emprunte à la morale naturelle les lois conservatrices de la vie, — parce que la vie est le moyen de l'idéal, — et qui place notre fin dans la beauté, fleur de la vie, sourire du bien).

52. Le principe de la liberté dans la vie morale est avant tout un principe de méthode; ici le fond s'absorbe dans la forme, — l'acte dans la volonté, — la matière dans l'œuvre d'art. Ce n'est pas, en effet, par les préceptes qu'elle nous propose que la philosophie esthétique affirme sa valeur; si

elle l'emporte sur tant d'autres doctrines, c'est qu'elle est un régime moral, un régime d'enthousiasme pour le bien et pour le beau.

53. L'obéissance à ces devoirs est, en somme, une question de loyauté sociale. Mais la loyauté est une habitude esthétique de la conscience; ainsi la morale, dans sa partie négative et impérative aussi bien que dans sa partie positive et volontaire, se ramène tout entière à la beauté.

54. Sans aucun doute, après — ou même avant, — le devoir de justice, la société a pour première charge l'assistance. Mais quand elle aura pourvu à ces deux besoins, qu'est-ce qui pourra bien justifier l'existence sociale ? Ce but seul de créer de hauts penseurs et de grands artistes, qui fassent la vie plus belle et plus douce.

55. M. de Vogüé affirme quelque part que vers la fin de sa vie Benoît Malon déplorait de voir le socialisme enfermé et attardé dans des préoccupations toutes matérialistes, et reconnaissait la nécessité d'un haut idéal social.

56. Le christianisme est l'ennemi de l'espèce humaine, dont il combat et condamne les sentiments les plus purs, le goût de la vie, l'amour, le culte du beau... Ce n'est pas Luther, ce n'est pas Calvin qui ont démasqué le catholicisme; ce n'est pas la science qui abat ce qui, dans le protestantisme, subsiste du dogme chrétien; c'est le sens esthétique de l'humanité qui a pris sa revanche au XVIe siècle; c'est la révolte païenne des sens et de l'intelligence affranchis, soutenue pendant quatre siècles de luttes, qui triomphe aujourd'hui de la religion du Christ.

Faute d'aliment, la polémique s'éteint. Mais si le christianisme se meurt, le respect des consciences religieuses doit demeurer notre première loi, et, si dans l'ordre matériel nous reconnaissons à tous les hommes l'absolue liberté de pratiquer ce qu'ils croient, dans l'ordre moral nous devons

aussi nous incliner en face de ce fantôme pâlissant de l'idéal religieux, et attendre qu'il s'efface devant la lueur de la raison ou devant la splendeur d'un idéal plus pur.

57. C'est la précision de la science, c'est la certitude même de ses résultats qui font obstacle à son influence psychologique. L'imagination humaine a besoin d'un immense inconnu pour y semer ses espérances et y construire ses rêves ; la science l'enchaîne trop durement à la réalité.

58. On ne peut le nier, il y a dans la joie esthétique une vertu éducatrice, dont la science ne possède aucun équivalent.

59. Nombreuses sont les formes sous lesquelles la science apparaît comme l'auxiliaire indispensable de l'idéal esthétique : si le machinisme peut simplifier le travail, et procurer aux travailleurs les loisirs nécessaires à la vie complète, la médecine et l'hygiène, par exemple, enseigneront à faire des corps plus sains et plus beaux.....

60. On pourrait poursuivre très loin la série de ces identités, car la beauté est au fond de toute chose. Ainsi la conception de la justice a un caractère profondément esthétique, puisque la justice est une harmonie ; de plus la justice a pour principe ce sentiment d'équilibre, qui est l'une des conditions de la beauté. A quelque formule, en effet, qu'on la ramène, maintien des droits écrits, rémunération de la bonne conduite et du travail, balance des ressources et des besoins, la justice se résume toujours dans un exact équilibre des dettes et des créances mutuelles des individus les uns à l'égard des autres ou de la société humaine.

L'équilibre de la dépense et des acquisitions et l'équilibre, plus caché, des facultés ne sont-ils pas aussi les conditions du développement de la vie et de son harmonie esthétique ?

61. Si rien n'apparaît que pour disparaître dans l'univers, la beauté ne périra-t-elle pas quelque jour et à jamais? Non; la beauté ne périra pas, tant qu'il existera des êtres pensants ou sentants, car, ne fût-elle pas une qualité indéfectible des choses, elle n'en resterait pas moins la forme essentielle de la pensée et du sentiment. Dans notre fragile humanité, l'idéal esthétique est sujet, sans doute, à des transformations inconcevables pour nous; mais le principe sur lequel il repose ne peut pas cesser de s'inscrire dans la nature humaine, tant que la matière vivante dont nous sommes formés sera douée de sentiment et de pensée. La religion n'est pas un besoin éternel; mais la vision esthétique est aussi naturelle à l'homme que le besoin de respirer et de se nourrir. Quelques étapes que parcourent la civilisation et la conscience humaines, l'idéal esthétique pourra revêtir bien des formes; il doit durer ce que durera l'humanité.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE 1

I. — L'AVENIR DE L'IDÉAL.

CHAPITRE I. — La Déroute de l'Idéal 3
CHAPITRE II. — Trois Méthodes 20
CHAPITRE III. — Les Conceptions de l'Idéal 46

II. — L'IDÉAL ESTHÉTIQUE.

CHAPITRE I. — La Morale esthétique. 76
CHAPITRE II. — L'Éducation esthétique 109
CHAPITRE III. — La Vie esthétique 138

CONCLUSION. 151

NOTES 167

VERSAILLES, IMPRIMERIES CERF, 59, RUE DUPLESSIS.

89054193891

b89054193891a

Roussel-Despierres, Fr. W
L'idéal esthétique .1R76

DATE DUE

KOHLER AND LIBRARY